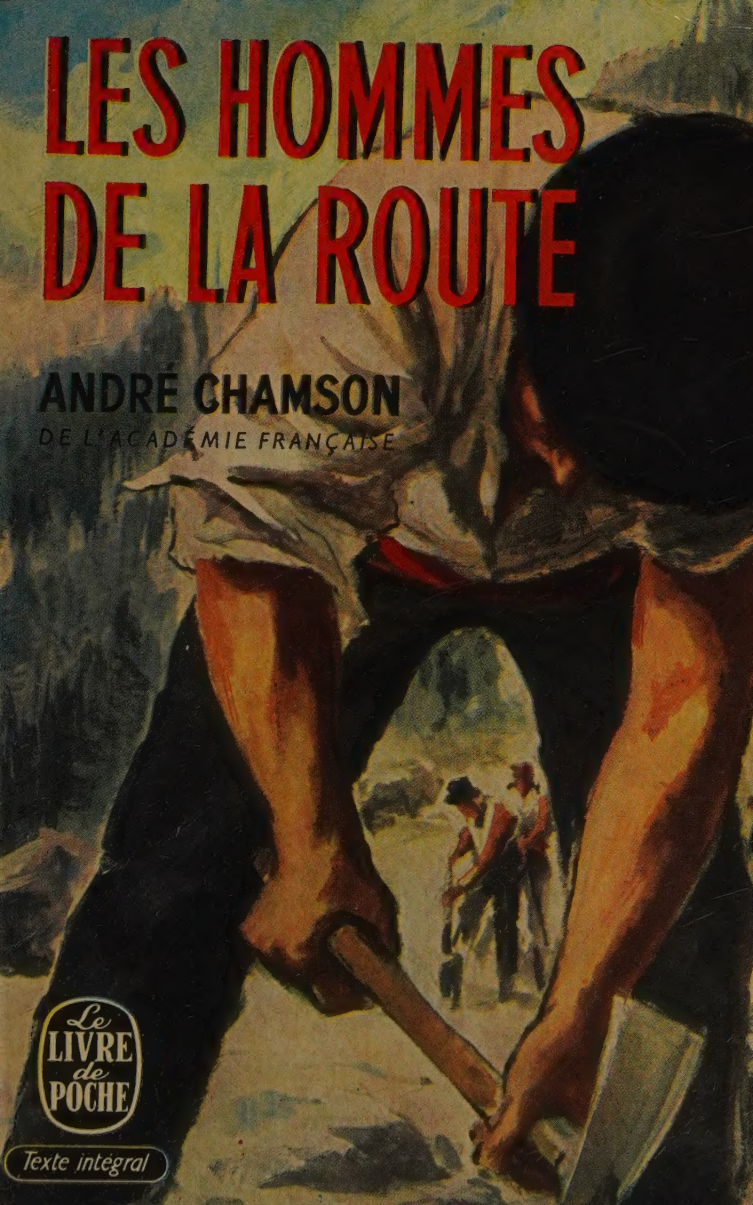
LES HOMMES DE LA ROUTE

ANDRÉ CHAMSON
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Le LIVRE de POCHE
Texte intégral

LES HOMMES DE LA ROUTE

ŒUVRES D'ANDRÉ CHAMSON

Attitudes (Fabre, 1924).
Roux le Bandit (Grasset, 1925).
Les Hommes de la Route (Grasset, 1927).
L'Homme contre l'Histoire (Grasset, 1927).
Le Crime des Justes (Grasset, 1928).
Clio (Hazan, 1929).
Histoires de Tabusse (Horizons de France, 1930).
La Révolution de 19 (Hartmann, 1930).
L'Aigoual (Émile Paul, 1930).
Tyrol (Grasset, 1930).
Compagnons de la Nuée (Hartmann, 1931).
Histoire de Magali (Hartmann, 1931).
Héritages (Grasset 1932).
L'Auberge de l'Abîme (Grasset 1933).
L'Année des Vaincus (Grasset, 1934).
Les Quatre Éléments (Grasset, 1935).
Rien qu'un Témoignage (Grasset, 1937).
La Galère (N.R.F., 1939).
Quatre Mois (Flammarion, avril 1940).
Adeline Vénician (Grasset 1956).

Sous le pseudonyme de Lauter :

Le Puits des Miracles, fragments (aux Éditions de Minuit, *Nouvelles Chroniques*, 1944).

Écrit en 1940 (N. R. F., 1945).
Le Puits des Miracles (N. R. F., 1945).
Le Dernier Village (Mercure de France, 1946).
Fragment d'un Liber Veritatis (N. R. F., 1946).
L'Homme qui marchait devant moi (N. R. F., 1948).
La Neige et la Fleur (N. R. F., 1952).
On ne voit pas les cœurs (N. R. F., 1952).
Le chiffre de nos jours (N. R. F., 1954).
Vincennes (Grasset, 1955).
Languedoc (Hachette, 1956).

ANDRÉ CHAMSON
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les hommes de la route

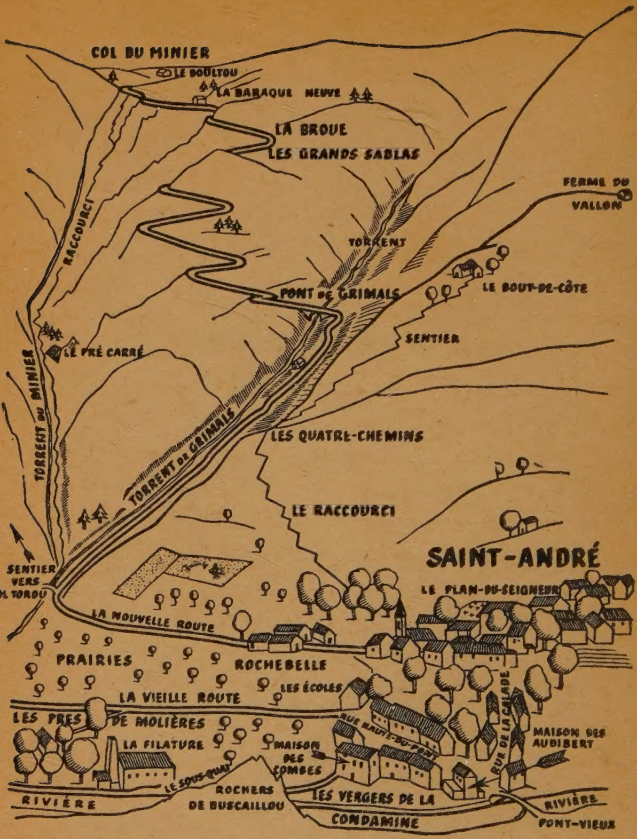
BERNARD GRASSET

© *Bernard Grasset, 1927.*
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

A HENRI PETIT,

son ami,

A. C.



PLAN CAVALIER DES VERGERS DE LA CONDAMINE, DE SAINT-ANDRÉ ET DES MONTAGNES DE LA NOUVELLE ROUTE RELEVÉ SUR LE MANUSCRIT DE L'AUTEUR.

PREMIÈRE PARTIE

LES HOMMES DE LA ROUTE

QUAND il se maria, Combes habitait encore dans la bergerie que lui avait laissée son père, sur le Bout-de-Côte, à mi-chemin entre Saint-André et la Borie de Randon.

Il n'aurait jamais abandonné ce désert de pierres et d'herbes rares, si les travaux de la grande route ne l'avaient attiré dans la vallée. Mais, au moment où l'on commença de parler, dans le pays, de la construction de cette nouvelle route, il descendit à la ville et se fit inscrire sur les listes de l'entrepreneur qui devait faire le tronçon de Saint-André au col du Minier. Trois mois plus tard, vers la fin d'avril, il quitta sa bergerie et vint s'installer avec sa femme au premier étage d'une grande bâtisse silencieuse de la rue Haute-du-Pont, au quartier de la Condamine.

Tout d'abord, il laissa quelques meubles au Bout-de-Côte, mais, peu de temps après, il les descendit à Saint-André, abandonnant la bergerie où il ne remonta plus

que les dimanches, pour soigner les vignes et les carrés de jardinage disposés sous le grand bassin du côté du soleil et du vent calme.

Anna ne regretta jamais la bergerie et cette solitude élevée, silencieuse dans le vent tumultueux et la fuite toute proche des nuages. Depuis des années, sans avoir eu besoin de réfléchir ou de comparer, elle avait le désir d'aller vivre à la ville.

C'est elle qui décida Combes à descendre habiter à la Condamine.

« Les voilà maintenant qui vont faire la route par un autre côté que le nôtre. Nous allons rester perdus dans nos montagnes, sans un bon chemin pour faire monter la charrette... »

« Les autres ont bien passé leur vie, ici ou là, dans nos parages, sans une bonne route », lui répondait Combes dans les premiers jours, « nous pourrons bien continuer à vivre comme eux. »

« Ce n'est plus la même chose... Tant que le pays est sans routes on n'a rien à se reprocher les uns aux autres. Mais à présent que les gens d'Aulas, d'Arphy, de Salagosse et de

la Baraquette vont être rendus tout droit à la ville, nous ne pouvons pas rester ici à faire les sauvages. »

Et, du seuil, horizontal comme une aire à battre, mais suspendu sur la vertigineuse inclinaison de la vallée, elle regardait le pays immense et solitaire. D'autres jours, elle disait à Combes :

« Ne laissons pas passer notre chance. Si tu ne vas pas travailler à la route, nous ne mettrons jamais un sou devant l'autre, dans ce désert. »

« Eh bien », répondait Combes, « j'irai travailler à la route, mais pourquoi irions-nous vivre à la ville? »

« Si nous restons ici, tu ne pourras pas remonter chaque soir, il te faudra manger à la cantine et perdre la moitié de ta paie... tandis qu'à la ville, je te préparerai tout, au moins pendant le temps que vous ne serez pas trop haut dans la montagne et, de mon côté, je trouverai peut-être un travail. »

Anna fut donc heureuse, comme au jour des noces, quand elle descendit à la Condamine, pour toujours, avec les meubles sur la charrette et les deux chèvres attachées der-

rière qui se faisaient traîner en raidissant les pattes.

A la rue Haute-du-Pont, elle était encore comme à la campagne, avec un grand jardin qui descendait sur la rivière entre un escalier de laveuses et un mur de pierres grises chargé de treilles derrière lequel commençaient des vergers et des prairies.

A la Condamine, l'air sentait la rivière et l'herbe, et, surtout, ces coins humides et sombres des grands jardins où pourrissent des plantes et se multiplient les insectes. Quand le vent agitait l'étendue bleue et silencieuse entre les rochers de la rive droite et les murailles des jardins à pic sur les gouffres du côté gauche, quand il traînait cette masse transparente et fraîche vers l'arche du pont, il se levait une odeur plus violente, pareille à celle qui nous enveloppe lorsque, dans un grouillement de bêtes et de frêles tiges claires, nous soulevons une dalle plate depuis longtemps couchée sur des terres humides. A d'autres heures, par bouffées brusques, un vent plus rapide apportait l'odeur puissante et triste de la filature... Mais ce couloir d'odeurs, au-dessous duquel glissait la rivière, avait toujours quelque

chose d'attachant et de calme, un vertige de tranquillité et d'engourdissement, comme un grand gouffre musical à force de silence et d'immobilité ou d'écoulement toujours semblable.

Hautes et grises, presque sans fenêtres sur les ruelles étroites, toutes les maisons de la Condamine s'ouvraient ainsi sur la rivière et les jardins de la rive gauche, avec leurs rez-de-chaussée en arcades aménagées en pressoir, en fruitier, en échoppe et les larges fenêtres jumelles de leur façade d'appareil grossier chaîné par des rangs de briques usées par le temps.

Dans ce quartier, le plus solitaire de Saint-André, tous les habitants vivaient pauvrement, mais d'une pauvreté tranquille et régulière, avec une sécurité que rendaient chaque jour plus grande le travail et l'économie.

Ces familles d'artisans, d'ouvriers restés cultivateurs, de boutiquiers devenus propriétaires, donnaient à Anna le spectacle de l'abondance et du bonheur, et, pendant les premières années, elle trouva des exemples merveilleux tout autour d'elle, à chaque porte de la rue Haute ou de la Calade. Car, dès sa première adolescence, aussitôt qu'elle

avait pu dresser à côté de sa vie, une vie imaginaire faite pour la diriger et la contraindre au bonheur, elle avait confondu ce bonheur avec la sécurité domestique, la tranquille assurance de la ménagère qui ne manque de rien. Un ardent désir d'acquérir et de conserver liait tous ses actes. Ce n'était pourtant pas le goût de la possession qui la dominait, mais la hantise de la sécurité. Cette hantise éveillait en elle une avarice, libérée de la passion de l'or, une rage d'économie et surtout une terreur de la vie instable et besogneuse. Mais justement dans les bergeries et les fermes de la montagne où s'était passée son enfance, dans celle où, jeune femme, elle était entrée, maîtresse d'un petit monde qui pouvait à peine permettre de vivre, on ne s'arrache jamais à une pauvreté égale, sans grande misère, mais sans une heure d'abondance, et elle avait longuement souffert de cette vie frugale où l'économie n'entasse rien, où la sobriété ne fait vivre qu'au jour le jour, sans rendre libre le lendemain. Elle avait donc voulu vivre à la ville, non pas pour devenir riche, mais pour assurer son destin, et, comme elle, depuis le début du siècle, d'autres femmes de la montagne, pauvres et

inquiètes, étaient descendues, avec le même espoir, à la Condamine ou dans les autres quartiers pauvres de Saint-André : à Rochebelle, au plan du Seigneur ou à la Rue-Vieille.

La filature des prés de Molières, fondée à la fin de l'Empire, agrandie au temps de la Restauration, avait attiré tout ce monde. Elle ne faisait pas vivre simplement, comme la terre et les bêtes, mais elle rapportait de l'argent que l'on pouvait économiser, entasser, mettre de côté pour les jours de peine. Et les montagnards, encore habitués à vivre directement du produit de leur travail ou des échanges du champ de foire, voyaient dans cette possibilité de vivre « avec de l'argent », quelque chose de merveilleux. Aussi par les quatre grandes trouées de ses vallées vers l'amont ou vers l'aval, au long de toutes les pentes couvertes de fermes et de villages, la ville avait sollicité les gens de la montagne comme par l'espoir d'une vie nouvelle et d'une tranquille félicité.

Il y avait bien, depuis tous temps, de petites industries patriarcales à Saint-André : tonnelleries, tanneries, fabriques de chapeaux et manufactures d'impériales. Mais ces ateliers

familiaux n'attiraient personne et leur activité restait, au cours des siècles, stable et régulière, comme celle qui se déployait sur les terres à labours ou dans les vignes, sans accroissements brusques ni déchéances, avec seulement l'alternance des bonnes et des mauvaises années. Ces artisans, tanneurs ou foulons, ne vivaient pas uniquement avec l'argent que leur rapportaient leur industrie et son commerce, ils vivaient aussi du travail de la terre, du produit des petites propriétés, et l'argent lui-même ne venait jamais à eux qu'après le maniement de la marchandise; il en prenait un aspect plus stable, plus assuré, il en restait toujours comme garanti.

Aussi, depuis le jour où, sur les bords de l'Ise, s'étaient élevés ses murs de grand appareil et ses cabanes de poutres et de glaise, la ville avait vécu de ces petites industries, régulièrement, comme les villages autour d'elle, vivaient de leurs terroirs, et, seule, au bout de longs siècles, la filature, avec ses huit cardes, ses laminoirs, ses métiers mull-jenny et leurs centaines de bobines, avait réuni toute une nouvelle population et changé d'un seul coup les habitudes traditionnelles de la vie.

Des rochers de Buscaillou qui dominaient, en face de la Condamine, la rive droite de la rivière, on découvrait comme sur un plan cavalier en grisaille, la ville entière, poussées de hautes maisons et traînées de ruelles.

La hauteur des bâtisses, l'étroitesse des espaces libres, l'enchevêtrement des toits inégaux et des grands plans de murailles vides, composaient, au-dessus des arbres, une mystérieuse solitude. La campagne toujours proche ajoutait à ce mystère et donnait un prolongement infini à cette solitude. Derrière chaque arête de toit, à côté de chaque angle de muraille, au milieu du lacis des clôtures, s'amorçaient, dans un mouvement de branches ou dans une ondulation d'herbe, des petits jardins ou des prairies. Les feuillages et les pierres s'enchevêtraient en bouleversant les lignes d'horizon et les plans d'éloignement de la montagne, et cependant, il y avait une unité dans cet entassement désordonné de

constructions inégales et de petites cultures, et les couleurs à demi perdues, la lumière terne qui glissait au long des schistes et des feuillages sans éclat des hautes pentes, la rendaient encore plus sensible en enveloppant toutes choses d'une vibration continue.

Au pied des rochers, contre la rivière et au sud-ouest de la ville, la Condamine se dressait comme un bloc vertigineux d'étroitesse et de silence. Deux lignes noires. la Calade et la rue Haute, la traversaient en flèche, puits sans rumeurs dans lesquels se précipitaient les hirondelles. Au bas de la rue Haute, après un glacis au long duquel s'accrochaient d'étroits escaliers, le Pont-Vieux, arche immense, dominait la rivière.

A côté de la Condamine, après le sous-quai et les longues murailles des jardins maraîchers, contre une cheminée carrée en briques sombres, s'élevait la grande filature. Sur ses murs décrépits, d'énormes barres de fer, disposées en croix de Saint-André, alternaient avec de hautes fenêtres aux vitres crevées. Au-dessous d'elles, des petits tuyaux noirs crachaient sans cesse de la fumée et de la vapeur, et, des lézardes de la mu-

raille elle-même, sortaient de temps en temps des flocons blancs et des filets d'eau noire.

Sur la droite, par-delà des châtaigneraies, contre le bord de conque que dessinait sa vallée s'étendait la ville : ville du Sud, embrasée parfois d'un grand remous de feu, livrée au soleil, mais toujours grise, sans couleurs vives, sans linges blancs ou rouges claquant aux fenêtres, silencieuse.

Le silence descendait sur elle de la montagne avec une telle puissance de tristesse qu'elle semblait en avoir perdu son climat naturel. Les saisons qui lui convenaient étaient les plus dures, et non pas tant l'hiver, mais les mauvais printemps et les mauvais automnes, les temps bouleversés, trop tardifs ou trop précoces, jetant sur le paysage, avec la neige ou la glace, quelque chose de stupéfait et de douloureux.

Les temps les plus chauds eux-mêmes, les jours étouffants du plein été, traînaient dans une moiteur grise. Ils se levaient du midi, dans le vent de la mer, poussaient des nuages contre la montagne, régnaient des semaines entières, sans heurts ni sautes, et préparaient sûrement la pluie. Et même, dans le ciel le

plus vaste, sans nuages, et qui semblait glisser et luire sous le vent, il y avait toujours comme un léger voile, un immense réseau d'humidité tremblotante, apporté par la brise des plaines marines.

Dans les grandes pièces de la rue Haute, sur lesquelles le soleil tournait au long du jour, Anna se sentait heureuse, avec un peu d'inquiétude. Mais cette inquiétude était la promesse de son bonheur, son bonheur lui-même déjà. C'était, toujours, ce désir de se sentir non pas plus riche, mais assurée du lendemain. Elle sacrifiait tout le plaisir de la vie, et tout ce que pouvait lui apporter de joie un jour après l'autre, à cette passion.

Elle vivait durement et Combes avec elle. Un maigre ordinaire, pas un sou pour les plaisirs, toujours les mêmes vêtements pour la semaine, renouvelés presque sans dépenses et un seul costume pour « les dimanches » qui dura presque toute la vie.

Quand on commença les travaux de la route et qu'ils vinrent s'établir à Saint-André, elle avait vingt-cinq ans, et Combes vingt-huit. Sur sa robe noire, mince de taille et fusant en plis autour des hanches, sur ses tabliers bleu sombre, d'étoffe luisante et raide,

elle croisait encore quelquefois un châle court de teintes violentes, mais la coquetterie et le désir de plaire avaient déjà abandonné son cœur. Elle se sentait unie à Combes pour toute l'existence, sans aventure possible ni tumulte et le seul souci du ménage l'occupait. Forte de corps et de sens, elle avait devant Combes un goût du plaisir, mais vite oublieuse, jamais inquiète, libérée de la chair par la violence même de ses brusques ardeurs, souverainement tranquille comme un mâle robuste. Unis dans la montagne, habitués à la solitude, elle et Combes pensaient ne pouvoir jamais se détacher, ni de corps ni d'esprit et surtout se mêlaient l'un à l'autre par une même préoccupation d'ordonner leur vie, de gagner leur bonheur sur un sort avare.

Dès qu'elle fut complètement installée à Saint-André, elle chercha du travail, pour elle, à petites relations, à petites démarches, en ramenant toutes choses à son désir, en répétant à tout le monde « qu'ils en avaient besoin », comme si la nécessité et le désir de la surmonter leur avaient donné un droit réel. Mais quand elle fut entrée à la filature, elle ne fit qu'ajouter son salaire aux économies qu'elle faisait déjà sur celui de

Combes, sans rien changer à ses dépenses. Seules, ses réserves s'accrurent. Deux fois l'an, avec régularité, aux grandes foires, les armoires s'emplirent de linge et de vaisselle, et, dans cette abondance sans éclat, la vie parut devoir devenir plus belle pour le ménage, pour Anna surtout, parce que Combes, sans rien imaginer ou prévoir, trouvait en lui-même sa joie et son allégresse.

Il ne vivait alors que pour le travail de la route. C'était le grand labeur de sa jeunesse, semblable à tous ceux de son enfance. Car il avait gardé les chèvres au temps où les loups couraient encore la montagne; il avait descendu sur ses épaules de lourds faix de bois jusqu'à la ville, par les chemins royaux, raides comme des torrents égalisés par la pioche et la mine; il avait dormi seul, à douze ans, dans les cabanes silencieuses perdues au bord des pâturages. Chacun de ses gestes, jusqu'à sa démarche lente et sûre, semblait fait pour accomplir les plus durs travaux de la montagne, mais toutes ses forces ne s'employèrent ensemble et dans une même joie que pendant ces deux années où, de Saint-André au col du Minier, dans les châtaigneraies, les pentes de bruyères, les petits

prés et les sombres masses de sapins, surgit la nouvelle route.

Elle partit de Saint-André, à travers les prairies d'eau et les pommiers, en rampe douce, comme un être vivant, volontaire mais calme. Puis elle entra dans la vallée étroite pour grimper en lacet vers les hautes crêtes.

Des équipes marchaient avec elle, remuaient la terre, coupaient les arbres, creusaient les roches à coups de mine, bâtissaient des ponts sur les torrents et les précipices. Sous les rochers, au creux des arbres, aux couverts des taillis, des bêtes couraient, surprises, des serpents s'écrasaient sous des roches précipitées : une grande odeur de terre violée, violente et riche, s'élevait sur les pentes, dans la chaleur et la lumière, aussi exaltante, aussi vagabonde et tumultueuse que, là-bas, contre la rivière et les hautes maisons à quatre étages, aux façades nues, l'odeur des jardins était calme, somnolente et paisible.

Les équipes riaient et s'acharnaient à bousculer ces landes, ces forêts, ces rocailles stériles. Une longue bande de terre s'aplanissait et s'allongeait, comme pour se soumettre, devant des hommes bruns, coiffés de feutres noirs cirés par la pluie et les traces des doigts

en sueur; des hommes trapus, en bras de chemise, au col ouvert, sans cravate, avec des poitrines noires, des hommes agiles en lourdes braies de velours soutenues par une tayole rouge ou bleue; des hommes solides, chaussés de gros cuirs cloutés plus fort que les granits, à gros grains d'acier brillant — des hommes semblables à ceux qui, véridiques, aux minces pieds-droits des cathédrales, fauchent les moissons, enfournent le pain, mènent les saisons et les années — des hommes au costume sans âge, faits pour les grands travaux, amis du soleil et de la pluie et marchant durement sur les pierres dures, au milieu d'un cortège d'étincelles.

*

Chaque fois que la route tournait contre la montagne et que, d'une faille à l'autre faille, elle passait en plein soleil sur une bosse de pâturages ou de rochers, un horizon immense se découvrait, en ligne droite, de jour en jour plus vaste et plus admirablement parfait dans son immobilité de demi-cercle.

Dès Grimals, le Bout-de-Côte entra dans cet horizon familier et Combes aperçut

chaque jour son ancienne demeure, droit devant lui, au sommet des grandes pentes qui s'élevaient de l'autre côté de la vallée.

En frappant la roche de son palfer pesant qui vibrait entre ses doigts comme une cloche, il voyait, sous le rebord de son chapeau, à hauteur de ses yeux, la vieille route de pierres, les châtaigneraies, les quatre grands murs qui soutenaient les plus hautes vignes, et, plus haut encore, sous les derniers châtaigniers, dans le col vert où se devinait une fontaine, la bergerie, avec sa terrasse extérieure, ses toits gris, irrégulièrement inclinés comme les monticules de la montagne et luisant comme eux de mille paillettes argentées.

Tout le long du jour, Combes faisait équipe avec Audibert, un homme de la commune d'Esparron, descendu comme lui de la montagne. Ils creusaient tous deux des trous de mine dans les roches que les contremaîtres marquaient à la craie, sur le tracé de la route.

« Tu vois ce pré », lui disait-il, « contre le chemin de pierres, au-dessus des châtaigniers? Il est à moi et le pré de dessous de même. Le champ qui le coupe est aux Payan de Maudagout, mais tout ce qui est au-dessus, jusqu'aux

bruyères, est à moi... Tu vois aussi la maison, au-dessus des vignes? C'est la mienne. Elle était commode : une grande salle et deux chambres. On a préféré vivre à la ville. C'est vrai que l'on pouvait travailler là-haut comme des bêtes, sans jamais devenir riches... Et nous ne sommes plus à une époque où l'on peut vivre solitaire. »

Audibert s'arrêtait alors de faire tourner la lourde barre de mine et regardait Combes en lui disant :

« Tu avais de l'espace, là-haut... mais si tu ne pouvais plus t'y plaire. »

« Je m'y plaisais bien... c'est la femme qui voulait vivre à la ville. »

« C'est tout pareil », disait Audibert en reprenant son ouvrage, et, penché sur la barre, « où qu'on travaille, on peut trouver sa tranquillité. »

Après un long silence, quand la charge était prête, bourrée, la mèche grise, le briquet battu devant elle, à jets prudents et sûrs, Audibert et Combes redescendaient en courant vers les équipes restées en arrière et criaient à l'écho de la montagne :

« Gare à la mine! »

L'écho répétait le cri, par saccades, avec

de longs retards et de brusques hâtes, comme terrorisé par une dangereuse attente. Les équipes arrêtaient le travail pendant que brûlaient les mèches. Audibert et Combes retrouvaient dans leurs sacs de cuir leurs bouteilles de piquette, fraîches au creux d'un rocher ou dans les herbes, et, buvant accroupis, le dos voûté, Audibert redisait à Combes :

« Tu avais de l'espace et du bon air, là-haut..., mais si tu n'as pas pu t'y plaire! »

Combes allait répondre, mais la mine éclatait, sourde et lente : tous les hommes se levaient et retournaient au travail en silence, devant le chantier bouleversé et les roches rouges, comme ensanglantées par leur chute. Audibert seul disait entre ses dents en remuant la tête :

« Mais, bien sûr, où qu'on travaille, on peut trouver sa tranquillité. »

PENDANT les premiers mois, tant que les chantiers n'eurent pas dépassé le pont de la Broue, les hommes de la route descendirent chaque soir à Saint-André. Ceux qui n'avaient pas de famille à la ville, comme Audibert, allaient s'entasser dans les auberges et couchaient sur des bancs ou dans les greniers bâtis sur les charpentes des hautes remises.

Hantés par le désir de mettre quelque argent de côté, ces montagnards vivaient sobrement, sans plaisirs, sans distractions même, couchés dès après le repas du soir et levés dans la nuit encore noire. Quelquefois cependant, les samedis de paie, ils rompaient brusquement avec leurs habitudes; dans la salle longue et basse de la grande auberge, au plafond tendu de papiers multicolores tressés en guirlandes, ils prolongeaient leur veillée en buvant sans mesure un gros vin rouge de onze degrés, coupant et chaud. Quelques femmes perdues, épaves de la petite ville,

veuves ou bâtardes, abandonnées de tous ou folles de leur corps, traînaient au milieu d'eux, buvant dans leurs verres ou les enlaçant de force pour un pas de danse.

Une rose de papier dans les plis de sa robe, à hauteur de la taille, le chignon vaste, puissante et crapuleuse à chacun de ses gestes, la Bordance dominait ces soirs de débauche. Sorte de gitane, fille d'un équarrisseur, élevée sans mère au milieu des charognes, plantureuse comme une bouchère mais avec un mauvais air souffreteux, elle venait, les soirs de gros travail, donner un coup de main à la patronne de l'auberge et se tenait avec elle, au fond de la salle, contre la porte basse de la cuisine, interpellant brutalement les hommes.

« Eh! vieux, assieds-toi donc avec ceux-là, tu leur paieras la tournée ce soir. »

Dans le courant de la soirée, d'autres femmes venaient la rejoindre à l'auberge : la Frontine, la Léa, lourdes de chair, hautes matrones à petites têtes écrasées sous des torsades de cheveux noirs, et, sur les onze heures, alors que la ville dormait, sans lumière, haute et blanche, des hommes alourdis par le vin remontaient dans les greniers entraînant

avec eux ces femmes. Sur les tas de foin il y avait alors de courtes ruées de plaisir, puis, de la main à la main, on comptait de petites sommes et, dans l'obscurité, des disputes, des contestations s'élevaient, comme sur le champ de foire.

La plus grande partie des hommes de la route se détournait du reste de ces femmes, et même ceux qui leur cédaient reprenaient le lendemain leur dure vie et dans la rue, en plein jour, aucun d'eux n'aurait adressé la parole à la Bordance.

« Cette femme », disait Audibert, « quelle saloperie... ce n'est même pas un amusement. »

« Et des maladies », lui répondait Combes, « il vaut mieux la regarder que la toucher et ne pas la voir qu'être devant elle. »

A cette époque, Combes retournait chaque soir à la Rue Haute, et, de ses bras qui venaient de faire sauter les roches, rouler les arbres centenaires, il arrangeait dans son jardin, tant que durait le demi-jour, les petits carrés de terre précieuse, riche et noire, plantés de légumes et sur lesquels la roue à godets d'un grand puits où résonnaient des

gouttes musicales, répandait l'eau pénétrante de la rivière.

De temps en temps, au lieu d'aller dormir aussitôt après le repas du soir, ou pour fuir la salle de l'auberge, Audibert venait passer une heure chez les Combes.

Des voisins et des voisines de la rue Haute s'y réunissaient sous une vigne en tonnelle, au bout du jardin et il y venait aussi Elise Viala, une fille qui travaillait à la filature avec Anna et qui habitait de l'autre côté de la ville, dans le quartier des tanneurs.

Anna, toujours nerveuse et préoccupée, parlait beaucoup, tricotant quelque ouvrage de laine. Les voisines de la rue Haute discutaient avec elle, brusquement passionnées par de menus détails. Il s'agissait toujours « du prix des choses », de ce que coûtaient le vin, les légumes, la viande, le sucre. Très vite, la moindre conversation devenait une dispute et, tout d'un coup, les criailleries s'arrêtaient, comme cassées par leur violence et les femmes se boudaient quelques minutes.

Elise, seule, restait calme : visage mat et cheveux durs, puissante mais petite, un peu lourde du haut du corps, mais belle. Assise à côté d'Anna, la tête penchée sur son

ouvrage, le cou dégagé, noble de ligne à cause de son calme et pourtant mobile et sans cesse balancé, par une double attention, du carré de broderie au groupe des femmes, avec quelque chose de tranquille et de railleur.

Quand la nuit se fermait et que seules les taches blanches sortaient de l'ombre, elle abandonnait son travail et, relevant la tête, restait longuement immobile.

Les hommes causaient entre eux à voix basse : un lièvre, une compagnie de perdreaux, une truite du gouffre de Malet, une brusque poussée de champignons... Parfois ils s'arrêtaient de parler pour écouter les femmes, mais ne leur adressaient que rarement la parole. Pendant ces soirées, on ne buvait rien, par économie, mais quelquefois cependant les femmes se cotisaient pour faire un moka, les unes apportant le sucre et les autres du café moulu, de la chicorée et de la cassonade.

A la fin de la soirée, Audibert partait avec Elise, vers la vieille ville. Il la raccompagnait jusque chez elle, dans les hauts quartiers, par des ruelles en pente raide pavées en escaliers, avec les cailloux ronds de la rivière.

Chaque fois et à plusieurs reprises, chemin faisant, elle lui disait :

« Retournez-vous, ce n'est pas la peine de me conduire, on ne risque rien ici. »

« Bon », répondait Audibert, embarrassé, « ça ne fait rien... c'est une manière... »

Et chaque fois, il accompagnait Elise jusqu'à sa porte.

Mais, quand la route eut dépassé la Broue, les grands Sablas et la fontaine de Trépalou, la distance trop grande obligea tout le monde à rester la semaine entière dans la montagne.

Sur la plus haute pente, à l'abri du col où la route devait rejoindre l'autre tronçon que d'autres équipes, sur le versant nord, poussaient à travers les sapinières, l'entrepreneur fit bâtir un refuge — la Baraque Neuve — où les hommes couchèrent d'un dimanche à l'autre dimanche au milieu des sacs de ciment, des planches rugueuses, des cintres de bois et des caisses de vivres ou de poudre.

Avant le jour, à la petite aube, dans l'air calme mais glacé de minute en minute par la lumière horizontale, on commençait le travail. Sous le brouillard tendu d'une crête à l'autre comme une grande plaine immobile et trompeuse, on entendait monter des charrettes, dans le bruit saccadé des jantes de bois, roulant de droite à gauche, et le roule-

ment continu des moyeux sans fin. Avec les premières lueurs du jour, tout le paysage émergé disparaissait à son tour sous une brume, opaque à force d'être froide, mais légère. Alors des gouttelettes de rosée jaillissaient du fer des outils, puis, au pied des promontoires, le brouillard se déchirait, entrait dans les bois, s'écrasait dans le lit des torrents. L'humidité du matin, l'écran glacé des gouttelettes s'évaporait, l'air commençait à vibrer doucement et, comme par une brusque rafale, une chaleur sèche envahissait toutes les pentes marines de la montagne.

A dix heures et demie, on arrêtait le travail, et, sous quelque ponceau dont la voûte gardait encore ses cintres de bois, à côté d'une source jaillie entre les framboises, les hommes mangeaient et se reposaient pendant une heure.

Du pain noir à la croûte frottée d'ail, une petite marmite de châtaignes froides, une salade cueillie au moment du repas, violemment assaisonnée, garnie avec des oignons et des concombres, et, parfois, un morceau de fromage de chèvre, sec et jaune, composaient tout leur ordinaire. Ils mangeaient lentement, du bout des doigts, mais avec puis-

sance, en tenant solidement chaque morceau, en l'écrasant presque.

Allongés à plat ventre, disposés en étoiles, leurs têtes rapprochées et se touchant du bout des cheveux, ils causaient par petits groupes. Des herbes fines s'écrasaient sur leurs visages, l'odeur sèche de la terre se plaquait à leurs narines, et, là, sans témoins, ils parlaient librement des affaires municipales ou de celles de l'Etat, mais sans jamais perdre entièrement leur prudence de petits travailleurs de terre, d'hommes sans appui.

« Toujours les mêmes, à la Commune. Ils ont décidé de mettre une autre fontaine, en haut du quai, sous la maison Matabiau, en plein quartier des riches. »

« Ils ont tous un robinet dans leur évier. C'est une dépense rien que d'agrément... et, nous autres, au bout de la Condamine, nous irons chercher notre eau à la rivière. »

« Et si c'était une petite fontaine! Mais j'ai vu tirer ses plans, avec elle on en ferait quatre. Un mètre cinquante de long et deux mètres de haut, en pierres de taille et briques d'émail, et, au milieu, une figure en bronze, avec des queues de poisson et des vagues de la mer

On était alors au moment le plus soupçonneux du Second Empire. Saint-André avait eu ses déportés, ses héros de la résistance jacobine. Dans le petit peuple, les plus violentes passions restaient silencieuses. Et cependant, la Préfecture, dédaignant les travailleurs de terre et les artisans, avait plutôt frappé les bourgeois aisés, boutiquiers ou gens de commerce, mais les basses classes, ainsi méprisées, ne s'en étaient pas moins senties durement surveillées et, sans les menacer directement, la terreur préfectorale avait surtout agi sur elles.

Cependant le vieil Aldebert, au moment d'entonner sa bouteille de piquette, ne manquait jamais de dire de sa voix la plus profonde :

« A Sa Santé... car Elle reviendra. »

Il y avait toujours un moment de gêne, puis quelqu'un répondait avec mauvaise humeur :

« Elle ou un autre, tu auras toujours des riches et des malheureux pour travailler. »

« Bon », disait Combes, « mais avoir, comme ça, quelqu'un sur sa tête et lui payer des cents et des mille! »

Et, toujours, quelque chef d'équipe concluait, approuvé par tous :

« Ce n'est pas tant l'affaire d'être pauvres, que de se sentir rien. »

*

Le travail reprenait alors, en pleine chaleur. A cette heure, dans l'entière clarté du jour, on fixait difficilement les objets, et le relief même de la montagne s'écrasait sous une réverbération dense et douloureuse à l'œil. Dans cette fournaise, les groupes stationnaires, forant un trou de mine ou bâtissant un accotement, continuaient silencieusement leur ouvrage. Quelquefois seulement, pour accorder un effort commun, ces hommes gémissaient suivant le rythme lent de leur respiration, et, comme unifiant leurs vies, poussaient d'un même élan leurs bras robustes. Un chef d'équipe, l'œil rivé au point délicat de l'ouvrage, poussait un « han » sonore, ses deux ouvriers, à des intervalles inégaux d'abord, reprenaient son cri, puis le bondissement des trois poitrines coïncidait, et, dans un seul souffle, la roche cédait ou la lourde pierre de taille, pivotant sur les barres lisses, venait prendre sa place exacte, au milieu d'une longue maçonnerie.

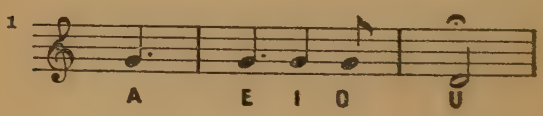
Cependant, les hommes qui allaient et venaient d'équipe en équipe, le long de l'immense chantier mouvant, animés par leur marche, chantaient. Charretiers et manœuvres reprenaient en chœur des refrains antiques : vieilles chansons de toute l'Europe, traînées par les races, jamais oubliées, témoignage de la grande unité de toutes nos conquêtes.

Dans le temps de trois pas, une voix grave lançait un vers, puis, à la tête des bœufs, l'homme s'arrêtait et, se retournant, marquait l'arrêt du rythme, puis, sur trois nouveaux pas, continuait sa chanson.

Alors, formidable, reprise par vingt voix, l'onomatopée du refrain s'élevait, cri de labeur et d'appel, cri pour les bêtes et pour les hommes :

A. E. I. O. U.[1]

Dans la fraîcheur grandissante et le brusque débouché du vent sur les cols, le soir venait. La lumière oblique découvrait l'immensité du paysage et semblait reculer les lignes de crêtes. Les équipes arrêtaient le travail, sans



ordre, les unes après les autres, et remontaient vers la Baraque Neuve.

Pour le repas du soir, de grandes marmites de soupe cuisaient à petit feu devant la porte, suspendues au-dessus des foyers par des barres de fer fichées dans le mur. Assis à terre, les hommes mangeaient lentement leur soupe, puis un morceau de lard, un oignon et du pain de sarrasin, en silence, avec une application plus grande encore que celle du repas de midi, avec une sorte de plaisir de gestes.

Sur la nuit naissante, ce campement dans la montagne jetait une clarté fantastique : haute lueur d'incendie et grouillement mystérieux, mais, bien vite, les feux allumés en plein vent s'éteignaient, plus rien ne bougeait devant les murailles blanches, et, avec la nuit close, cette maison isolée semblait disparaître dans la solitude.

Le samedi, vers six heures, après avoir rangé les outils dans la remise de la Baraque Neuve, le sac au côté, un fagot de bois sur l'épaule, les hommes redescendaient tous à la ville.

Ils arrivaient à Saint-André, à la nuit tombante, comme une armée en désordre. Des groupes de femmes s'avançaient à leur rencontre jusqu'au bas de la Côte et, sur le Plan du Seigneur, dans l'ombre des châtaigniers, jouant à cache-cache derrière les troncs, leurs petites mains crispées sur l'écorce profonde, des enfants riaient en appelant leur père.

Par ces samedis soirs, la ville retrouvait un air de vie et d'allégresse : les lumières brillaient plus tard aux fenêtres, on entendait rire dans les ruelles, et, sur les abords de la Condamine, au rez-de-chaussée des auberges, à la cadence des gros souliers, s'enchaînaient à nouveau des airs de danse.

Le lundi matin, dans la nuit noire ou claire selon la marche de la lune, Audibert et Combes remontaient au chantier par les rai-

dillons de Prat-Coustal. Ils se donnaient rendez-vous à la porte de la ville, au banc de pierre encastré dans le mur du dernier jardin clos.

Le plus souvent, Audibert arrivait le premier : il s'asseyait sur le banc, posait son sac entre ses jambes et sifflait...

Seuls ou par groupes, d'autres ouvriers qui montaient aussi à la Baraque Neuve, passaient devant Audibert.

« Qui est là? »

« Audibert. »

« Tu attends Combes? »

« Oui. »

« Salut. »

« Salut. »

« Il fera bon tout à l'heure... Le Nord souffle sans trop. »

L'homme s'éloignait. Au-dessus de la tête de Combes, comme sur une ligne verticale, tant était raide la pente, les souliers ferrés résonnaient contre les pierres glissantes ou les rochers immobiles. Audibert sifflait toujours, tandis qu'au-dessus de lui, s'égrenait cette gamme.

Alors Combes sortait de l'ombre, à dix pas en avant d'Audibert. Il criait « Salut ». Audi-

bert se levait, et, d'un seul mouvement de rein, chargeait son sac et se mettait en marche au moment où Combes arrivait à sa hauteur... Les deux hommes attaquaient à leur tour la pente raide et, jusqu'aux Quatre-Chemins, ils ne disaient pas une parole.

Aux Quatre-Chemins, la route descendait derrière la crête jusqu'au fond d'une petite vallée affluente et, de l'autre côté de cette vallée, laissant la nouvelle route suivre le fond de la gorge, des raccourcis escaladaient en ligne droite la grande arête de la montagne.

Dès qu'ils arrivaient aux Quatre-Chemins, Audibert et Combes se mettaient à parler :

« Encore une semaine. »

« C'est toujours un dimanche de moins. »

« Nous devenons vieux sans avoir du malheur... le travail suffira. »

« Quand la route sera finie », disait Combes, « tu retourneras chez ton père, à Col-Tordu? »

« Pourquoi non? Nous avons assez de bien pour vivre. »

« Pourquoi ne resterais-tu pas à Saint-André? Il y a du travail pour tout le monde à la ville? »

Et, lentement, il expliquait comment il voulait régler sa propre vie :

« Nous autres, nous resterons à la Condamine, Anna travaille à la filature... Voilà qui nous met dans notre avance... Quand la route sera finie, je trouverai bien des journées à faire, du travail chez les uns ou les autres et peut-être même une place chez quelque riche... Et tout cela ne m'empêchera pas de soigner mes vignes du Bout-de-Côte. »

Chaque lundi matin, les deux hommes, en passant par les mêmes chemins, redisaient à peu près les mêmes choses. Ils s'affirmaient leur tranquillité, jouissaient de leur bonheur à voix haute, faisaient, sans fièvre, dans une certitude heureuse, des projets d'avenir.

Un jour, en parlant de ses projets comme à l'habitude, Combes dit brusquement à Audibert :

« Pourquoi ne prendrais-tu pas une fille de Saint-André? »

Audibert ne répondit pas tout de suite, mais cinquante mètres plus loin, comme, après un raidillon glissant et droit, les deux hommes s'arrêtaient une minute, pour reprendre leur souffle, il dit lentement, de sa

voix naturelle, à peine un peu plus réfléchie qu'à l'ordinaire :

« Bien sûr qu'à Saint-André il y a du travail pour tout le monde. »

Alors, jour après jour, remâchant les paroles de Combes, Audibert se mit à imaginer sa vie à Saint-André. En passant sous les maisons, en jetant, par-dessus les murs mitoyens hérissés de morceaux de bouteilles vertes, un coup d'œil dans les jardins, il s'installait, combinait des plants de légumes, aménageait des treilles. Mais, en même temps le souvenir d'Elise s'imposait à lui avec une insistance tyrannique; ce qu'il y avait en elle de puissant et de calme se liait à tous les projets et physiquement même, il lui semblait parfois, à côté de lui, sentir s'avancer la jeune fille.

Il finit par avoir à Saint-André, du côté de la Condamine, sur le bord de la rivière, des maisons à jardins qu'il croyait siennes. En passant devant elles le dimanche, il s'arrêtait, modifiait toutes choses dans un rêve de quelques minutes et se disait :

« Nous aurons encore de la peine pour mettre tout en l'état. Il me faudra lui porter une grosse pierre plate pour laver et j'aurai

besoin de monter un peu plus cette muraille pour couper le vent et retenir le soleil. »

« Mais qu'est-ce que je lui veux, à cette fille? » se disait-il brusquement. « Je ne suis pas son amoureux, pourtant! »

Enfin il ne douta plus de ses désirs. Un dimanche soir, en sortant de chez les Combes avec Elise, il lui dit brusquement, à voix douce :

« Les Combes sont tranquilles dans leur ménage... Après tout, nous pourrions faire comme eux. »

« Eh! » dit vivement Elise, « pour venir vivre à Col Tordu, dans un désert de pâturages. »

« On n'emmène plus les filles à la montagne, je ne suis pas plus manchot que Combes, ou qu'un autre. A cette heure, la route me nourrit, quand on l'aura finie, je ne serai pas embarrassé pour trouver de l'ouvrage à Saint-André. »

« Bon », dit Elise, « laissez-moi me retourner un peu et penser à ne pas heurter mon père. »

Puis, d'un air distrait, mais toute contractée de plaisir, elle tendit sa joue au jeune homme.

Dès le lendemain, Audibert alla voir le père d'Elise, un vieux tanneur maniaque, veuf depuis quinze ans et qui tenait à garder sa fille. Aux premiers mots, le vieux perdit patience :

« La petite est jeune pour les soucis. Mais ça la regarde, ça la regarde. Elle sait la maison qu'elle quitte et non pas celle qu'elle va prendre... Et puis, elle a toujours habité la ville. »

« Juste », dit Elise, « nous nous établirons à Saint-André. Et je viendrai toujours te surveiller ton ménage. »

« Ne prends pas souci de moi, je trouverai bien quelque femme pour gouverner ma pitance... Après tout, tu pourras revenir de temps en temps... A votre idée. »

« Il n'y a plus qu'à voir mon père », dit Audibert.

Le dimanche suivant, Elise, Audibert et le vieux tanneur montèrent à Col Tordu, soigneusement endimanchés tous les trois, graves mais effarés de se trouver dans leurs beaux habits, en pleine montagne. Ils avançaient lentement, avec précautions. Le père Viala avait chaussé de vieilles savates et portait ses souliers neufs à la main par les lacets. Elise

avait relevé sa jupe autour de sa taille et marchait à petits pas, à cause de ses bottines, en jupon blanc brodé et portant à la ceinture, dans un mouchoir, son petit châle de soie et sa collerette de dentelle. Audibert, seul, ne se mit pas à son aise, de toute la route, et ne souleva même pas une fois son petit chapeau noir.

Col Tordu était un domaine immense, au bout d'un chemin de pierres, au sommet d'une vallée déserte. Une maison longue et bombue, sans étage, mais exhaussée au-dessus d'un sol humide, en surveillait toute l'étendue. Des pierres rondes fichées dans le sol, des herbes rases et dures, des eaux jaillissantes et des touffes de buis coupaient seules les grandes aires des pentes plates. De loin en loin, sous un monticule dominé par un signal de berger, on apercevait des parcs à moutons, et, sur tout le domaine, du seuil de la maison, la voix portait aussi loin que le regard, avec une netteté sans résonance. Dans cette immensité on n'apercevait pas un seul arbre mais seulement, vers le sud, à la limite des pâturages et devant l'effondrement de la haute vallée, une croix de fer grêle et tordue.

Devant cette croix, assis sur le rebord du

socle, endimanché lui aussi, mais d'allure plus sauvage, barbu, hérissé sous le front comme un solitaire, le père Audibert, prévenu depuis plusieurs jours par un de ses petits pâtres, attendait son fils et ses hôtes.

Quand il les vit déboucher, au-dessous de lui, dans le chemin en lacet battu par le soleil de midi, il s'avança d'un pas, droit sur la limite de son domaine, et attendit.

« Eh bien », cria-t-il à son fils dès qu'il fut à portée de voix, « nous ne serons plus seuls à cette heure? »

« Eh là », répondit Audibert, « on ne monte que pour te la faire connaître. Elle n'est pas pour rester ici. »

« Vous voilà donc bien riches pour vous établir je ne sais où?... Enfin, montez jusqu'à la maison, elle sera encore bien assez bonne pour vous aujourd'hui. »

Puis, comme les nouveaux venus arrivaient à sa hauteur, la main droite tendue et la gauche ouverte contre son chapeau :

« Salut en tous. »

Quand ils arrivèrent au seuil de la maison, les trois petits pâtres détalèrent à toutes jambes et disparurent derrière un pan de mur en ruine. Alors le vieux tanneur,

tourné vers les parcs où les moutons se pressaient les uns contre les autres, les mains sur les yeux :

« Voilà bien de la richesse. »

« Eh oui », reprit le vieux de la montagne, « la richesse des autres. Là devant il n'y a que les herbes, les cailloux et les eaux qui sont à moi... Les bêtes sont aux uns et aux autres. J'en ai bien peut-être quelques-unes, mais pas de quoi faire une richesse, ni rien de solide. »

Tout de suite, ils se mirent à table.

« Je ne vous ferai pas grand festin. Ici les choses sont rares... Et voilà, le fils a goûté d'une autre vie, il doit trouver notre pitance trop maigre. »

Ils mangèrent, sans se parler, un morceau de lard et des oignons, du lait caillé et des châtaignes froides, puis des fromages de chèvre frais, ruisselants d'eau sur leurs petites tresses d'herbes vertes. Pour finir, le vieux de la montagne posa au milieu de la table quatre petites pommes ridées, des reinettes de hautes vallées, jaunes à raies vertes.

Le repas terminé, Elise se leva, frotta la table, lava la vaisselle et rangea les assiettes sur la crédence. Les trois hommes restèrent

assis, les coudes allongés, les mains jointes.

« Alors », dit le vieux, « tu te maries!... C'est une idée. » Puis, regardant Elise avec un sourire : « Elle a un bon dos, et des bras, et courageuse... Mais je crois aussi qu'elle n'est pas pour nos pays. » Et, faisant un geste sur toute sa maison : « Encore une bergerie qui va se fermer après moi. »

« Je comprends », reprit-il, autoritaire et les yeux fixés sur son fils, « c'est encore une histoire de la route. Quatre sous de gagnés en deux ans de travail et puis tout un pays qui part à sa mort! Si encore ils avaient tiré leurs plans vers ici. Un petit détour et elle passait devant nous, alors c'était une richesse. Mais ils la mènent vers d'autres quartiers et nous voilà perdus. Ça doit être pareil dans tout le pays. »

Puis, la main sur l'épaule d'Audibert :

« Alors, te voilà pour vivre à Saint-André? Tu seras peut-être plus heureux que nous, mais c'est encore à voir. Ici, on avait son bon temps et sa santé, on avait surtout sa tranquillité, sa sûreté du lendemain... Qui vit de rien peut toujours vivre. »

« Ah! mais », reprit-il brusquement, « tu ne vas pas te mettre en ménage tout de suite?

J'ai besoin de toi cet hiver. Tu viendras me faire le maçon. Si tu me laisses, il faut au moins que la maison tienne. »

Le vieux tanneur approuvait :

« Il nous faut le temps de nous retourner. »

« Bon », dit Audibert en regardant Elise, « nous attendrons la saison prochaine. »

« Entendu », répondirent les vieux.

Puis, après un moment de silence, volontairement prolongé peut-être par quelque goût obscur de la solennité et par l'émotion des jeunes gens :

« Ce n'est pas pour vous mettre dehors », dit le solitaire, « mais l'heure passe et vous n'êtes pas encore à Saint-André. Nous allons boire un verre de goutte et je vous mets sur votre chemin. »

Ils burent. Les deux vieux se parlèrent un moment, à voix basse, tournés vers le mur, puis comme d'une seule voix :

« Vous n'en avez pas plus l'un que l'autre. On vous fera vos quatre meubles et le travail s'occupera du reste. »

« Je prendrai la crédence et le lit du grand-père », répondit Audibert, sans perdre une seconde.

« Laisse, laisse », lui dit Elise, « j'aurai

bien presque tout ce qu'il faudra, tu n'auras qu'à voir ensuite. »

« Té-rré, Té-rré », faisait le tanneur au bout de sa langue.

Alors, marchant vers la porte, le vieil Audibert :

« Nous avons le temps de voir. Je vous raccompagne. »

Devant la croix de fer, à la limite de ses prairies, il s'arrêta et, le chapeau bas, embrassa deux fois sa future belle-fille. Les hommes lui serrèrent la main et seul, toujours découvert, il remonta vers ses bêtes.

Le jour même, à leur retour à Saint-André, au soir tombant, Audibert et Elise passèrent chez les Combes, déjà prévenus et, aux voisins et aux voisines réunis pour la veillée, ils dirent simplement, sans étonner personne :

« Nous nous marierons au printemps prochain. »

Quand l'automne devint plus rude, moins haché de coups de soleil, mais uniformément rouge de brumes et de feuilles, quand les gouttes d'eau restèrent, tout le long du jour, pendues aux branches sèches qui, seules, sortaient de la brume dans un horizon rétréci et sans rumeurs, tous les travaux cessèrent et les tronçons inachevés de la route restèrent à l'abandon, dans l'attente de la neige.

Alors Audibert retourna chez son père, au domaine de Col Tordu, comme il avait été décidé. Mais il ne resta jamais plus d'une semaine sans descendre à Saint-André où il retrouvait Combes et où il faisait de longues promenades avec Elise Viala qu'il allait attendre, à la fin de la journée, au carrefour de la filature.

Quand elle sortait, ils partaient côte à côte le long du sous-quai et marchaient longtemps dans la nuit close, froide et dure, parlant

peu, se tenant par la main, sans fièvre, tranquilles, maîtres d'eux-mêmes.

Pendant ces heures, ils décidaient pourtant de leur avenir, ordonnaient leur vie, acceptaient un destin. Mais c'est alors justement que toute inquiétude était étrangère à leur cœur.

« Nous habiterons à la Condamine », disait Elise.

« Bien sûr, l'air y est quand même meilleur qu'à la ville. »

« Et puis, nous pourrons avoir un petit jardin comme les Combes. »

« J'y pense depuis longtemps et j'aurai vite fait de le trouver. »

Et cet enchaînement de travail et de calme, qu'ils imaginaient chaque jour avec une netteté plus grande, leur semblait brusquement inévitable, réglé dans ses moindres détails par des puissances plus fortes que leur volonté et leurs désirs qu'ils confondaient naïvement, mais non pas sans force, avec leur volonté elle-même...

L'hiver passa. Les premiers beaux jours vinrent brusquement, entre deux averses, et, dans les remises de Saint-André où l'on avait

entassé les charrettes et les matériaux des chantiers, on commença de préparer la reprise des travaux de la route.

Combes, qui pendant toute la mauvaise saison n'avait pas cessé de faire de menus ouvrages pour l'entrepreneur, remonta le premier et plusieurs fois de suite à la Baraque Neuve, avec les charrettes, quand la neige tenait encore les hautes crêtes.

Dans la vallée, le temps était déjà si tiède que Combes, au retour de ces courses, pouvait dîner dehors, sous sa treille, et profiter comme au plein de l'été des dernières lueurs du jour pour arroser ses plants de légumes ou pour mettre en ordre le grillage de sa basse-cour.

Quand l'heure s'avançait, encore douce, il descendait avec sa femme jusqu'au bas de son jardin et s'asseyait sur le petit mur qui surplombait la rivière.

Dans les autres jardins, au long du coude de l'Ise, par-delà le Pont-Vieux, on apercevait d'autres groupes, immobiles aussi dans la fraîcheur nocturne. Sur l'autre rive, dans les raidillons de Buscaillou, des jeunes filles chantaient, s'arrêtaient de chanter, puis se mettaient à rire très vite, en donnant dans

la nuit une impression de vitesse, comme si elles avaient été poursuivies et victorieuses à la course. Puis brusquement tout retombait dans le calme et, sur le bord de la rivière, par-delà le faubourg, dans toute la vallée, un immense murmure d'eau, de plantes froissées et de voix, s'élevait doucement.

« On n'est pas malheureux », disait Combes à sa femme.

« Il arrivera bien un jour où l'on sera tranquilles », lui répondait-elle.

« Nous avons déjà notre tranquillité. Nous ne manquons de rien. Avons-nous besoin d'autre chose? »

« Tant qu'on n'est pas malade, tout va bien, mais si la maladie arrivait, on aurait besoin d'un peu d'avance... Il te faudrait une bonne place, bien sûre. »

« Je ne vais pas me calciner le sang pour cette idée », répondait Combes. « Je suis un homme à vivre cent ans, sans broncher, et je travaillerai toute ma vie... Soyons contents de notre santé et de notre abondance. Nous sommes déjà mieux ici qu'au Bout-de-Côte. Ne va pas te mettre autre chose dans la tête. »

Il se taisait alors. Anna, encore inquiète,

essayait vainement de l'arracher à son mutisme, puis pour quelques minutes, elle glissait elle-même au silence, sans plus sentir d'incertitude en elle, comme enveloppée lentement par la puissance de calme qui était en Combes.

AUDIBERT se maria au milieu de ces belles journées, juste une semaine avant la reprise des travaux de la route.

Combes ne fut pas son témoin, car il ne voulut pas aller à l'église. Protestant d'origine, mais complètement détaché de toute pratique, homme simple contre les prêtres et furieusement obstiné dans cette méfiance, c'était chez lui, comme chez un grand nombre d'autres travailleurs de terre, réflexe profond, impérieuse nécessité et peut-être longue expérience, mais non pas, comme chez les demi-gentilshommes campagnards ou les petits bourgeois d'arrondissement, influence orgueilleusement adoptée, de Voltaire, ou plus bassement, imitation des agitateurs de l'année quarante-huit.

Le matin de la noce, sur le second coup des onze heures, quand le cortège entra dans l'église Saint-Pierre, Combes et la grande majorité des hommes s'arrêtèrent donc devant la porte.

Les platanes centenaires du parvis, plus hauts que le toit de l'église, étendaient sur eux comme une nef panthéiste, un dôme symbolique de fête républicaine, semblables à ceux qu'on avait élevés à Saint-André quelques années auparavant, devant la maison commune, au moment où Paris préparait le retour de l'Empire.

« Je n'ai rien à faire là-dedans », dit Combes en quittant son rang dans le cortège.

« Tant de perdu pour leur collecte », lui glissa un artisan, parent d'Elise, en venant s'asseoir auprès de lui, sur la banquette encastrée au pied de la façade.

Anna, protestante aussi, bien que plus formaliste et plus attachée à sa religion, suivit le cortège dans l'église. Une gêne étrange la saisit sous cette voûte sombre dont elle n'avait pas l'habitude. L'impression de se soumettre à une puissance étrangère et hostile l'empêcha, pendant toute la cérémonie, de tourner la tête ou même de regarder devant elle. Figée sur sa chaise, elle ne pouvait que se lever et s'asseoir avec les autres fidèles, terrorisée à l'idée de rester seule assise et toujours la dernière à se rasseoir.

Au milieu de cette foule qui s'inclinait

pour des gestes saints dans une indifférence sans étonnement, elle était peut-être la seule à ressentir une émotion religieuse, presque sacrée. Il lui semblait que tout, dans cette cérémonie, conspirait pour le bonheur d'Audibert et d'Elise. Aussi pendant quelques minutes de stupeur, elle éprouva obscurément que la religion pouvait être, pour elle aussi, un secours, une défense. Cette idée la frappa violemment au milieu de ce malaise et, sous la voûte sombre de l'église, elle se ressouvint du Temple, froid, clair, accueillant comme une personne hautaine et puissante.

Elle sentit qu'elle avait là-bas un refuge et qu'en se soumettant à sa religion, elle pouvait sceller un pacte pour son bonheur présent, garantir ce bonheur comme par un sortilège... Elle devait retrouver bien souvent, dans le cours de sa vie et surtout dans ses dernières années, cette espérance.

Quand le cortège sortit de l'église, les fidèles et ceux qui étaient restés sur le parvis se mélangèrent joyeusement et la véritable fête, la fête nuptiale, charnelle, nerveuse, et par instants violente, commença.

*

Le jeune ménage s'installa à l'angle de la rue Haute et de la rue de la Calade, au petit carrefour surélevé en terrasse, dans une maison étroite et profonde, toute proche de celle des Combes. Un long couloir à voûte basse la traversait, de la rue au jardin, humide, avec un ruisseau d'eau noire et lente, au pied de chacune de ses murailles. Au milieu de ce couloir un escalier à vis de Saint-Gilles s'élevait comme avec effort vers les étages, sombre et glissant lui aussi; mais les grandes pièces des appartements étaient claires, toujours tournées vers le plein soleil et l'espace le plus libre, ouvert par le lit de la rivière.

Le jardin, clos de murs et plus hautement à pic sur la rivière que celui des Combes, n'était relié au-dehors que par le long couloir qui traversait la maison. Le Pont-Vieux s'élevait à côté de lui et l'on voyait, de la berge, l'ombre mystérieuse de sa grande arche, les claveaux miraculeusement butés les uns contre les autres et les longues grappes de capillaires, accrochées aux rebords de toutes ses lézardes.

Audibert eut à faire presque tout ce qu'il avait imaginé : il traîna jusqu'au bas du petit escalier de laveuses une lourde pierre sur laquelle Elise vint battre son linge, il eut à surélever le mur du potager, à refaire les rigoles d'arrosage, à tendre le fil de fer de la treille.

Dans la maison, Elise s'installait aussi. De Col Tordu et du quartier haut on avait apporté tout un mobilier brillant de cire : une crédence massive à pieds bombés, un vaisselier tout en hauteur, un grand lit barque orné de volutes. Il y avait eu auparavant de longues discussions mais, avec un orgueil obstiné, Elise avait refusé tout ce qui lui semblait mesquin ou par trop rustique et les deux vieux avaient dû lui abandonner leurs plus beaux meubles.

Elle avait un certain goût de l'ordonnance et de la solennité mobilière, moins pour elle, peut-être, que pour le plaisir d'en faire montre et, en se mettant en ménage, elle avait fait effort pour s'arracher au pauvre intérieur dans lequel, jusqu'alors, elle avait dû vivre.

Les grands meubles, calmes d'équilibre et puissants de profondeur, avaient pris facile-

ment un air de noblesse dans les longues pièces blanchies à la chaux, et les voisines de la rue Haute qui, dès les premiers jours, venaient faire visite à Elise, retournant chez elles, un peu scandalisées, se disaient à voix basse :

« Ils se sont établis au-dessus de leur condition. »

« Allons », disait Anna, scandalisée elle aussi, mais trop amie avec Elise pour ne pas la défendre, « ce ne sont jamais que les meubles de tout le monde. »

Les deux hommes reprirent leurs travaux sur la grande route.

Les quelques derniers cents mètres, sous le col du Minier, étaient les plus périlleux de l'entreprise. Les chantiers s'avançaient en corniche, sur une pente raide, au long d'une faille de l'immense mur des plus hautes crêtes. Par des ravines et d'étroites cheminées, au moindre ébranlement de la montagne, une pluie de pierres balayait les espaces libres. Après chaque coup de mine, une cascade de granits pulvérisés s'élançait des hauteurs vers les précipices et, bien souvent, les hommes des équipes, collés au mur, les bras en croix, voyaient dévaler devant eux une montagne en folie de pierrailles étincelantes.

Il arriva même plusieurs accidents, jamais tragiques, mais toujours affreusement angoissants pendant de longues minutes... Au sommet des chantiers, une lourde pierre, descellée par la poudre et la pesée des palfers, glissait brusquement. D'un seul élan, elle

rebondissait sur la pente dans un bruit de tonnerre et, presque aussitôt, sur la crête, des petites pierres se mettaient à rouler, comme par jeu. En quelques minutes, une immense coulée venait s'écraser sur la corniche et si, par hasard, quelque manœuvre passait par là, alourdi par une charge, il n'avait que le temps de s'accroupir contre le moindre obstacle, tandis qu'autour de lui sifflait la pierraille. Les bras sur la tête, roulé en boule ou collé au sol, suivant la forme de la roche qui l'abritait, il sentait glisser sur lui des éclats de pierres dont le choc était sec comme celui d'une balle. Elles coupaient d'un trait le plus gros velours, entaillant les chairs sans les meurtrir, avec une netteté presque volontaire.

« Ça ne sera jamais un bon passage », disait Audibert, « je plains ceux qui monteront par là, avec leur charrette, dans les mauvais temps. »

« Ce n'est pas la peine de tant tirer de lignes sur des cartons », ajoutait Combes.

Devant cette tâche dangereuse, les hommes se décourageaient et souvent même, sous une roche en surplomb, une coulée de rocailles pourries et menaçantes, murmuraient.

« Laissez la route faire son passage », disait l'entrepreneur. « Quand toute cette pierraille sera tombée, quand nous aurons monté, de-ci de-là, quelques banquettes pour soutenir les mauvaises roches, vous verrez qu'on sera plus en sûreté dans ces parages que sur la place de la Commune. »

Déjà, dans les parties basses de la vallée, la route s'ouvrait au trafic. Petit à petit, les gens d'Aulas et de Salagosse abandonnaient les antiques voies ferrées de gros blocs, les anciens chemins de terre montés en digue au long des cours d'eau.

Le cylindre à cheval, chargé de rocs et de ferrailles, était arrivé jusqu'à la Broue, et nivellant l'empierrement, s'avançait du Sablas jusqu'à la Baraque Neuve.

Traîné par huit juments lozerottes, un fort mulet d'Auvergne en flèche, environné de l'éclair des coups de fouets, dans un tonnerre de jurons, de cris, de hennissements, il gagnait mètre par mètre avec de brusques élans et des haltes soudaines. Devant lui, la route se soulevait en une lourde vague, mouvante, craquelée, brusquement coupée de lézardes. Dans chaque trou, des hommes, courant sur les bas-côtés de la route, envoyaient

à la volée une pelletée de sable humide, ou même, presque sous le rouleau, plaçaient à la main une pierre et se reculaient brusquement. Le cylindre passait, écrasait la vague, et, derrière lui, la route aplanie et lisse semblait devenue immobile pour toujours.

De moment en moment, l'énorme machine s'arrêtait : autour d'elle, la sueur des chevaux se déchirait en nuages dans le tourbillonnement des mouches et des taons. Les charretiers, le fouet passé derrière la nuque, les joues écarlates, le cou gonflé, sans voix, s'accroupissaient sur le talus et prenaient leur tête dans leurs mains.

Puis, tout d'un coup, sous les jurons et les cris, au claquement de la mèche des fouets, on repartait, dans le hennissement des bêtes, l'affolement de l'essaim des mouches et la pétarade du mulet de tête, qui tirait à droite et à gauche, cinglé par les traits, la queue en demi-cercle, les oreilles battantes, comme en folie et furieusement suivi par tout l'attelage.

Cependant, au sommet du col, dans l'ondulation où se partageaient les eaux, l'autre équipe qui montait en pente douce à travers les sapinières, depuis les faubourgs de la ville

voisine, avait déjà terminé son tronçon de route.

Du col, entre deux fûts de sapins, et comme porté par leurs rameaux ployés, on apercevait l'immense paysage : la gorge profonde qui descendait jusqu'à Saint-André, l'antique sillon de la rivière, ancré dans les roches, et la nouvelle traînée blanche de la route. Les maisons de Saint-André, cachées par une colline en pain de sucre, humaine et calme, se trahissaient pourtant par une buée bleue. Le matin et le soir, dans le grand silence, la sirène de la filature venait mourir au sommet de la montagne et donnait aussi la direction de la ville. Sans un geste, les hommes écoutaient chaque fois, avec une angoisse joyeuse, cette clameur.

A ce moment, Audibert et Combes bâtissaient des petits murs au-dessus du chantier, pour retenir les coulées de pierres. Ils voyaient aussi, mais dans une nudité lumineuse, sans aucun arbre devant eux, sous le dévalement des roches et des touffes d'herbes, l'horizon illimité.

« Quel travail! » disait Combes, en regardant la partie déjà faite de la route.

« Quel travail! On ne s'imaginera jamais

ce que ça nous a coûté, quand on passera par là, hiver, été, par le mauvais temps ou par le soleil. On méprise toujours le travail des anciens. Nous méprisions bien, nous autres, les chemins ferrés qui vont d'un village à l'autre et pourtant il en a fallu des bras pour remuer ces pierres et pour faire leur lit. »

Cependant, animés par la présence de l'autre équipe qui déjà empierrait la partie la plus haute de la route, au sommet du col, les hommes de la vallée de Saint-André poussaient fiévreusement leur ouvrage.

Brusquement, la corniche rocheuse s'ouvrit sur des pentes d'herbes et, en quelques jours, les deux tronçons se réunirent.

A la minute même où ils se touchèrent — comme en une communion charnelle — la partie nord bien finie, empierrée déjà et toute blanche, et celle du sud à peine indiquée pendant les derniers mètres, à travers les mottes d'herbes, une explosion d'allégresse mêla tous ces hommes.

Ils se mirent à courir dans les prés, sous la lisière des bois de sapins, cueillant des fleurs bleues, jaunes et rouges, entassant des œillets de poète, des gentianes et des fleurs

d'arnica, réunissant leurs gerbes en une gerbe commune.

Sur le col, au milieu d'un petit tertre que contournait la route, ils dressèrent le tronc d'un immense sapin, abattu par l'hiver et fiévreusement équarri à coups de hache en quelques minutes. Puis, signe de joie et de victoire, comme sur le faîte à peine achevé d'une maison, ils fixèrent au sommet de cette hampe, un rameau de pin et, soutenue par un lacis de joncs et de branches flexibles, cette gerbe de fleurs de la montagne.

Combes, un orgueil formidable au visage, rouge, nerveux, pinçant le bras d'Audibert, répétait :

« Nous avons fait notre route! »

DEUXIÈME PARTIE

LES VERGERS DE LA CONDAMINE

La route finie, Audibert et Combes devinrent véritablement des citadins. Jusqu'à cette époque, retenus loin de chez eux des semaines entières, mangeant en plein air, couchant sur la dure des refuges et des cantonnements d'ouvriers, ils étaient restés des hommes de la montagne. Mais alors, ils commencèrent à vivre de la vie régulière des petites gens de la ville.

Ils prenaient bien encore, la plupart du temps, leurs repas de midi à pied-d'œuvre, dans le chantier où ils travaillaient, mais ils rentraient chez eux chaque soir et finissaient en famille toutes leurs journées.

Cependant ils vivaient toujours de ces travaux agrestes, plus libres que le travail de la terre lui-même, et qui mettent en œuvre les roches et les eaux. Journaliers, hommes de peine, tâcherons passés maîtres par expérience, ils étaient embauchés quelquefois

pour une journée ou même pour quelques heures, mais jamais ne manquaient d'ouvrage. Ils changeaient ainsi de métier plusieurs fois par semaine : tour à tour maçons, bûcherons, puisatiers, ils participaient à toutes les entreprises de la vallée, à tous les travaux qui modifiaient la nature et la soumettaient aux besoins des hommes.

Qu'un propriétaire ait besoin de construire, contre la rivière, un bélier pour faire monter les eaux jusqu'aux plus hautes de ses petites prairies, en pentes raides sur la première lèvre de la vallée, qu'un autre veuille faire place nette, pour les troupeaux, à travers des fourrés de ronces et d'arbustes entremêlés, qu'une voûte de citerne ou de cave menace ruine, qu'un mur ou qu'une digue semble prêt à céder sous la poussée des charpentes et des eaux, on faisait venir aussitôt Audibert ou Combes.

Si l'on appelait Combes le premier, il examinait la tâche, l'évaluait, faisait « non » de la tête comme tous les hommes qui jugent d'une matière qu'ils connaissent trop bien, puis il disait :

« Nous allons en parler avec Audibert. »

Audibert agissait de même, mais, plus

jeune, habitué à faire siens les jugements de Combes, il disait simplement :

« Combes verra ça mieux que moi... A nous deux, nous en aurons vite fait. »

Ainsi, pour tous les travaux de quelque importance, les deux hommes se trouvaient associés, pensant et projetant l'un pour l'autre, exécutant ensemble. Petites bêtes captives et obstinées, arc-boutées dans le courant de la rivière, les béliers d'arrosage poussaient l'eau docile à travers des tuyauteries noires, vers les systèmes de canaux qui, de pente en pente, la ramenaient à la rivière. Un cintre de briques, un linteau sans faille épaulaient les voûtes branlantes et toujours remuant des pierres, arrangeant des murs, guidant le cours des eaux, Audibert et Combes poursuivaient leur labeur commun, et chantaient comme au temps où de Saint-André au col de la Broue, ils avançaient avec la route, hommes conquérants.

Mais, suivant les saisons et quand chômaient ces gros ouvrages, ils prêtaient aussi la main aux travaux de la campagne. Vers l'aval de la vallée, dans les petites propriétés entourées de hautes murailles en pierres sèches, ils allaient cueillir les olives ou faire

les vendanges, ou bien, reprenant le chemin des hautes pentes, ils passaient leurs journées d'automne, au milieu des feuilles mortes et des schistes, à ramasser les châtaignes.

Souvent aussi, en rentrant le soir de la filature, leur femme leur disait :

« Le directeur te demande. »

Et le lendemain, pour toute une semaine et quelquefois plus, Audibert et Combes se trouvaient jardiniers des « prés de Molières ».

Dans le parc et le verger, taillant et sarclant, semant ou faisant la récolte, ils étaient heureux, maîtres d'une terre riche et entretenue depuis des siècles, discutant avec le directeur sans cesser de travailler et, toujours, remuant des pierres, arrangeant des murs, guidant le cours des eaux.

Bornés par la rivière et le mur cyclopéen de la vieille route, longs de plusieurs kilomètres, les prés de Molières n'étaient pas seulement une immense prairie, mais une immense prairie interrompue par des jardins et des vergers, une immense prairie mystérieuse.

De l'est à l'ouest, en remontant la rivière, après avoir dépassé la filature, on rencontrait la maison du directeur, un grand verger, un

pavillon du bord de l'eau recouvert de tuiles vertes, une vigne close comme un cimetière, un moulin sous lequel bouillonnait un gouffre et enfin un jardin de grands arbres qui mettaient comme autant de secrètes présences au milieu de ce déroulement d'herbes vives et de branches entrelacées, d'un pommier à l'autre, et ployant de fruits.

Au fond du premier verger, après des poiriers d'hiver à l'écorce noire, il y avait, immense et silencieuse, une vieille serre, quart de cercle de vitres, arc-bouté contre une haute muraille blanche. Des orangers et des citronniers, plantés dans de beaux vases d'Anduze émaillés en vert de gouffre, en encombraient la partie la plus haute et lançaient de tous côtés, comme des traits aromatiques, leurs belles feuilles rapides. Sous le quart de cercle, contre les grandes vitres, un terre-plein courait à hauteur de la main, chargé de fleurs rares et, devant lui, une rigole d'eau tiède amenée par une tuyauterie primitive des chaudières de la filature, élevait de temps en temps comme une petite buée tropicale qui retombait en gouttelettes fraîches, des plus hautes vitres.

Combes aimait à venir travailler dans la

serre. Un peu lourd, mais habile, il soignait les fleurs délicates, les croisait, combinait les espèces, cherchait la plus belle couleur ou la plus tendre. Il s'ingéniait à compliquer le système des rigoles, à créer, le long du terre-plein, des climats différents et de savantes zones plus humides et plus chaudes, et surtout il modifiait constamment l'ordonnance de la forêt jaillie des vases.

A certains jours, il imaginait d'en faire une allée couverte avec les feuillages entremêlés, et, d'autres fois, il alternait des bosquets sombres et de beaux espaces libres. Il s'émerveillait naïvement de la correspondance des ramures vivantes et des guirlandes d'argile émaillée affrontées aux flancs des vases, et, dans son esprit simple, la recherche d'une belle ordonnance prenait chaque fois une valeur définitive, comme miraculeuse.

Il n'était pas le seul du reste à se passionner pour ces menus travaux. Le directeur et toute sa famille en faisaient un de leurs divertissements aux fins des belles après-midi, et si Combes, en passant devant le perron où se tenaient ces dames, avait annoncé quelque modification, tous les gens du château, sur les cinq heures, venaient lui rendre

visite : le directeur, sa femme, sa mère, et presque toujours des parents ou des amis de passage.

Appuyée au bras de sa bru, la mère du directeur entrait en maîtresse. Petite vieille rose, le bras haut sur une canne et si soudaine dans ses réflexions que Combes restait souvent sans trouver mot à répondre et riant quand même...

« Mais, mon brave Combes, elles vont périr », disait-elle, pointant sa canne vers quelques plantes entremêlées par des combinaisons hardies.

« Que de non, que de non », répondait Combes, puis, soucieux, « on remettra tout en l'état, c'est pour l'œil, c'est pour une heure. »

Mais quelquefois Combes par quelque réussite, une heureuse floraison, un dispositif magnifique, une décoration inattendue, obtenait de petits triomphes :

« Voyez donc cette orangerie, si c'est dix-huitième, et au goût des toiles de Jouy! » disait Mme Cavérac à ses hôtes.

Le directeur, homme mince, sobre de paroles, issu de cette race de montagnards et qui ne pensait que par les traditions de sa

vallée et de sa famille, maîtresse de cette vallée depuis des siècles, huguenot de Gouvernement, riche et ferme à son rang dans la hiérarchie, sans morgue, telle était son assurance, jouissait silencieusement de ce petit faste. Il penchait vers les fleurs son visage qui n'était qu'un profil énergique, comme, chez d'autres, il n'est qu'un masque puissant.

Sa femme, qui participait presque aux travaux de Combes, suivant les semis et les repiquages, le poussait à témoigner de son contentement, et d'une phrase, d'un geste, donnant une valeur évidente à chaque détail, l'obligeait à dire :

« C'est bien, Combes... du travail de maître. Tu devrais te faire jardinier. »

C'était bien le secret désir de Combes, et surtout celui de sa femme.

Il y avait eu, jusqu'à ces dernières années, un jardinier en titre au domaine des prés de Molières. Ce vieux Rayan, dévot un peu sournois, figure maigre à corps de colosse, était mort sous un pommier, en se réveillant d'une sieste, dans la soixante-quinzième année d'une vie de solitaire, juste au moment où l'on achevait la route. Le directeur ne

l'avait pas remplacé : Audibert et Combes, pris de temps en temps à la journée, suffisaient aux travaux des jardins.

A vrai dire, en les embauchant tous les deux, le directeur avait voulu les mettre à l'épreuve, afin de pouvoir choisir le meilleur, mais les deux hommes, ardents à l'ouvrage et étroitement unis, rendaient sa décision de jour en jour plus difficile.

Si Combes était maître dans la serre, Audibert dirigeait la basse-cour, soignait les lapins et les poules et avait, lui aussi, ses triomphes, après une belle portée, devant une nichée remuante et de couleurs aussi tendres que celles des fleurs de la serre.

Les deux hommes du reste, par loyauté et goût de la justice, s'interdisaient toute concurrence, et ne seraient jamais allés l'un sans l'autre travailler aux prés de Molières. Le matin, même, dans l'aube blanche, coupée de brumes, ils s'attendaient devant la petite porte du domaine, et là, sans témoins, ils entraient ensemble, presque de front, et comme d'après un cérémonial méticuleux, imaginé pour manifester leurs droits égaux.

Mais les femmes, celle de Combes surtout, convoitaient la place, imaginaient des

manœuvres, et, dans de longs monologues du fond de la gorge, se créaient des droits, s'accordaient une priorité. Puis, de temps en temps, malgré la mauvaise humeur de leurs maris, les silences sous un droit regard, les gestes brusques, elles cherchaient à les convaincre, à les décider à « demander la place ».

Anna, sans regarder Combes qui ne la quittait pas des yeux, lui immobile, elle affairée, remuant les plats sur la crédence, soufflant la braise de son potager, répétait :

« Une si bonne place et pour toute la vie... Ça te vaudrait mieux que de courir le travail. A toi seul, tu y gagnerais plus que nous deux réunis maintenant et, s'il te venait une maladie, Monsieur te payerait quand même. »

Tous les désirs de sécurité, de petite aisance sans trouble qui faisaient le tourment et l'espoir de sa vie, elle les imaginait comblés par cette place. Seule ou devant Combes, elle retrouvait sans cesse cette même pensée, et jusqu'au milieu de la nuit, quand, étendue auprès de lui qui dormait, leurs corps cassés de labeur ou d'étreintes, elle regardait, immobile, et droit dans l'ombre en se torturant à songer à l'avenir. Et le matin quand, le sac

à l'épaule, Combes se préparait à partir, elle reprenait :

« Une si bonne place... »

Mais Combes, brusquement, la faisait taire :

« Et Audibert?... Et puis, Monsieur n'a besoin de personne. Tu me laisseras tranquille, à la fin des fins, avec cette place! »

Au milieu de ce premier hiver, après l'achèvement de la route, Combes eut un fils.

Anna, toujours âpre au gain et soucieuse de ne rien retrancher à ses économies, voulut travailler jusqu'aux derniers jours de sa grossesse, qui fut pénible. Lourde et lente, stupéfiée de vertiges, les jambes enflées, elle se traînait à la filature où, heureusement, elle restait assise, parlant sans cesse des jours de travail qu'elle allait avoir à perdre.

Quand les dames des prés de Molières la rencontraient, aux heures de sortie, devant la longue grille aux pilastres surmontés de boules, Madame Cavérac mère lui disait, d'un ton sec mais affectueux :

« Il faut vous reposer, ma fille. »

« Ah! Madame », répondait Anna, un peu pleurarde, « nous autres, on n'a pas le droit de ne rien faire. Si Combes venait à manquer d'ouvrage, avec quoi marcherait la marmite? »

A la filature, on ne payait pas alors les

temps de maladie : ni pensions, ni retraites. Seul, le travail donnait droit au salaire, et les plus vieux serviteurs ne songeaient pas à trouver injuste d'en être privés, quand il leur fallait, après cinquante années, quitter le banc de cardeur ou le poste devant les bobines et les dévidoirs. Le produit des petites propriétés, l'usage parcimonieux des économies, le soutien accordé par les enfants, constituaient leur unique retraite. Les serviteurs attachés à la personne — valet de chambre, cocher, jardinier de la maison — étaient alors les seuls à conserver leurs gages jusqu'à la mort, malgré la maladie et la vieillesse.

Cependant, le directeur, par conscience de son rang plutôt que par bonté naturelle, accordait de petites indemnités aux malades, faisait des cadeaux aux vieillards.

A plusieurs reprises, passant par les ateliers embués où s'étouffaient les chants des fileuses, il vint proposer à Anna de lui laisser prendre quelque repos. Mais Anna, sans abandonner les brins de bruyères dont elle flagellait les cocons, les mains enveloppées par le dévidement doré des fils de soie, et suppliante :

« Mais je fais mon ouvrage comme une autre. Bien assise, je peux travailler, ça ne me gêne pas. Ayez la bonté de me laisser encore; vous ne voulez pas risquer de nous rendre malheureux. »

Haussant un peu les épaules, à demi vaincu par cette supplique, le directeur s'éloignait alors, parce que sa conversation avec Anna intéressant tout l'atelier, les fileuses cessaient leurs chants et que le silence, dans cette longue salle vitrée, avait quelque chose d'inaccoutumé et de gênant.

Il achevait à peine de fermer la porte que les chants reprenaient, mélancoliques, avec un faux maintien d'inutilité et d'indifférence, mais si profonds, si tenaces! Seuls liens de ces femmes avec le monde réel, seule chance pour elles de garder, dans la torpeur grandissante des mêmes gestes, le souvenir des choses diverses et chères : la maison, le foyer, les fêtes, la rivière et les noblesses fugitives de l'amour.

Si, traversant le jardin, le directeur rencontrait alors Combes, il lui disait brusquement :

« Il faut faire reposer ta femme, mon garçon. Je ne peux pas l'y obliger, puisqu'elle

fait bien son travail, mais, pour Dieu, si tu es maître chez toi, fais-lui prendre un peu de repos. »

« Elle a sa tête, Monsieur, elle a sa tête. »

Bien souvent le soir, après le repas, on parlait des Combes au château des prés de Molières.

« Elle est courageuse, cette fille », disait la jeune femme.

« Un peu trop », répondait sa belle-mère.

Mais la conversation déviait aussitôt et personne n'osait proposer la solution à laquelle tous avaient pensé du premier jour. La famille Cavérac était alors prisonnière d'un petit problème de préséance qui, bien souvent, lui rendait difficile l'acte le plus simple. Le directeur, sur qui reposaient tous les soucis de l'usine, n'osait rien proposer, dans les menus détails de la maison, sans connaître auparavant la volonté de sa mère, et sa mère, tout en conservant extérieurement ses anciens airs de maîtresse absolue, ne voulait rien faire contre les désirs de son fils.

Pourtant un soir, au moment de monter dans sa chambre, elle lui dit comme par hasard :

« Si tu prenais Combes, pour le jardin, sa

femme consentirait peut-être à se reposer un peu. Ces gens-là seraient tranquilles et Combes ferait bien l'affaire. »

« C'est à voir. Mais Audibert? »

« Vois toi-même, et décide. »

Le lendemain le directeur arrêta les deux hommes dans le jardin. Ils portaient, sur une espèce de brancard, une litière fraîche aux écuries. Au geste d'appel de Monsieur Cavérac, ils déposèrent leur charge sur le sol, avec des mouvements rythmés, puis les bras ballants, le corps penché en avant, ils se rangèrent devant lui.

« Tu vas avoir de nouvelles charges, Combes, et il faut que ta femme se repose. Si tu veux accepter la place de Rayan, je te la donne... Audibert viendra t'aider de temps en temps. Nous ne manquerons pas d'ouvrage à lui donner. Mais il est nécessaire que vous soyez complètement tranquilles, toi et ta femme. »

« C'est justice », répondit Audibert.

L'ENFANT naquit le premier jour de mars. Depuis vingt jours, pour plaire à ces dames, Anna vivait sans rien faire. Tout d'abord elle sut se réjouir de son repos, telle était sa joie de sentir Combes « dans une bonne place ». Mais, bien vite, dans cette demi-oisiveté que rompaient seuls les travaux du ménage, elle se reprit à regretter son travail et le gain de ses journées.

Pendant la dernière semaine de février qui fut glaciale et fouettée de vent, elle se tortura d'inquiétude. Elle s'exaspérait de se sentir incapable de travailler et, jetée sur son lit par un harassement de tout son être, elle se révoltait de son repos.

Sa mère qui habitait avec ses deux filles une ferme solitaire, en plein désert de granits et de sources, par-delà le vallon du Bout-de-Côte, descendit à la ville, le dernier dimanche de février, par un temps de glace et de neige fine, et s'installa à la rue Haute-du-Pont.

L'enfant naquit dans un silence affairé,

presque sans un cri de la mère. Ce jour-là, le temps glacé faisait un grand calme autour de la maison. Une lumière hostile, coupante, durement posée sur tous les contours plaquait le paysage contre la fenêtre, comme un plan gris et sans profondeur. Malgré le feu, un vent de neige traversait la pièce et l'on aurait cru que la lumière glaçait toutes choses.

L'enfant pleura plusieurs jours, presque sans arrêt, comme insensible à toute fatigue. Puis une toux sèche coupa ses pleurs, les tordit, et la grand-mère, entre le lit de sa fille et le berceau :

« Pauvres de nous, la maladie le prend bien jeune. »

La chambre s'emplit d'une odeur de tisane et de prairie sèche. Une fadeur de camomille et de bourrache y prenait aux poumons, comme un goût de maladie sans défense et de fièvre abandonnée à elle-même. Pour ajouter à cette torpeur, aux deux fenêtres, la grand-mère fit glisser les rideaux de filoselle jaune, et les heures tombèrent toutes dans la même attente silencieuse.

Le mardi soir, l'enfant qui semblait plus calme eut de brusques étouffements et un

bruit singulier au fond de la gorge. Sur son petit front, exagérément bombé sur la taie blanche, une tache s'étendit et ses deux petites mains, crispées en nœuds, sans cesse ramenées à hauteur des épaules, prirent une teinte rouge sombre, comme des grappes jetées hors du pressoir, sèches et brunes.

« Pauvres de nous », disait la grand-mère, « s'il passe la nuit, nous le verrons peut-être guérir. »

Quand, après douze longues heures de petite agitation silencieuse ou de conversations étouffées dans l'immobilité, oblique et sans force, l'aube eut fini d'emplir la chambre, un silence sans mouvement s'étendit sur elle. A part les mains de la grand-mère, qui, dans l'armoire, choisissait des linges blancs et de petits bonnets de dentelle, rien ne bougeait. Et cependant, dans son berceau, par instants, l'enfant semblait tourner la tête, entrouvrir la main, mais, hiératique, conservait toujours la même pose.

Anna, silencieuse, pleurait.

A sept heures, Combes descendit et revint avec le menuisier de la rue Haute.

L'homme, un colosse à poils rares, enleva sa casquette, sortit un centimètre pliant de

sa poche, et, retenant son souffle qui lui gonflait les joues d'une façon grotesque, mesura le petit corps. Puis, il remit sa casquette, regarda la femme de Combes, fit « oui » de la tête et dit :

« C'est des trop petites mesures. »

Il sortit comme Elise arrivait avec des voisines. Les femmes s'installèrent à côté de la chambre, dans la grande cuisine, et pendant deux jours et deux nuits, elles se relayèrent ne quittant pas la maison, bavardant à demi-voix et buvant du café noir.

Dans l'après-midi, le directeur et sa mère vinrent faire une courte visite et se rencontrèrent avec le pasteur Andreau.

Le pasteur, âme sotte, cœur orgueilleux, se trouvait gêné d'être chez des paroissiens aussi peu pratiquants que les Combes. Tête grise et frisée par la quarantaine avec un soin trop minutieux, à petites boucles droites et serrées, assez noble d'allure et de port, mais non sans afféterie, toujours vêtu de gris sombre à reflets d'argent, avec élégance et sévérité, il n'était du reste jamais à son aise chez les gens du peuple. Hanté par le goût du monde et des relations, il lui fallait pouvoir se présenter chez les gens simples avec une hauteur bien-

veillante, une supériorité débonnaire, que rendaient seules possibles les ferveurs excessives et les anéantissements presque complets de la volonté dans le désir de croire. Devant un homme calme, maître de lui-même, comme l'était Combes, et qu'il aurait fallu toucher et conquérir de plain-pied, à âmes égales, il ne se sentait, avec une certaine gêne, que le désir de se libérer au plus vite des servitudes de son ministère.

Mal assuré déjà depuis de longues minutes, à côté du petit mort, devant la famille silencieuse, il fut heureux de voir arriver les Cavérac et, pendant toute sa visite, il parla presque uniquement pour eux. En partant, il dit à Anna :

« Cette épreuve est peut-être faite pour vous rapprocher de Dieu! »

« On n'est pas sans religion, Monsieur le Pasteur », répondit la grand-mère, tandis que le silence de Combes et d'Anna rendait toute sa dignité à leur douleur commune.

Ce soir-là, pour la première fois, il y eut des fleurs dans la chambre, des fleurs de la serre, cueillies par la femme du directeur et rapportées par Audibert dans un grand papier glacé. Pendant deux jours, Combes ne

sortit pas de cette pièce obscure, tournant sur lui-même et se parlant à demi-voix.

Quand on ferma la petite bière, le soir du second jour, Anna poussa quelques cris, bête furieuse et angoissée, puis, brusquement calmée, assise sur son lit et prenant la main d'Elise qui se trouvait là :

« Tant de dépenses pour le voir mourir », lui dit-elle.

Après ce deuil, la vie continua, à peine plus triste. Anna restait comme mutilée, et Combes, soucieux peut-être pour la première fois de sa vie, semblait attendre obscurément quelque chose. Mais, sous cette tristesse et plus forte qu'elle, s'agitaient toujours en eux les mêmes pensées : Anna retrouvait son inquiétude, son anxiété de l'avenir et Combes sa sérénité.

Pendant les mauvaises saisons, hiver, printemps de neige, automne de vent, ils se levaient tous deux bien avant l'aube. Au bout de leur grande chambre, les vitres seules brillaient de leur clarté propre, luisante et raide, mais derrière elles, l'obscurité se prolongeait et, par-dessus le jardin, la rivière et le déroulement architectural de la vallée, donnaient une impression de profondeur triste et glacée.

En été seulement, les premières lueurs du jour se glissaient dans la chambre, par-dessus

la brume accroupie sur la rivière, au ras des plus hautes cimes des arbres...

Anna faisait réchauffer sur le charbonnier une petite marmite de soupe. Des bouts de papier dans les cheveux, le jupon traînant, le corsage entrouvert, elle allait, à la fois ménagère disgracieuse et belle fille.

La soupe tiède, ils mangeaient sans hâte, le plus souvent debout devant la table. Après sa dernière bouchée, Combes buvait un verre de piquette rosée, trempée de pain, puis il prenait son sac de cuir et s'en allait.

Par le sous-quai glissant, au long duquel un système d'écluses faisait monter et descendre comme un jeu de marées, il gagnait directement les prés de Molières. A côté du pavillon du bord de l'eau, il poussait la porte basse devant laquelle, jadis, il attendait Audibert, et, à travers les herbes mouillées, sous l'ombre humide des pommiers, il remontait vers le jardin.

Il sortait ses outils et tirait les écluses du potager, tandis que naissait le jour. En amont, la rivière sautait la grande chaussée dans un tumulte d'écume et sa clarté blanche, éblouissante, s'équilibrait avec celle de l'aurore qui s'écroulait elle aussi, vers l'aval, dans une

cascade de nuages. A six heures, la sirène de la filature, conque sourde et malhabile à jouer avec l'écho, jetait trois clameurs dans l'espace. La ville s'éveillait, le soleil prenait de la hauteur et s'élevait au-dessus des murs des jardins de Combes, plié en deux, dans tous les potagers, coupait les eaux claires avec les écluses.

Le jour passait, séchant les prairies et les entrelacs de feuilles.

Audibert venait encore travailler de temps en temps aux prés de Molières, mais la présence continuelle de Combes rendait chaque jour son aide moins nécessaire. Combes en souffrait et s'ingéniait à découvrir des travaux supplémentaires, mais Audibert qui sentait que l'on s'efforçait de lui faire place, s'en trouvait gêné et cherchait du travail un peu partout, heureux quand il pouvait répondre aux demandes de Monsieur Cavérac :

« Ah! non, Monsieur, pas demain, ni lundi. Je dois aller au Rey pour tailler les grands platanes de l'allée. »

Ce n'était pas le dépit qui le poussait à chercher d'autres occupations, mais le senti-

ment de la nécessité, l'habitude de se soumettre aux forces naturelles. Son amitié pour Combes n'en était pas atteinte et toutes ces petites difficultés n'auraient jamais pu les acculer à une dispute.

Mais les femmes ne savaient pas résister aux événements qui les opposaient. Elles cédaient à la moindre désillusion et, tout de suite, se sentaient ennemies. Au début, malgré la secrète jalousie d'Elise, leurs rapports étaient restés les mêmes. La naissance de l'enfant, sa maladie et sa mort même avaient semblé justifier la chance des Combes. Les heures tragiques déroulées autour du petit mort avaient été pour elles un lien puissant. Mais, au bout de quelques mois, ce deuil presque oublié, le spectacle de la tranquillité des Combes exaspérant Elise, fit éclater cette jalousie.

Anna n'avait pas repris son travail à la filature et, tout le long du jour, s'occupait de son ménage.

« Elle ne va pas me mépriser pourtant, parce qu'elle vit sans rien faire? » disait Elise.

Elle était humiliée chaque jour par son travail de fileuse, et la crainte d'être méprisée

par Anna ajoutait à cette humiliation. Aussi, souvent, le soir, au retour de l'usine, quand elle rencontrait Anna qui descendait chercher de l'eau, une colère sourde s'emparait d'elle et tous ses gestes la manifestaient. De ces gestes d'impatience ou d'hostilité, mal contenus, à peine désavoués par quelques paroles, des malentendus naissaient qui désespéraient les deux femmes. Cependant, ni l'une ni l'autre n'aurait voulu faire un mouvement pour les dissiper et chacune, raidie, se lamentait sur la dureté de cœur de son amie.

La certitude d'avoir raison, la volonté de ne manifester aucune faiblesse, les rendaient de plus en plus ennemies. Déjà, elles s'étaient rencontrées dans le petit escalier du glacis, au bas du pont, et, la tête droite, s'étaient croisées sans dire un mot. Un autre jour, chez l'épicière, elles avaient attendu cinq minutes, l'une à côté de l'autre, les lèvres serrées et blêmes.

Mais, comme un hasard avait suffi à les séparer, un hasard renoua leur amitié. Leur brouille fut si rapide et surtout elles se l'avouèrent si peu qu'elles en perdirent même le souvenir. Elles ne pensèrent jamais

plus à ces quelques semaines pendant lesquelles elles s'étaient détestées.

A cette époque, la filature venait d'être encore agrandie. Le directeur avait fait construire de nouveaux bâtiments rectangulaires aux toits vitrés, à côté des hautes bâtisses qui dataient du début du Second Empire et sous lesquelles s'étendait le petit atelier primitif en briques sombres.

Pour surveiller ces grands entrepôts, il fallut un gardien et, sur le conseil de Madame Cavérac mère, on proposa la place à Audibert. Sans avoir rien demandé, ni désiré, en quelques heures, Audibert devint le Maître de ces magasins et régla, pendant la journée, le va-et-vient des camions et la sortie des marchandises. De temps en temps, au milieu de la nuit, il eut à faire des rondes, à cause des dangers d'incendie et aussi, aimait-il à dire, « pour les voleurs ». Il avait reçu de M. Cavérac un revolver à six coups, et pendant des années, ces rondes nocturnes mirent un décor tragique dans son existence. L'heure et la solitude des abords en pierres blanches, la résonance des longues salles, lui faisaient croire à l'existence d'un danger. Ce n'était pas que, même dans les nuits de neige ou de

vent, dans ce paysage mort et vaste, il éprouvât quelque sentiment de peur, mais sans doute avait-il plaisir à donner ainsi plus d'importance à sa fonction. La main sur la lourde crosse noire, il avançait d'un pas égal, sans crainte, mais avec la certitude de s'opposer à une puissance malfaisante.

De ces occupations et des sentiments qu'elles éveillaient en lui, Audibert tirait un orgueil naïf, mais Elise, plus que lui, en éprouvait un orgueil violent qui, pendant quelques mois, lui firent toucher, comme sensuellement, le bonheur.

Dès que son mari fut en place, elle quitta la filature et, du même coup, son amitié pour Anna se réveilla. Elles recommencèrent à se voir, à passer ensemble les fins d'après-midi, à faire des achats en commun.

Quelques mois après ces événements, Elise eut un fils et cette naissance confirma les deux femmes dans leur amitié.

PRESQUE tous les dimanches, Combes se levait dans la nuit noire et partait bien avant l'aube, comme au temps où il travaillait à la route.

Le bruit de la grande chaussée l'accompagnait jusqu'au sommet des raccourcis de la Côte d'Aulas, et là, après avoir traversé un plan de jeunes châtaigniers, en abordant les grandes pentes, il entrait dans le silence de la montagne. Il laissait au-dessous de lui la nouvelle route, suivait l'arête à cheval sur les deux vallées, et, après deux heures de marche, comme le jour glissait des crêtes vers les fonds, il arrivait à hauteur de son domaine : un mur de pierres plates, deux noyers encadrant une porte basse et, derrière, dans une terre sèche et craquante, sable et silex, une vigne, des rangées de petites souches noires, comme nerveuses et joyeusement vivantes.

Au milieu de la vigne, Combes s'arrêtait. Au-dessous de lui, sur la gauche, dévalaient

des prairies, emportées vers les précipices par les eaux d'une source qui jaillissait de la roche et tombait dans un tronc d'arbre creusé, contre lequel s'agitaient des herbes folles. L'eau blanche s'échappait du tronc d'arbre en cascades intermittentes et glissait avec violence au long de la montagne.

Au-dessus de la vigne, derrière une croupe boisée, dans le col vert, on apercevait la bergerie, vaste et trapue, avec ses fenêtres closes, sa porte butée par une lourde pierre. A tous les coins de l'horizon on voyait d'autres bergeries, désertes aussi, barricadées, ou bien ouvertes à tous les vents, sans vitres ni portes. Derrière la croupe boisée, à une demi-heure de marche, on apercevait le Crestat, une longue bâtisse à deux étages, avec un immense escalier extérieur monté sur des arches et déjà croulant. Au fond du vallon, Villeméjane, Pigouse, Puech Arnal, s'espaçaient aussi dans la solitude.

Mais ce n'était pas vers ces bergeries que se retournait Combes. Les mains sur les yeux, il regardait au contraire les maisons habitées, et, pendant de longues minutes, observait le va-et-vient des gens et des bêtes, essayait de mettre un nom sur chaque personne, dénom-

brait les troupeaux. Le Mas Randon l'arrêtait longtemps. Là, il y avait des cultures, des récoltes à évaluer : du seigle, du sarrasin, quelques luzernes. Dimanche après dimanche, Combes les parcourait de l'œil, comme s'il en eût été maître. Il pensait : « Les céréales ne viennent pas, il fait trop humide, mais la luzerne donnera de beaux regains. » Ou bien au contraire : « Quelle sécheresse, il n'y a déjà plus un morceau d'herbe, mais les récoltes sont prêtes. »

Quand il avait fini son tour d'horizon, chaque fois il haussait les épaules et se remettait en marche. En quelques enjambées, il arrivait devant sa maison. Avec une brusque joie, il poussait la lourde pierre, ouvrait la porte, traversait les pièces en courant et précipitait les contrevents contre les murailles... A rayons droits, trouant la poussière, la lumière emplissait les salles vides.

Combes suspendait son sac de cuir à côté de la cheminée, préparait le feu, accrochait à la crémaillère une marmite de soupe froide, puis, quand il ne restait plus qu'à battre le briquet, il prenait les outils qu'il laissait dans le placard de la grande salle, et redescendait vers sa vigne ou vers son jardin.

Il travaillait sans arrêt, jusqu'au milieu du jour. Quand, pour une minute, les ombres ne bougeaient plus, écrasées sous les vignes et les hêtres, ensevelies sous les roches, enveloppées de partout par la lumière verticale, il remontait à la bergerie, allumait le feu et préparait son repas.

Il assaisonnait longuement une salade verte, cueillie au pied des murs humides de son jardin, puis il coupait sur elle une tomate blette et, avec une cuiller d'étain, battait soigneusement l'huile et le vinaigre.

Il n'y avait plus, dans la grande salle, qu'une table et que deux escabeaux. Combes prenait place et, devant l'étroite fenêtre, mangeait lentement avec une sorte de solennité qui tenait au silence et à la solitude.

Après son repas, il venait s'allonger au soleil, sur la terrasse, et regardait le Monde.

Pendant ces longues minutes de contemplation, il vivait de la plénitude et du contentement de son cœur. Immobile et les yeux fixés sur les lignes immobiles de l'horizon, il perdait conscience de lui-même et souvent, après un long espace de temps, secouant cette torpeur du corps et de l'esprit :

« Je croyais être mort », disait-il à voix haute en se levant.

« Je croyais être mort », répétait-il. Et il ne trouvait dans cette sensation ni amertume ni inquiétude, mais une correspondance secrète à la sérénité de son âme

Dans l'après-midi, il reprenait son travail, ramassait du bois mort, et, suivant la saison, cherchait des champignons ou des baies sauvages, et, sur le soir, chargé de bois, de légumes, de cèpes et de fruits aigres, il redescendait à Saint-André.

Parfois parti dès l'aube malgré les bourrasques, il trouvait le mauvais temps au Bout-de-Côte. La pluie menaçait et, par moments, se collait aux herbes rases tandis que les averses faisaient un bruit de vent contre les vitres de la bergerie. De bonne heure le brouillard filait à ras du col et, désemparé, flottait sur les grandes pentes. Ces jours-là, Combes allait et venait dans une sorte de fièvre salubre, encapuchonné dans un sac, les joues ruisselantes. La nuit précoce éveillait en lui une mélancolie sans tristesse : l'angoisse virile qui tient à la présence de la vie.

Quelquefois Audibert montait aussi au

Bout-de-Côte, et, tandis que Combes taillait sa vigne ou bêchait ses plans de légumes, une sache de grosse toile sur le dos, un seau de fer-blanc sous le bras, il partait à la recherche des champignons ou à la cueillette des framboises.

De temps en temps, les deux hommes travaillaient ensemble, bâtissaient un petit mur, cimentaient le bassin d'arrosage. A midi, ils se mettaient à table, l'un en face de l'autre, et mangeaient en silence, puis, dans la chaleur du jour, bavardaient une heure sur la terrasse.

« On n'est pas mal ici », disait Audibert, « c'est comme chez nous, à Col Tordu. Mais c'est quand même des pays de trop grande solitude. Il faut y vivre sans rien attendre... »

« Bon », répondait Combes, « mais qu'est-ce que tu veux attendre, à la Condamine? Nous serons toujours des pauvres et les enfants comme nous. »

« Ça ne fait rien... on se sent moins perdu dans son destin à la ville. Ce n'est pas moi qui retournerais vivre dans ces déserts. Si mon père vient à mourir, notre maison pourra rendre ses pierres à la montagne. Pour monter là-haut, il faut bien cinq heures, c'est encore

plus sauvage que par ici et il n'y a rien qui vaille... Des planches pourries et des pierres sans ciment. Le père vit là-haut comme un sanglier; il n'y aura pas quatre meubles à prendre. »

« Eh, eh », riait Combes, « vous avez déjà tout pris, comme nous ici... Mais, quand même, la vie n'était pas si mauvaise que ça, dans nos montagnes. On vivait des bêtes et des arbres, on n'attendait rien de personne. Chaque maison avait assez de soleil pour faire mûrir ses légumes. Une source faisait la richesse d'une famille : une sûreté plutôt qu'une richesse. On savait qu'on ne mourrait jamais de faim, que chaque jour se suffirait, et c'était bien assez pour vivre. Avec ça, nos anciens avaient leurs idées et leurs contentements. Sans être notaires, ils savaient des choses, sur les herbes, sur la santé, sur le bon Dieu. Ils vous conduisaient leur honnêteté mieux que des rois... ce n'était pas vivre comme des sauvages. »

Puis, comme la plupart du temps Audibert restait silencieux, Combes reprenait :

« Tiens, je crois qu'il vaut mieux se sentir vivre avec presque rien, sans chercher autre chose, que de courir tout le temps après son

aisance. On a le cœur plus libre, on perd moins sa bonté naturelle... Si je n'avais pas toujours vécu comme je l'ai fait, content de tout, j'aurais eu peur plus d'une fois de perdre ma satisfaction de la vie, dans tous nos soucis de la Condamine. »

Puis, furieux :

« Se ronger pour des économies, attendre une place, et même avoir honte de sa misère au milieu des autres! »

Quelquefois Audibert paraissait convaincu, il approuvait Combes, mais, une heure après, il disait, à propos de tout autre chose :

« Non, quand même, on ne peut pas vivre dans ces solitudes. »

*

Le plus souvent, au lieu de s'en aller avec Combes dans la montagne, Audibert passait son jour de repos à Saint-André. Il s'endimanchait : petit chapeau rond en bourre de bœuf, gilet et veste longue, pantalon de cadis et souliers à clous. Au col de sa chemise de flanelle, il nouait, suivant la mode du pays, un cordonnet de soie noire et, tout luisant d'étoffes neuves, il allait, sur les dix heures

et demie du matin, faire un petit tour dans la ville haute.

Les fainéants et les travailleurs de la basse classe se retrouvaient chaque dimanche sur la place du quai. Assis sur le petit mur qui domine la route, ils prenaient le soleil et fumaient des cigares minces, à deux pour un sou. Ils suivaient des yeux, un peu goguenards, mais respectueux au passage des gros riches, les dévots qui allaient à l'église ou au temple. A midi moins le quart, ils encombraient le bout de la place, devant le bureau des diligences, et dévisageaient les voyageurs.

L'après-midi, Audibert qui pour dîner avait repris son costume de travail, remettait à nouveau ses habits du dimanche et, à petits pas, en parlant à tout le monde dans la rue, il s'en allait jusqu'à l'auberge de la rue Vieille.

Il retrouvait la longue salle où, jeune homme, au retour de la Broue ou de la Baraque Neuve, il se reposait de ses fatigues devant une bouteille de vin rouge. Rien n'avait changé; il y avait toujours, au plafond, les guirlandes de papiers multicolores salies par les mouches, et, sur les murs, les chromos rouges et blancs, dont un, le plus

grand, représentait la hiérarchie de la femme par un triangle au sommet duquel était la mère de famille ayant à sa droite la religieuse, à sa gauche l'infirmière, et, sous elle, l'ivrognesse et la prostituée. Toutes ces femmes étaient guindées, raides avec de gros visages rouges et des vêtements à plis droits, serrés à la taille en forme de double pointe.

Les clients de l'auberge aimaient à contempler ce tableau et, presque toujours, ils disaient à haute voix, avant de s'éloigner :

« C'est bien fait. »

Chaque dimanche, Audibert retrouvait dans cette salle obscure le souvenir de sa jeunesse et, plus il vieillissait, plus grand était son plaisir. Il y avait là comme un oubli du temps, une perte brusque de la suite des années.

Le bois des longues tables était entaillé, creusé par les couteaux de poche à lames pointues et comme chargé par des marques de tâcherons ou des signes de métier. En s'asseyant, Audibert suivait ces entailles de la main gauche, à gestes tâtonnants, sans rien penser, mais retrouvait ainsi de secrètes présences, et le souvenir de compagnonnages oubliés. Des visages s'évoquaient, se dessi-

naient dans une sorte de brume : la masse informe des souvenirs. Ils avançaient leurs mentons musculeux, leurs yeux gris clairs à pupilles noires, les plans d'ombre et de lumière de leurs joues sur lesquelles une ride ou une cicatrice permettait de mettre un nom...

Au bout d'un moment, Audibert relevait la tête, frappait la table du plat de la main, commandait une bouteille de vin rouge, et toute l'après-midi, parlant peu, buvait à petits coups, en claquant la langue et le nez pincé.

Vers le soir, quand l'auberge était pleine et que, surexcités par le vin, les hommes commençaient à parler bruyamment, deux ou trois braconniers arrivaient qui mettaient en loterie les belles pièces de leur pêche ou de leur chasse. Aimé Drezic et son frère, colosses à têtes frisées, semblables, et qui ne pouvaient se reconnaître que par la longueur du temps qu'ils arrivaient à passer sous l'eau (l'aîné n'y restant que cinquante secondes et le plus jeune dépassant largement la minute), apportaient toujours trois ou quatre truites. Ils allaient les pêcher au petit matin, sous les chaussées de la rivière. Nus, ils se jetaient

dans l'eau glacée, le souffle bloqué, les yeux dilatés et descendaient, contre les parois de rochers, dans les cavernes sous-marines, bleues et noires, et là, caressants, à mains douces, ils attrapaient par les ouïes les truites stupides, puis, d'un mouvement brusque, portant le poisson à leur bouche, ils remontaient et jaillissaient de l'eau dans un cercle d'écume, la tête de la truite serrée dans leurs dents et leur visage battu par le corps souple et étincelant, à coups convulsifs.

Pour un sou le carton de loto, les hommes pouvaient courir leur chance. Dans un tumulte croissant, on tirait les numéros et les parties s'achevaient sur les cris du vainqueur : « quine », dans des contestations et parfois même dans des disputes. Mais les deux Drezic, hommes puissants et justes, imposaient leur décision, défendaient le droit du gagnant :

« A toi la truite... le carton est plein... A toi les grives... A toi les tourdres... »

Jusqu'à l'heure du repas du soir, les parties se succédaient : pour la dernière, « la belle », il y avait ordinairement un lièvre et les cartons coûtaient alors deux sous pièce, mais aussi, pour plus de solennité, on répétait jusqu'à six fois le numéro sortant :

« Vingt-cinq... Vingt-cinq... Vingt-cinq... Vingt-cinq... Vingt-cinq... je dis : Vingt-cinq. »

Pendant le jeu, on continuait à boire, plus que de raison, à petits gestes nerveux, pour chaque coup de chance ou de malchance.

Les parties achevées, la salle se vidait. A part les célibataires de mauvaise vie, qui restaient à l'auberge et improvisaient un repas avec quelques grives ou quelques truites de la loterie, tous les hommes établis retournaient manger chez eux.

Ballotté par l'air de la rue, Audibert redescendait à la Condamine, jamais complètement ivre mais toujours brouillé, alourdi de vin et d'immobilité, et comme stupéfié de tristesse.

Il se retrouvait devant Elise, plus morose que lui et décidée à ne pas dire une parole. Un peu méprisante, elle servait le repas à la hâte, sans se mettre à table, mangeant droite à côté de la cheminée, tandis qu'Audibert, humilié et surtout soucieux de ne pas faire de gestes excessifs, mangeait avec minutie, comme recroquevillé sur son assiette.

Cependant ce n'était pas le retour d'Audibert qui jetait Elise dans cette tristesse et la contraignait à cette hauteur dédaigneuse.

Chaque dimanche lui apportait, dans ses longues heures de repos et d'attente, des raisons de tristesse plus intimes et plus profondes.

Par son immobilité, son silence, son opposition à la vie quotidienne, le dimanche semblait fait, dans ce petit monde de pauvres travailleurs, pour manifester un certain aspect du néant des choses. En cela, même pour ceux qui ne songeaient à le consacrer qu'au repos ou au plaisir, il restait un jour religieux, un jour de jugement et de méditations involontaires. Pour des êtres qui vivaient d'une petite existence, plus animée de calcul que d'espérance, faite de mesquines économies et de ruses avec la pauvreté, il ne pouvait pas être un jour de joie.

Elise, Anna et toutes les ménagères de la Condamine en éprouvaient vivement la tristesse, et découvraient en elle la tristesse plus secrète de leur propre vie, le mystère de leur ennui et de leur inquiétude.

La matinée passait encore : Elise se hâtait, expédiait les menus travaux du ménage, partait pour la messe et rentrait chez elle pour préparer le repas. De son côté, Anna s'affairait aussi et, bien souvent, allait au Grand-

Temple, quand ce n'était pas M. Andreau qui prêchait.

Mais, le repas fini, la vaisselle rangée, et la salle nette, commençait la longue après-midi. Les femmes se réunissaient chez les Audibert, chez les Combes ou chez Madame Guibal, la petite épicière de la Calade. Pendant les beaux jours, elles s'installaient dans les jardins, au-dessus de la rivière et, les jours de pluie, se serraient dans une cuisine ou dans l'arrière-boutique de l'épicerie.

Elles arrivaient, endimanchées et silencieuses, raides et attentives, mais, tout de suite, elles relevaient leur jupe ou même la quittaient et dégrafaient les plus hauts boutons de leur corsage. Alors, comme libérées de toute contrainte, en jupons blancs à raies noires, la poitrine découverte, les cheveux hérissés en mèches lisses ou frisées, rapprochées par la complicité du désordre, elles se mettaient à parler.

C'était, d'une seule haleine, une explosion de nouvelles, de racontars, de questions, de commérages.

« Quatorze sous. »

« Et dix-huit maintenant. »

« Encore de mieux, douze. »

Ces seuls chiffres leur suffisaient. Elles savaient ce qu'ils désignaient et n'avaient pas besoin de les faire suivre du nom de la marchandise. Elles se retrouvaient parfaitement dans cette cote sibylline et d'une seule voix se lamentaient des fluctuations et des augmentations saisonnières.

« Vingt-huit sous... presque un franc et demi! »

« L'autre jour, je les ai laissés pour compte, au marché. On aime mieux ne pas manger que payer si cher. »

« Mais il faut manger quand même! Vingt-huit sous pour vingt-huit sous il en faut toujours. »

« Il n'y aura plus que les riches pour manger les bons morceaux. »

« Si encore la récolte pouvait être bonne. »

« Douze sous, je vous dis, et encore pas chez tout le monde. »

Madame Guibal, la petite épicière, se lamentait plus que les autres.

« On n'ose pas dire... On n'ose pas demander. Avec tout ça, ce n'est pas un plaisir de vendre. »

Petite, à chair blanche, affreusement frisottée, avec toujours quelque bigoudi de

papier oublié dans les cheveux, la taille rebondie et mouvante, elle se levait et allait prendre sur une étagère une boîte, un paquet, une poignée de pâtes ou de légumes :

« Tenez, dix-huit sous. J'ai honte de le dire et je n'y gagne pas la vie. »

La boutique obscure et basse, avec ses rayons désordonnés, encombrés de caisses et de boîtes, prêtait un mélancolique décor à ces misérables conciliabules. Mais le ton pleurard et les plaintes cachaient le plus souvent de mesquines satisfactions et les plus violents mouvements d'orgueil de ces ménagères avares. Elles n'avaient à se plaindre, en effet, que d'augmentations infimes, aussi, dans la minute même où elles se lamentaient, elles avouaient brusquement avoir tout payé meilleur marché que les autres.

« Dix-huit sous. »

« Oui, mais en ne plaignant pas ses jambes, on peut en avoir à dix-sept. »

« Parfaitement et de bonne qualité encore. »

« Mais où? »

« Pas à Saint-André toujours! »

Ces femmes faisaient souvent cinq ou six kilomètres à pied, jusqu'aux plus proches vil-

lages, Avèze ou Aulas, pour gagner un sou sur leurs emplettes de toute une semaine. Ce n'était pas la nécessité qui les y poussait, mais la rage de dépenser moins que les voisins. Au fond de toutes leurs préoccupations, il n'y avait pas un seul souci véritable, une angoisse réelle, mais seulement ce désir effréné d'économie, sans cesse en éveil et jaloux des économies des autres.

Après avoir longuement discuté sur les prix, elles en venaient à la chronique de la petite ville :

« Cette fille de la rue Basse, elle fait parler d'elle, et hardie! »

« Et ça dépense. »

« Je ne voudrais pas rester dans la même maison qu'elle, ça vous ferait tourner la tête d'un homme! »

« Une nouvelle Bordance, et pire, parce qu'elle n'est rien que pour le vice... »

A quatre heures, elles buvaient leur café, mangeaient une coque sucrée à gros grains et se partageaient les dépenses en se disputant, chacune voulant payer plus que les autres, par orgueil.

« Non, non, ma chère, non, tu fournis le café, tiens, cinq sous, j'ai mangé la plus

grosse coque. Tiens... pour un sou, quand même! »

Puis, dans la fin du jour, sans avoir plus rien à se dire, écrasées par leur silence, elles restaient immobiles une heure ou deux, en poussant des soupirs.

Une tristesse physique les pressait, s'étendait à tous leurs membres. Elles sentaient monter en elles comme une mort atroce : la conscience d'être étrangères et indifférentes à toutes les choses!

De temps en temps, l'une d'elles disait quelques mots :

« Quand même, on n'a pas une vie d'existence. »

« On n'est heureux que quand on travaille comme des bêtes et contre son souci. »

Et elles sentaient obscurément, en ces minutes, qu'elles avaient besoin de ces préoccupations, de ces craintes mesquines, de ces soucis. Elles trouvaient en eux la justification de leur vie, et sans doute, leur seule raison d'être.

Comme le fils des Audibert allait avoir dix mois, il naquit un second enfant chez les Combes. L'automne, à son début, semblait élever une tempête autour de cette naissance, coupant le jour d'ombres froides, entassant les orages sur la haute montagne. Mais l'enfant, robuste et calme, semblait surmonter la saison et manifester ainsi la force de sa vie.

Pendant tout ce mois d'octobre, les vents du Sud et de l'Ouest se disputèrent l'espace au-dessus de la vallée. Ils se levaient par-delà les grands cols, poussaient la pluie devant eux et se ruaient dans les arbres. Dans les prés, les pommes roulaient comme une grêle et, des hautes branches secouées, au-dessus de la ville, tombaient les châtaignes encore vertes. Au milieu de ces tempêtes, dans le bercement des bourrasques, les Combes voyaient avec orgueil grandir chez eux un enfant tranquille.

Quelquefois le vent du Sud-Est, persuasif

et tiède, prenait le dessus pour quelques heures, et, dans le ciel brusquement lavé, découvrait un soleil encore vivace. Mais, tout aussitôt, l'air de la vallée à peine attiédi semblait s'écrouler sous la pesée froide et coupante des bourrasques, et, du col du Minier, comme guidés par la nouvelle route, s'élançaient encore des orages.

Enfin, un soir, la fureur de la saison vint se briser d'elle-même dans une catastrophe.

A six heures et demie, ce jour-là, dans la nuit tombante, devant les fenêtres des maisons, sur les petits toits des écuries, des hangars ouverts sur les jardins, des cages à poules, l'eau ruisselait. Elle tournait dans les conduites de zinc mal dressées au long des jardins, et, sous les maisons sonores, s'écroulait en cascades dans les citernes.

Depuis l'aube, la pluie tenait la montagne sous un réseau serré, continuel, à peine déplacé parfois dans l'espace par un remous de vent. Sans arrêt, la terre lourde l'avait bue. Une fange de plus en plus profonde avait submergé les bas-fonds, mais, bien que plus rapides, les torrents des hautes pentes et la rivière de la vallée étaient restés dans leur lit, affleurant à peine les couloirs de roches

sur lesquels, aux mauvaises saisons, se ruaient les grandes eaux.

Au milieu du jour, à travers cette pluie régulière, un immense orage s'était déchaîné, se précipitant contre le sol et semblant s'y fracasser dans le bruit de la foudre.

Petit à petit, vers les huit heures, dans la nuit étendue et complètement fermée, sans échappée de jour vers un point d'horizon, le bruit des ondées diminua, s'effaça, se perdit contre les grands plans de terre et de roches.

Alors, sous les petits murs des jardins, au long de la Condamine, un grondement s'éleva. En quelques minutes, il emplit toute la nuit d'un tonnerre grave et saccadé : d'un bout à l'autre de la vallée, la rivière bouillonnait dans l'ombre et, d'un immense élan, se haussait contre ses rives.

Sur les hautes façades plongeant à pic vers la rivière, les fenêtres s'ouvrirent. A la même minute, devant le grondement des eaux, tous les habitants de la Condamine retrouvèrent le souvenir des anciennes catastrophes. Aux appuis de bois vermoulus, des formes noires se penchaient dans le vide et, derrière elles, on voyait claquer, comme pour s'éteindre ou

se consumer d'un coup, la haute flamme des lampes. Poussés par l'angoisse, des hommes et des femmes, à travers les jardins détrempés, s'avançaient jusque sur les hautes berges, évaluant dans l'ombre la montée des gouffres, le bondissement des cascades, et le tourbillonnement des rapides.

Aux premiers hurlements des eaux, Combes traversa son jardin et descendit jusqu'au petit mur qui surplombait la rivière. En temps calme, l'eau glissait à plus de deux mètres de profondeur, sans faire une ride. En s'acccotant à ce mur, Combes laissa pendre sa main dans le vide et la sentit prise par un tourbillon d'eau glacée. Il la retira d'un geste brusque, en faisant un effort comme pour échapper à une étreinte, et, sans réfléchir, retraversa son jardin au pas de course.

Toute la nuit, Combes et sa femme tournèrent dans leur logis, allant du palier à la fenêtre pour parler aux voisins. Désemparée par l'angoisse, Elise tenait son enfant dans ses bras, chargé de lainages, haut sur sa poitrine comme pour l'élever au-dessus des eaux.

A l'aube, l'arche du pont, ordinairement haut et large sur les gouffres, émergea du brouillard, comme écroulée sur ses piles, à

peine un peu soulevée au-dessus du courant derrière une grande plaine rase de boue jaune, d'herbes arrachées et flottantes et de débris tumultueux. La rivière, trouble et bondissante, accrochée en doigts d'écume aux bancs de roches des deux rives, affleurait puissamment aux petits murs des jardins. Par les escaliers de laveuses, les portes basses, elle glissait dans les vergers, inondait les plans, les allées et, à petits coups pressés et secs, en rides courtes, elle venait battre au pied des maisons, devant le seuil surélevé des échoppes et des fruitiers.

Avec le plein jour, le pont sembla s'écraser encore vers les eaux. Son arc en tiers-point, triomphalement exhaussé jusqu'au rez-de-chaussée de la plupart des maisons riveraines, apparut surbaissé et presque droit comme un linteau de canal.

De minute en minute, des branches d'arbres, charriées entre deux eaux, arrivaient à hauteur des piles, les heurtaient en un tonnerre sous-marin, et, brusquement renversées par le choc, jaillissaient de l'eau, droites, cerclées d'écume, comme des divinités furieuses et sans cesse multipliées.

Sous leur choc et sous la pesée de la rivière,

maintenue par cet entassement de madriers et de débris comme par un barrage, le pont antique semblait prêt à céder. Parfois un remous agitait cet entassement et les troncs, dégagés de leur point d'appui, semblaient se soulever pour partir au fil de l'eau. Tous les habitants de la Condamine, sur les chaussées de la berge, attendaient l'événement avec un mélange de crainte et d'espoir.

Le pont était pour eux, depuis des siècles, le régulateur des catastrophes. Le barrage résistant, l'eau montait sûrement vers les maisons de la rue Haute et vers les jardins du sous-quai, du côté de chez les Combes mais si le pont s'écroulait ou si le barrage venait à céder aux violences du courant, la rivière, libérée, écrasant le petit mur du bas du pont, devait se ruer dans la Calade et balayer les petites maisons des prairies, à la sortie de la ville.

Au milieu des groupes, les vieillards parlaient des anciennes catastrophes. Depuis deux siècles, le pont ne s'était pas rompu. Aux dernières crues, la rivière, retenue par lui, avait dévasté le quartier haut et, quelques mois avant la grande révolution, par un mauvais automne, des maisons de la rue Haute,

sapées par les eaux, s'étaient écroulées pendant la nuit. Le grand-père du menuisier, en voulant sortir de chez lui, avait péri dans le gouffre de Buscaillou et deux vieilles femmes, d'une famille éteinte, avaient été noyées dans leur maison. Mais jamais, de mémoire d'homme, le désastre n'avait été aussi grand que le jour où le pont avait cédé, au temps des Rois. On avait conservé, chez les pauvres gens de la Condamine, le souvenir de cette catastrophe et le claveau central du pont reconstruit en donnait encore la date : 1656. Alors la Calade avait été envahie en quelques secondes par une trombe d'eau qui avait roulé jusqu'à trois mètres de hauteur, abandonnant les branchages sur les enseignes des boutiques. Des familles entières, surprises dans les rez-de-chaussée ou au premier étage des maisons basses, avaient été noyées et l'on avait retrouvé les corps sur les armoires, enveloppés d'un linceul de boue jaunâtre et puante.

Sur la berge, la foule suivait les mouvements tumultueux de la rivière. Les habitants de la Calade ne pensaient qu'à la chute possible du barrage et ne quittaient pas le pont des yeux, comme pour maintenir en

place les madriers et les amoncellements de broussailles. Au contraire, les gens de la rue Haute souhaitaient secrètement la rupture de la digue et couraient du pont à leurs jardins, comme des métronomes rythmant la montée des eaux.

Le directeur de la filature, enveloppé dans une limousine grise, la tête nue, tâchait de rassurer les gens des quartiers bas :

« Pourvu que la digue résiste, on en sera quitte pour quelques dégâts dans les jardins du quartier haut. Dans une heure ou deux, la rivière va décroître... il ne pleut déjà plus sur la montagne. »

Cependant, par prudence, il leur conseillait d'aller mettre à l'abri, aux plus hauts étages, ce qu'ils possédaient :

« Il faudrait aussi faire partir les femmes et les enfants. Envoyez-les à la filature si vous voulez, elles y seront au chaud, et, là-bas, la vallée est si large qu'on n'a rien à craindre de la rivière. »

« Mais alors, Monsieur Cavérac, le pont va s'écrouler? » répondaient les hommes.

Dans les maisons, au coin du feu, la main sur la tête de leur enfant, les femmes attendaient, stupides.

Depuis l'aube, bouffie de sommeil, Anna ne quittait plus la fenêtre et surveillait la montée des eaux dans son jardin. Les Audibert dont la maison, bien qu'adossée au pont, dominait la rivière de toute la hauteur d'un éperon de roche et dont le jardin lui-même, surélevé de trois ou quatre mètres, était le plus abrité de toute la Condamine, étaient venus, tranquilles mais apitoyés, pour lui tenir compagnie.

Elise tenait son enfant dans ses bras et chaque fois qu'Anna se levait, elle se levait aussi et venait se placer devant elle et la regardait dans les yeux, tandis que ses lèvres tremblaient. Alors, Audibert se mettait à marcher de long en large, sa main gauche crispée sur sa nuque.

Pendant ce temps, Combes, parti dès la première heure, courait sur les quais avec le directeur.

« Quel malheur », disait Anna, « quel malheur! Nos légumes seront perdus et notre vin dans la cave. Cent cinquante litres du Bout-de-Côte! Quel malheur!... Tu as de la chance », disait-elle à Elise, « pour que l'eau ne touche seulement ton jardin, il faudrait que nous soyons tous noyés. »

« Mais », disait Audibert, « on ne peut pas sortir votre tonneau de la cave? »

« Il y a plus d'un mètre d'eau depuis hier soir, Combes y est bien descendu, mais il dit qu'il n'y a rien à faire... Quel malheur! »

Pendant toute la matinée, les troncs d'arbres arrachés à la montagne, les buissons de la vallée, les débris des maisons ruinées par la crue, vinrent s'entasser contre le pont. Derrière eux, l'eau tournoyait, lente comme les heures. Vers le midi, sur cette étendue jaune, profonde et tumultueuse, une grande vague noire, la dernière de la crue, vint déferler.

Le barrage sembla tourner sur lui-même, quelques pierres se détachèrent de la voûte du pont... Deux ou trois secondes de silence marquèrent que le pont résistait quand même, puis, d'un seul coup, sous l'arche victorieuse, tout s'effondra et les madriers lancés comme des flèches, les colonnes d'eau et de terre tourbillonnantes, balayant le petit mur accoté au pont, s'élancèrent dans la Calade.

Quand, dans ce brusque remous, la rivière s'affaissa tout au long de la Condamine, et que, sous le jardin des Combes, les grandes eaux refluèrent comme en un immense res-

sac, Anna, le corps à moitié penché en dehors de la fenêtre, se mit à crier :

« L'eau s'en va. L'eau s'en va. Nous voilà sauvés. »

A ce cri, Audibert fit deux pas vers la fenêtre, puis, brusquement, il se retourna et sortit au pas de course. Elise avait porté ses doigts à ses dents, en les crispant comme pour manifester une souffrance secrète, mais déjà, accoudée à la croisée, Anna retrouvait son calme.

Après quelques minutes de bouillonnement, la rivière s'aplanissait et l'eau filait, droite et lisse, en descendant au long des roches. Dans le ciel aussi, après des heures de tumulte et de tournoiements désordonnés, les nuages établissaient un immense courant et le vent du Nord les chassait en ligne droite... Avec son bras gauche tendu, Anna caressait l'air comme pour imiter ce double mouvement par lequel les éléments reprenaient leur ordre naturel et leur tranquillité.

Mais, au bout d'un moment, quand son bras resta presque immobile, elle quitta l'appui de la croisée, revint vers Elise et, tout de suite, reprise par ses préoccupations, elle voulut descendre à la cave.

« Peut-être que le vin n'est pas perdu, viens avec moi. »

Les enfants, harassés par l'agitation de la nuit et de la matinée, s'étaient endormis : elles les couchèrent sur le lit, côte à côte, et descendirent les escaliers en courant. Au rez-de-chaussée, elles s'arrêtèrent pour ouvrir la grille de fer qui défendait l'entrée de la cave. La grille ouverte, Anna s'avança, mais, dès la seconde marche, elle glissa sur une vase liquide : sous la voûte sombre on entendait encore le clapotis des eaux d'infiltration qui ne baisseraient qu'avec lenteur. Courbée en deux, la main tendue et tremblante, Anna fit briller la flamme de sa bougie sur la crête des petites vagues noires.

« Tout ça ne sert à rien », dit-elle, « notre vin sera quand même perdu. »

TROISIÈME PARTIE

LES ENFANTS

TANT que leurs fils furent au berceau ou tout petits enfants jouant dans les jardins et les ruelles, Elise et Anna, incapables de prévoir longtemps à l'avance, ne songèrent qu'à les soigner au jour le jour, qu'à les défendre contre les maladies avec une lourde hygiène montagnarde et de mauvaises ruses paysannes.

A quelques mois à peine, elles les mettaient à table, une grosse serviette de toile écrue autour du cou, la tête soutenue par le dossier d'une chaise haute, et là, attentives et brusques, elles leur faisaient manger de la soupe, leur donnait un os à ronger, et, du bout des doigts, leur arrachaient, jusqu'au fond de la gorge, les morceaux trop gros avec lesquels ils risquaient de s'étrangler. Les pommettes rouges, le teint luisant, les deux enfants grandissaient dans une sorte de mauvaise santé robuste.

Elise et Anna vécurent alors des années

d'angoisses. A plusieurs reprises, elles désespérèrent de sauver ces enfants, tantôt bien portants comme des hommes faits, tantôt terrassés par une brusque poussée de fièvre. Albert surtout, le fils des Combes, resté longtemps débile, fit passer à Anna de longues nuits de misère.

Mais alors, devant les berceaux, les deux femmes ne faisaient que défendre leur propre vie : aucun calcul ne donnait plus de cruauté à leurs angoisses, et, devant la mort possible, elles ne sentaient s'écrouler en elles aucun projet, aucun espoir, aucun orgueil même, mais simplement crier dans leur propre corps une partie vivace et furieusement accrochée à la vie.

Plus tard, quand ces petits mâles, siffleurs et hardis, commencèrent à aller à l'école et que, habillés de défroques de leur père, ils s'affirmèrent de jour en jour : braconniers, pêcheurs, commerçants de billes et d'images, raisonneurs et calculateurs, les sentiments de leurs mères se transformèrent bien vite. Elles ne pensèrent plus qu'à leur avenir, elles ne les virent plus, ne les aimèrent plus qu'à travers leurs projets...

L'amour d'Anna pour son fils se modifia

complètement, et presque en une minute, le jour où elle le vit, habillé « en petit homme », le cartable sous le bras, revenir de la « laïque », sifflant d'une haleine du bas de l'escalier à la porte et, campé devant elle, un chiffon de papier à la main — le bon point du maître — crier : « je suis premier ».

Depuis ce jour, elle n'aima plus son fils comme elle l'avait aimé pendant des années, en mère sauvage, en gardienne de vie : elle l'imagina homme, plus considéré que son père, plus riche : « dans une meilleure place ».

Alors elle ne l'aima plus que comme elle aimait sa propre vie: à travers des projets, à travers des désirs, non pas pour elle-même mais à cause de l'espérance qu'elle portait. Du même coup, elle enveloppa cet amour de toutes les mesquineries qui faisaient sa vie quotidienne. Des soucis, des craintes l'enserrèrent, le diminuèrent, le ramenèrent sans cesse vers un but pratique. Elle n'aimait pas autrement sa propre vie, et, sans doute, pourtant, avait-elle, petite fille ou jeune fille même, aimé la vie sans arrière-pensée, directement, pour le seul plaisir que lui donnait chacune de ses heures quand elle criait, cou-

rait, sautait, ou, petite bergère, travaillait de tout son corps puis, couchée sur les bruyères, sentait monter en elle une puissance délicieuse de tendresse et de joie.

Avec le souci du lendemain, toute cette fraîcheur lui avait échappé, comme, avec l'éveil de son ambition maternelle lui échappait son premier amour maternel : l'amour penché sur le berceau, sans orgueil, sans projets, trop puissant pour se rattacher à des espérances.

Chez Elise, cette poussée d'ambition maternelle fut plus lente, moins sauvage. Doucement, jour après jour, elle s'installa dans un rêve et, secrètement, elle lui confia son bonheur. Mais elle resta des années sans oser en parler à personne, sans oser même diriger ses désirs vers un but précis. Il y eut toujours dans ses rêveries une mesure qui venait sans doute de son orgueil et de la crainte qu'elle avait de se trouver blessée, un jour, dans sa confiance ou dans son espoir.

Enveloppés par les craintes attentives et les espoirs, violents ou orgueilleusement réprimés, de leurs mères, les deux enfants grandissaient avec insouciance.

Le fils des Combes, brusquement devenu,

vers sa huitième année, plus robuste, durement musclé, mais aussi d'esprit plus vif, dominait le fils des Audibert et le pliait toujours à sa volonté. Cette dissemblance était pourtant pour Elise un sujet d'orgueil :

« Tu es plus fin, tu es plus fille », disait-elle à son enfant, et, parlant du petit Combes : « Quel sauvage! il n'est bon qu'à garder les bêtes sur le Bout-de-Côte! »

Les manières brutales de son fils, la façon dont il gagnait, comme en se battant, les premières places et l'amitié des enfants de son âge, augmentaient au contraire la confiance d'Anna.

« Albert, qu'est-ce que tu seras, quand tu seras grand? » lui disait-elle quelquefois avec une passion sauvage, une sorte de désir de forcer le destin par des paroles, de le lier à jamais avec quelques propos innocents : le vœu de l'enfance.

« Jardinier, comme le père », répondait l'enfant, « ou dans la montagne, comme les oncles. »

« Alors, c'est pour ça que tu es premier à l'école? » répondait-elle avec rage. « Non, tu seras un monsieur. » Et, furieuse de ne pas trouver un complice, elle s'enfermait dans son

rêve et, silencieuse, comptait les années, les saisons, en cherchant à fixer le jour où son fils pourrait avoir « une bonne place ».

Si jamais elle n'alla parler au Maître, jamais pourtant mère ne fut plus attentive aux succès de l'enfant. Elle les suivait au jour le jour : c'était à eux qu'elle pensait en faisant le ménage, en descendant la rue Haute pour aller au petit marché du Bout-de-Pont, et, si elle n'en disait rien à ses voisines, ce n'était pas par modestie, ni, comme Elise, par orgueil, mais par ruse paysanne, par méfiance du destin : elle n'en parlait pas, comme on ne parle pas d'une récolte qui s'annonce bien, d'un troupeau prospère, mais elle y pensait à chaque heure et son sourire était animé par ces pensées ou figé par leur orgueil.

Cependant elle n'avait aucun respect pour le travail de son fils, aucune attention. Le voir avec un livre, assis devant la fenêtre, l'exaspérait et, le soir, quand il ouvrait ses cahiers d'école sous la lampe et, la langue au bout des dents, se mettait à travailler, elle le rudoyait en cherchant à lui imposer quelque travail manuel.

« Va chercher l'eau... tiens, la cruche. Tu

n'as pas encore coupé le bois que le père a descendu. »

Le petit fermait son livre, rangeait ses cahiers et descendait à la fontaine, dans la nuit noire, avec, sous le bras, l'énorme cruche vernissée en jaune et suante de fraîcheur.

Anna croyait que tout le travail « des livres et des cahiers » devait se faire à l'école, comme en un lieu privilégié. Elle n'imaginait pas ce que pouvait être ce travail.

« C'est la tête qui marche », disait-elle, prête à croire à une sorte de mystère que, secrètement, elle méprisait.

Combes, au contraire, avait un respect puéril pour les travaux de l'école. Il savait lire, mais n'avait jamais eu le temps d'apprendre à faire ses lettres. Aussi, bien souvent, il venait se mettre derrière son fils et, sans faire un mouvement, suivait sa lecture en essayant d'épeler comme lui. Mais quand Albert repoussait son livre et se mettait à écrire, Combes fixait chaque mot achevé, sans le reconnaître, se penchait, puis, brusquement, en découvrait le sens et se rejetait en arrière.

Jamais il n'aurait dérangé Albert de son travail, et, souvent, quand il voyait Anna, nerveuse, se diriger vers l'évier, il prenait la

cruche et descendait dans la rue avant que sa femme, stupéfaite, ait eu le temps de dire une parole.

Cependant, le samedi soir, après avoir jeté un coup d'œil sur le ciel :

« Nous allons là-haut tous les deux, demain, petit? »

« Pardi », répondait l'enfant.

Et, de toute la nuit, Albert ne dormait pas, écoutant d'heure en heure, dans la crainte de la pluie, si le nord soufflait, si le passage de la lune sur la maison ne changeait pas le temps, et si les roseaux du jardin battaient du bon côté, contre le mur du sud, à chaque petite rafale de la brise.

Au Bout-de-Côte, l'homme et l'enfant passaient leurs plus belles journées.

« Alors, tu habitais là? Et le grand-père aussi? Et son père à lui? Alors tous? Et tu n'étais pas jardinier aux prés de Molières? Et la mère? Elle habitait là-bas? Derrière le tournant, où sont les oncles? Et le grand-père de son côté aussi?... Moi, j'aime ce pays, mais il faudrait qu'il y ait des bêtes. Tu avais des chèvres, des moutons? Les moutons n'étaient pas à toi? On te les montait pour l'été, des

pâtres des bas-pays? Oui... mais ici pour faire pêche? Là, au fond, dans ce creux, il y a des truites? Petitettes? C'est les meilleures. Mais pour faire chasse, ça devait être commode. En montant, tout à l'heure, j'ai vu des perdrix rouges... Si fait, si fait, pas des perdreaux, des perdrix rouges, je les connais bien... »

L'enfant bavardait ainsi autour de l'homme :

« Moi, si cette maison était mienne, je l'habiterais. »

« Tais-toi », disait Combes, « tu ne sais pas ce que tu dis. Ça te vaut mieux d'aller à l'école. Tu vois, moi, ici, quand j'étais petit, je n'ai rien appris, aussi, maintenant, je ne sais rien de rien. »

« D'abord, toi, tu sais tout », répondait l'enfant.

Quelquefois, dans l'après-midi, ils partaient côte à côte vers le Crestat, pour courir les bois à la recherche des champignons et des baies sauvages.

A l'automne, quand il avait plu et que la lune nouvelle avait passé sur les taillis de hêtres, le père et l'enfant prenaient chacun un immense sac de toile grise.

« A qui en trouvera le plus. »

« Père », disait Albert, « tire à ta droite, et crie de temps en temps, que je me perdrais. On cherchera chacun pour soi, jusqu'à la clairière d'en haut. »

Combes appuyait à droite, l'enfant marchait droit devant lui, escaladant les talus, glissant sur les feuilles pourries. De loin en loin, Combes faisait : « Oué, oué », et l'enfant modifiait le sens de sa marche à chaque cri. Des layons naturels montaient droit, avec des ressauts d'humus et de mousses jusqu'aux plaques de ciel qui luisaient entre les hautes fourches des arbres.

Après une heure de marche, les deux hommes se retrouvaient, à la crête, sous le hêtre « des neuf jambes », un hêtre immense, à neuf racines jaillies de terre.

« Je n'en ai pas autant que toi », disait l'enfant, mais les miens sont plus beaux. Il n'y en a pas de ces anciens, avec de la mousse verte. Bien sûr que d'être petit on voit mieux les nouveaux, sous les feuilles... C'est la pluie et la lune qui les font sortir? »

« Oui, mais aussi les germes dans la terre. »

« Et les mauvais qui font mourir? »

« La même chose. »

« Toi, tu connais toutes les espèces. Moi, je ne connais que ceux-là; ceux d'ici... Sous les hêtres, tous sont bons. »

« Je t'apprendrai les autres; un matin de jeudi, tu viendras aux prés, avec moi, chercher des mousserolles pour Madame. C'est une petite espèce, toute blanche, avec un pied fin qui vient tout seul, mais il en faut un sac pour faire un plat. »

« Ils sortent toujours à cause de la lune? »

« Oui, mais aussi à cause de l'eau des prés. C'est un genre moins campagnard que ceux des hêtres... Allons, debout, il nous faut descendre avant la nuit. »

Quelquefois, en coupant court à travers les hêtraies, ils venaient tomber sur la ferme du vallon où, avec ses deux fils, la mère d'Anna vivait dans le silence.

« Tiens, la maison de la grand-mère », disait le petit. « Je ne me reconnais jamais en y arrivant, il faut y être dessus pour le savoir. Tous ces bois et tous ces chemins se ressemblent. Et tu ne me dis jamais quand on va y passer. »

La grand-mère qui, chaque année, confondait un peu plus les années passées, regardait Albert :

« Qu'il a été malade, quand il était petit. Je l'ai cru mort et maintenant c'est un homme... Albin, tu les feras boire. Ils passent comme ça, sans avertir. Donne-leur des fromages pour la fille. Elle ne vient plus me voir. »

On bavardait un quart d'heure : les oncles se tenaient droits, à côté de la table, en regardant le petit, et l'obligeaient à boire, d'un geste. La grand-mère, que l'on n'écoutait plus, parlait toujours, au coin de la cheminée et tapait du talon sur les bûches.

Au-dehors, sur la terre dure, figée par le froid en arêtes droites sur le tracé des chars, on entendait le piétinement des bêtes. Solitaire, libre, l'âne passait, et la tête levée vers le couchant, s'arrêtait quelques minutes. Puis les vaches et les chiens descendaient des pâturages. Devant la fontaine, le cheval faisait un grand bruit d'eau, chaque fois qu'il plongeait la tête dans le bassin. Les portes à claire-voie des bergeries criaient comme les premiers oiseaux de la nuit.

« Père », disait Albert en sortant de la ferme, « qui est le plus riche, toi, ou les oncles? »

« On est tous des pauvres... Mais, eux, ils vivent sur leur bien. »

Après le petit plateau bordé de marécages et de joncs débiles, le chemin descendait droit, contre le torrent, comme pour s'enfoncer dans la terre, et, à la nuit tombante, on croyait s'avancer vers un grand trou noir, plein de sources et de bruit.

Le soir, écrasé de fatigue, Albert s'endormait en mangeant, et, toute la nuit, l'esprit calme mais le corps ivre, il s'agitait dans son lit, comme s'il avait été encore sur les pentes des hêtraies, en train de soulever les feuilles pour découvrir les champignons, ou de s'accrocher aux racines pour escalader le dernier talus, sous le hêtre fantastique « des neuf jambes », violet sur l'herbe grise et les petits cailloux blancs des sources illusoires de la crête.

QUAND Albert eut treize ans, après le certificat d'études, le Maître fit appeler Combes à la maison d'école.

Combes avertit Monsieur Cavérac. Il lui demanda une matinée de repos, s'endimancha et vint trouver le Maître à dix heures et demie. Pendant toute son absence, Anna tourna sur elle-même, d'un meuble à l'autre, sans pouvoir rien faire, anxieuse de savoir.

Albert, qui n'avait pas été mis au courant de cette démarche, courait la rivière.

A midi moins le quart, dès que Combes eut poussé la porte, Anna fut auprès de lui, les deux mains accrochées aux revers de sa veste, la tête levée :

« Qu'a dit le Maître? »

« Eh », répondit Combes, « il peut donner un conseil... Il m'a dit : votre petit travaille bien, qu'allez-vous en faire? »

« Mais »... fit Anna.

« Je sais, je sais, je le lui ai dit... — S'il n'en sait pas assez long, il faudrait des

moyens pour le tenir à l'école. — Bon, m'a dit le Maître, nous pourrions lui faire avoir la bourse. Il resterait encore quelque temps avec moi, pendant ces vacances, puis il irait à la ville, préparer l'Ecole Normale et nous en ferions un instituteur. »

« Mais ça coûte! »

« Je le lui ai dit. Mais il m'a promis que non. Le manger, le lit, les habits, les livres, tout sera payé par le Gouvernement. »

« Oui », dit Anna « mais il ne gagnera rien pour commencer. »

« C'est toute l'affaire : mais s'il venait demain aux prés de Molières, avec moi, pour apprendre le métier des jardins, il ne gagnerait rien non plus... et après... »

« Mais à l'usine... pour porter », dit Anna, « il gagnerait tout de suite. »

« Eh là! » fit Combes, « il a une trop bonne tête pour ça. »

« Tu as raison... Je le sais bien. Mais quand même, ne rien gagner à son âge! »

« J'ai dit au Maître », ajouta Combes après un silence, « que c'était entendu... Sauf qu'on se reprenne d'ici demain... »

« Va, va », dit la femme, « on ne fera qu'à ta tête. »

Pendant le repas, Albert fut mis au courant de ces projets, lentement, avec une sorte de mystère.

« Je veux bien apprendre encore », disait-il.

« Va trouver le Maître », lui dit Combes en se levant de table, « tu n'as pas de temps à perdre, maintenant. »

Puis, respirant avec fierté et gesticulant un peu, Combes partit pour les prés de Molières en pensant à ce qu'il allait dire à ces dames, quand il passerait devant elles, sous la terrasse du château :

« On l'a voulu... Oui, on l'a voulu... Il faut quand même que le Maître le trouve capable... »

Le soir Anna vit Elise.

« Mon petit va continuer les écoles », lui dit-elle, « le Maître veut qu'il aille à la ville. »

« Le nôtre aussi », répondit Elise, « il va travailler pour entrer à la Compagnie. On le mettra dans les bureaux, pour le dessin. »

« On gagne beaucoup, dans les chemins de fer? »

« On gagne bien... et l'on a des avantages », dit Elise avec un orgueil retenu.

« Tant mieux... Ah! ils vont nous coûter encore bien de la peine. Mais le vôtre sera plus vite en place que le mien. Il faut tellement apprendre pour faire l'école! »

« Quand même », disait Audibert à Combes à la même heure, en l'arrêtant par le bras sur le bord du sous-quai et en l'obligeant à se retourner vers la montagne, qui sur les pierres grises du mur de clôture, apparaissait droite et nue, « quand même, qui l'aurait dit quand nous faisions la route! Après tout il valait mieux quitter le Bout-de-Côte et le Col Tordu. »

Pendant cet été, avant la rentrée des classes, les deux enfants, dirigés par M. Curlier, travaillèrent un peu, mais surtout, libres, hantés par l'idée d'une nouvelle vie, coururent la vallée et se grisèrent de leur indépendance.

Le matin ils faisaient leurs devoirs de vacances, apprenaient une leçon, mais l'après-midi, sous prétexte d'aller chercher des légumes et des fruits, de ramasser du bois, de faire une course dans une des petites propriétés de Combes, au-dessus de la ville, ils couraient la campagne.

Albert montait parfois au Bout-de-Côte, seul, avec un livre que lui prêtait le Maître. Pendant ces jours d'été, à ras du sol, de violents arômes s'écrasaient contre les pierres. Sur la terre nue, dans l'immense sécheresse des longues heures, ils prenaient une densité presque aussi sensible que celle des feuilles dont ils s'échappaient.

Dans une ligne d'ombre, à plat ventre, la tête légèrement inclinée avec la pente de la haute crête, les yeux plongeant au fond de la vallée mais arrêtant volontairement leur regard sur les pages du livre, maintenu droit devant eux par une pierre, Albert s'allongeait au milieu de ces odeurs et il lui semblait, à chacun de ses gestes, qu'il s'appuyait sur elles. La griserie de l'immobilité et du silence s'emparait de lui : elle s'amplifiait à chacun des mouvements de son sang, à chacune de ses inspirations profondes. Au bout d'un moment, le battement de la vie dans son corps immobile lui semblait être le rythme secret de l'immense paysage, immobile comme son corps lui-même et allongé comme lui sur les quatre points de l'horizon et du ciel...

Alors, brusquement, par-dessus les feuilles

du livre, au fond d'un trou bleu, la vallée apparaissait, s'imposait comme un vertige, et les villages, les cascades nourricières, le jaillissement des petites cultures, l'ordonnance mystérieuse des sentiers et des routes, semblaient se mêler au texte du livre, devenir le récit lui-même...

Aussi, le soir de ces courses, assis sur le mur du jardin, devant le gouffre de Buscaillou, Albert parlait du Bout-de-Côte comme d'un pays de légendes.

« Tu sais », disait-il à Combes, « au-dessus de la maison, cette prairie où finissent les arbres? Eh bien, je suis sûr que c'est le milieu du pays. De là, on suit tous les chemins et tous les ruisseaux, on voit toutes les fermes et tous les villages. On se sent tranquille, comme si toutes les choses étaient faites pour vous... »

Combes écoutait son fils. Dans cette voix d'enfant, l'accent d'une passion qui était devenue celle de sa propre vie donnait une force nouvelle à son sentiment paternel, mais alors, brusquement, comme effrayé, il disait :

« Mais, dis, ça te plaît quand même d'aller à la ville, aux grandes écoles? »

« Oui », répondait Albert, « ça ne m'ennuie pas d'apprendre. Mais j'aurais bien fait le travail de la terre, là-haut, si l'on pouvait vivre sur cette montagne. Seulement puisque tu en es parti! »

Un vendredi soir, pendant ces vacances, le petit pâtre boiteux du Col Tordu, un orphelin à cheveux rouges, arriva chez les Audibert, couvert de poussière et l'haleine courte :

« C'est... » dit-il, et les deux mains croisées sur la poitrine, il resta silencieux.

« C'est... C'est le Maître... »

Après chaque mot, il remuait les mains, les remontait vers ses épaules et regardait Audibert.

« C'est le Maître... une maladie tout d'un coup... ses yeux lui sortent et blancs. »

Après chaque phrase, il lançait la tête en avant. Audibert, la lèvre inférieure avancée, les muscles de la mâchoire raidis, soufflait de bas en haut, vers son nez, par bouffées puissantes...

Brusquement la timidité du petit pâtre disparut et, d'une seule haleine :

« Une maladie... une maladie tout d'un coup. Plus vite qu'un chaud et froid. Raide sur son lit et les mots dans la bouche, comme

s'il s'étranglait. Le Lucien est avec lui, qu'il le fait boire, mais il ne peut pas... Moi, je suis descendu à course. »

« Une attaque », disait Audibert, « il devait tomber comme ça, tout d'un coup. »

« Mon Dieu », disait Elise, « il mourra comme un païen. »

« Voyons, voyons; c'est nuit tombée. Il faut la lanterne. J'y monte. Mais ma ronde de cette nuit? Que le petit aille chez les Combes. »

Quelques minutes après, les Combes arrivaient.

« C'est le malheur », criait Anna, « on ne peut jamais être tranquille. »

« Bon », disait Combes, par-derrière, « ce n'est peut-être rien... et puis ton père a vu passer toute sa vie, d'un bout à l'autre... Je ferai ta ronde cette nuit. Monte tout de suite et demain soir, journée finie, on viendra tous te rejoindre. Si le malheur est là, on verra de faire ce qu'il faut. »

« Tu ne peux pas monter seul », disait Elise, « et je ne peux pas venir à cause du ménage, je viendrai demain, mais cette nuit? »

« Que le petit m'accompagne... »

« Au diable », disait Anna, « un malheur

comme ça, dans ce désert et cette nuit, ce n'est pas pour un enfant. »

Mais Combes :

« Tais-toi, tout ce qui arrive les regarde. Ils sont assez grands maintenant. Albert montera aussi. Comme ça, à tous les deux, ils pourront se rendre utiles... Il est neuf heures... vous en avez pour jusqu'au matin, vers deux heures et demie, trois heures. Prenez la lanterne et gardez votre prudence. »

Audibert et les deux enfants partirent dans la nuit. Quand ils arrivèrent, le vieil Audibert était déjà froid. Un des pâtres, Lucien, seul dans l'ombre avec le cadavre, restait hébété et, la face contractée, semblait prêt à hurler, comme une bête. Il tenait encore à la main un bol plein d'eau sucrée et, parfois, il le tendait au mort.

Audibert fit coucher les deux enfants sur une paillasse et veilla son père...

A l'aube il sortit. Un jour gris, fait de vent et de gouttelettes, balayait l'étendue. Il donna des ordres aux pâtres qui, bientôt, se mirent à creuser une fosse à côté d'un haut taillis de buis et de genévriers. Le jour passa dans le silence. Sur le soir, Combes et les deux femmes arrivèrent :

« Il a fini », leur dit Audibert sur le seuil.

Combes regarda son ami. Les deux hommes immobiles l'un devant l'autre, liés par les yeux, semblaient contenir le silence dans le court espace qui les séparait.

« Comment va-t-on faire », disait Elise, « et les cousins de l'autre côté de la montagne? »

« Tout est fait », dit Audibert, « nous l'enterrerons demain dimanche. »

« Comme un païen », dit Elise.

« Il a laissé sa caisse toute prête à être montée. Quatre clous et la voilà faite. Je sais où il voulait qu'on fasse son trou. Il est mort seul, il peut partir sans curé. Voilà cinquante ans qu'il n'avait pas fait ses pâques... On va envoyer quelqu'un à la ville, à cause du papier qu'il faut pour le mettre en terre... Combes, occupe-toi de la caisse. Ce n'est pas convenable pour moi. Je vais attendre les parents qui vont venir des fermes de l'Ubac. J'ai envoyé vers eux... Il a fini dans sa tranquillité. La mère est morte comme ça, voilà vingt ans. »

Les Combes et les Audibert s'installèrent pour la nuit. Les deux hommes restèrent avec le mort. De temps en temps, Audibert sortait

de la bergerie, il s'avançait jusqu'au monticule qui découvrait le Nord de la vallée et tendait l'oreille... Le bruit des eaux glissait, parallèle à celui du vent, dans les herbes. Au-dessus des herbes, dans toute l'étendue, vers le col du Linguas, le silence semblait rester immobile. Au bout d'un moment, Audibert rentrait et venait s'asseoir à côté de Combes, dans la chambre où reposait le corps de son père.

En bas, les femmes et les enfants dormaient. Seule, Elise, qui depuis le jour de ses fiançailles n'était pas revenue au Col Tordu, ne pouvait dormir, et, par les carreaux étroits de la salle, fixait la profondeur claire de la nuit où passaient des ombres, tour à tour humaines et monstrueuses.

Elle ne pensait à rien et frissonnait. Pendant toute la nuit elle compta les heures qui sonnaient à l'horloge de la grande salle, les oubliant de l'une à l'autre, étonnée à chacune de la lenteur du temps.

Au premier étage, assis sur des escabeaux, le dos appuyé au mur blanc, Audibert et Combes parlaient à voix basse :

« On n'est pas grand-chose. Mais on peut quand même voir sa mort sans plier. On se

rattrape d'elle comme ça!... Qu'est-ce qui change? Je sentirais moins mon désarroi s'il ne fallait pas fermer aussi le domaine. Mais qui voudrait vivre dans ce désert? On rendra les bêtes à ceux qui les envoyaient au père. On vendra les siennes. Il doit bien y avoir un joli troupeau. Ceux qui meurent jeunes font plus de peine, mais ils étonnent moins. A force de vivre, on semble ne plus devoir partir. »

« La vie, c'est l'habitude », disait Combes, « devant le malheur, on ne trouve rien à dire. Les mots de chaque jour ne servent plus. Quand mon petit est mort — voilà bien du temps, et les vieux restent, nous aussi — je n'ai pas su répondre à ceux qui venaient nous voir. Les phrases qu'on sait vont pour la vie de tous les jours, mais là, qu'est-ce que tu peux dire? »

Aussi, minute par minute, les deux hommes tombaient dans un silence de plus en plus profond. Ni la fatigue ni le sommeil ne les abattaient et les yeux ouverts, veillants mais immobiles, ils songeaient au mort étendu auprès d'eux sans trouver une seule parole pour manifester leurs pensées... Autour de la maison, la nuit et le vent passaient

comme un grand événement fait pour rester dans la mémoire des hommes. Et Combes, la tête inclinée, sentait dans tous ses membres une crispation solennelle, et, dans son cœur, agrandi jusque sous sa bouche, un battement large et maître du temps, qui ressemblait à celui de l'orgue

*

A L'AUBE, les cousins des fermes de l'Ubac arrivèrent. Trois vieillards et deux jeunes hommes, en habit du dimanche, avec du linge blanc, séché sur les prés et presque éblouissant, comme brillant de soleil.

Ils embrassèrent tout le monde, en inclinant d'un seul coup leurs grands corps. Les femmes versèrent du café noir dans des bols étroits; elles coupèrent des tranches de pain et restèrent debout devant la table. Les hommes s'assirent et mangèrent... Personne ne parlait et tous les gestes étaient lents comme par respect pour le silence.

Dans la matinée, quelques pâtres des bergeries voisines arrivèrent aussi. Deux d'entre eux fabriquèrent une croix rustique, à coups

de hache, puis un troisième, à la pointe de son couteau, grava sur la poutre horizontale le millésime de l'année et l'encadra patiemment avec des pointes de diamant et des motifs géométriques.

Pendant ce temps, Audibert se tenait dans la chambre basse, cravaté de neuf et peigné raide avec de l'eau savonnée. On venait de mettre en bière le corps du vieux solitaire de la montagne. Un monceau de fleurs des prairies encombrait les chaises, et les cousins des fermes de l'Ubac, le visage tendu, immobile, encadraient la porte.

A midi moins le quart, les pâtres descendirent la caisse. On la posa sur le talus de terre fraîche, inclinée vers le trou. Les arêtes du bois crièrent sous les cordes, une latte s'arracha, se mit en travers et se planta dans la terre... Le cercueil se balança dans le vide. le bout de la latte se brisa et, dans un glissement de pierres, le cercueil descendit et se posa sur le fond.

Alors Audibert lança quelques pelletées de terre dans la fosse.

« Quand même », dit Combes, « il part sans le bon Dieu... On lui doit bien une prière. »

La grande lumière du jour, entière et droite, descendait jusqu'au fond de la fosse, sans y laisser un coin d'ombre. Toutes les têtes étaient nues.

Il y eut un moment de silence et d'immobilité, une sorte d'attente... Alors, à voix basse, Combes dit au plus vieux des cousins de l'Ubac :

« On lui doit bien une prière... sans curé, ni rien... Mais il ne peut pas partir comme ça. »

Le vieillard hésita. Puis, au milieu du groupe, les yeux fermés :

« Notre Père... »

« Amen », dirent plusieurs voix. Et tous les hommes, les uns après les autres, lancèrent des mottes de terre et des touffes d'herbes dans la fosse.

Recouverte, la fosse éleva sur la première ligne d'horizon comme un nouveau signal de berger, et la lourde croix marqua sur elle, de deux traits inégaux, l'heure du soleil...

On revint à la bergerie, pour le repas de midi. En mangeant, tous ces hommes semblaient se libérer de la tyrannie du silence. Ils parlaient, sans plus assourdir leurs voix,

mais encore avec retenue, sans jamais s'interrompre les uns les autres, en écoutant attentivement.

« Il ne venait presque plus à Saint-André », disait Audibert. « On passait des mois — et plus peut-être — sans se voir... Mais ça ne fait rien, on le savait là... »

« Nous non plus, nous ne le voyions pas souvent », disait le plus vieux des cousins. « On a tous sa vie. Des fois, aux fins d'automne il venait chercher des bêtes perdues, derrière la crête; alors il s'avançait jusque par chez nous... Mais l'hiver la neige nous coupait, et l'été, on a sa besogne.

« Et puis ce quartier de la montagne n'a que de mauvais passages; des pistes dans l'herbe et pas de chemins. Cette route qu'ils ont faite, voilà quinze ans, l'a rendu encore plus sauvage... Dans l'ancien temps, il passait des gens par ce col mais, aujourd'hui, tout le monde fait le tour par le Minier. Le cousin en avait un désespoir à la fin de sa vie, et tout le temps il parlait mal de la route. »

« Oui », dit Combes, « mais pourtant on ne pouvait pas faire courir une route comme ça à travers toutes les montagnes, comme pour

ramasser chaque bergerie. Elle en a coûté de la peine et des sous. Nous y étions, nous autres. C'était un travail! Et, bien sûr, on ne pouvait pas penser à tout le monde. Ma maison de Bout-de-Côte est restée dans le désert, comme bien d'autres... Pendant deux ans, nous avons remué les pierres pour la faire passer. »

« Le cousin ne regardait pas de si près. C'était un homme de l'ancien temps. Il faisait ce qu'il faut faire à la vieille mode. »

« A Saint-André, on ne le connaissait pas bien, ni dans le bas du pays. Mais, sur les montagnes, tout le monde l'aurait retrouvé rien qu'à la marque de ses souliers. »

« Oui, oui », reprenait le plus vieux des fermiers de l'Ubac dont les mains n'avaient pas cessé de mimer un monologue, « oui, oui, tous les deux, nous avons vécu ensemble vers nos treize ans, sous l'Empire, quand toute notre famille vivait sur le domaine du grand-oncle. C'est nous qui descendions à la ville les mulets de ces montagnes, pour les armées. Les enfants nous connaissaient bien, ils jetaient des pierres à nos bêtes pour les débander et ils nous chantaient comme ça : « Audibert, Audibert, tes mules marchent à

l'envers. » Il s'en est péri des belles bêtes et fortes à l'ouvrage, dans ce temps-là... »

« Oui », reprenait Audibert, « on reste sans se voir. Mais on est tous là : on demande des nouvelles : on attend toujours un peu. La mort change tout. »

Quand Albert fut parti, les Combes retrouvèrent leur solitude.

Comme au premier temps de leur mariage, ils vécurent seuls, l'un devant l'autre, dans la maison. Alors, ils reconnurent, dans leurs âmes nues, éclairés par l'âge, mais comme affermis par le temps et plus douloureux ou plus vivaces, les sentiments de leurs jeunes années.

De plus en plus recluse, attachée aux travaux domestiques, Anna ne sortait que pour faire ses emplettes, presque voilée de fichus ou de châles, ou, le soir, ombre rapide, de porte à porte, pour aller voir Elise ou Madame Guibal. Vieillissant chaque jour et se livrant sans regrets à sa vieillesse précoce, elle se laissait reprendre par ses petites espérances et ses pauvres calculs. Dans sa maison nette et presque étincelante, mais toujours défendue du soleil, bleue et sombre derrière les fenêtres fermées, elle passait des heures à chasser les grains de poussière, à surveiller

la lente cuisson d'un légume sur la charbonnie ardente. Chacune de ses minutes s'abîmait dans de petits travaux et de petites pensées. Mais cependant, au long du jour, le travail lui manquait parfois. Alors elle s'asseyait au coin du feu, ou contre la fenêtre, le dos tourné au jour, et, une tasse de café entre les doigts, les avant-bras allongés sur les cuisses, la tête jetée en avant par l'ennui, elle attendait.

« Quand serons-nous tranquilles? » disait-elle à demi-voix. « Et si Combes tombait malade? Pour autant qu'on vive on ne peut jamais être sûr de rien. »

Quelquefois Combes la surprenait au milieu de ces rêveries. En ouvrant la porte, il l'apercevait, petite ombre noire et ratatinée, au fond de la pièce, à peine distincte dans le halo du jour, silencieuse comme une chose.

« Tu es malade? »

Elle sursautait. D'un bond elle était devant l'évier et se mettait à laver sa tasse vide, avec minutie, en la faisant tourner entre ses doigts, sous le jet d'eau de la cruche jaune.

« Comme si nous pouvions être malades! On a bien assez besoin de sa santé! »

« Bon, bon », disait Combes. « Tu languis

après ton petit. Mais il faut faire ce qu'il faut. »

Il ôtait sa veste, prenait ses sabots et, en attendant l'heure du repas, il redescendait au jardin, pour arroser ses légumes.

« Il ne pense à rien », disait Anna restée seule, « ah, si je ne prenais pas le souci de tout! »

Alors elle se remettait au travail : dressait la table, préparait une salade. De temps en temps, en passant devant la fenêtre, elle apercevait Combes, comme dans un trou clair, au milieu du jardin. Elle le voyait se pencher, ouvrir les bras et s'accroupir. Au-dessus de lui, la rivière avait l'air de couler en hauteur et les rochers de Buscaillou paraissaient s'appuyer sur elle. Dans le jour diminué et fuyant sans cesse, Combes semblait ainsi soutenir tout le paysage sur son dos courbé, et Anna, stupide, les mains au visage, le front aux vitres, en ressentait un écrasement physique.

« Qu'il travaille, qu'il travaille », disait-elle. « Ah! s'il voulait s'inquiéter un peu, nous pourrions être vite tranquilles. »

Elle s'éloignait, reprenait son ouvrage et, quand la nuit butait aux vitres, elle ouvrait

la fenêtre et, penchée dans l'ombre, elle appelait Combes. Pendant qu'il montait, elle allumait la lampe et bien souvent, avec une sorte de honte, elle se sentait pleurer, sans un mouvement de la gorge, doucement, pendant que la mêche grésillait et jusqu'à ce que la petite clarté eût envahi la table ronde et le centre de la pièce.

Avec le temps, elle devenait de plus en plus avare et le salaire de Combes, les mille produits du jardin, des plants de Bout-de-Côte ou des lopins de terre qu'ils avaient acquis, un peu partout, dans la vallée, ne lui servaient qu'à augmenter une richesse secrète qu'elle voulait, elle-même, ignorer. Cette avarice ne la poussait pas à aimer l'argent; elle avait simplement besoin de sentir autour d'elle une abondance matérielle. Elle gardait, dans ses placards, des provisions qu'elle laissait gâter, lentement, sans vouloir y toucher. A l'automne, avec des armoires pleines de fruits, de pommes intactes, de pêches sans taches, elle ne mettait sur la table que des pommes blettes, des pêches trouées par les taons et ce n'était que le jour où la moisissure attaquait ses réserves qu'elle résignait à les entamer et souvent même, à force

d'attendre, elle ne pouvait que les jeter. Elle le faisait avec un désespoir orgueilleux.

Combes ne s'apercevait de rien et ne songeait pas à compter ses richesses. Il pensait simplement qu'il était né pauvre, et le travail de chaque jour lui empêchait de s'abandonner aux soucis du lendemain, comme le faisait Anna. Il savait pourtant penser à l'avance aux événements, prévoir, mais il le faisait toujours par saisons, par grands ensembles, en homme de la terre, lié à la nature, et non pas jour après jour.

Pendant les repas du soir, ils parlaient souvent d'Albert, comme par pitié l'un pour l'autre.

« Voilà six mois qu'il nous manque », disait Anna, ou bien, avec le temps qui passait, « voilà deux ans qu'il est parti... Qu'il me tarde de le voir en place... »

« Allons, tu sais bien le temps qu'il faut. Ne compte pas pour te rendre malade, il reviendra quand tout sera fini. »

Anna paraissait la plus atteinte par l'absence d'Albert, mais quand il arrivait pour les vacances elle mettait plusieurs jours avant de sentir, à côté d'elle, sa présence. Elle le questionnait, l'écoutait parler, lui par-

lait de son dernier séjour et, lentement, elle semblait le retrouver au milieu de ses souvenirs comme si, dans son angoisse quotidienne, elle l'avait oublié. De temps en temps, quand elle restait seule avec lui, à la maison, elle le regardait et, maladroitement, d'une voix presque honteuse où se révélait toute la faiblesse de son amour maternel et toute l'infirmité de son cœur, elle lui disait :

« C'est toi! »

Albert se sentait gêné par ce cri, ses mains esquissaient un geste de défense, comme pour prévenir une caresse; mais sa mère s'éloignait aussitôt et, du fond de la pièce, elle ajoutait :

« Dire que tu ne gagnes rien, à ton âge. »

Au contraire, à chaque vacance, Combes retrouvait Albert comme s'il l'avait quitté de la veille. Il semblait que, même séparés, les deux hommes avaient vécu l'un à côté de l'autre et que la vie quotidienne commune avait continué pour eux. Rien n'arrivait à les séparer et, après des mois d'absence, ils n'avaient presque rien à s'apprendre : quelques menus faits, rapidement indiqués au moment même où toutes les choses importantes de leur vie se découvraient pour eux par des sourires.

Quand Albert arrivait un samedi soir, tout de suite Combes lui parlait de monter au Bout-de-Côte.

« Va dormir, et nous partirons avec le soleil. »

« Oui, oui », disait Albert.

Mais alors, Anna s'emportait.

« Il arrive et tu veux l'emmener courir la montagne. Demain il faut qu'il aille voir le Maître et Monsieur, c'est convenable. Il pourrait bien sortir avec moi, qu'on le voie un peu... Quand on arrive, on reste tranquille, on ne va pas courir. »

Les deux hommes ne répondaient rien, ne discutaient pas, mais ils finissaient toujours par l'emporter et le lendemain, à la petite aube, ils partaient pour la montagne.

De tout le jour, Anna restait enfermée chez elle pour ne pas avoir à dire aux voisines que son fils était revenu et que, délaissant son uniforme de drap sombre, habillé de vieilles nippes devenues trop courtes, il courait les bois avec son père.

Mais souvent, à la fin de l'après-midi, Elise venait la voir avec son fils. Ces visites l'exaspéraient et lui donnaient l'impression qu'elle était « la plus malheureuse ».

Ces jours-là, Elise vivait d'orgueil tranquille. Il lui semblait, à côté de son fils, que le rêve de sa vie avait déjà son accomplissement. Ce qu'elle voulait ce n'était, en définitive, qu'une humble élévation sociale, le gain d'une marche, l'obligation de porter un chapeau, le droit d'avoir une pièce de plus, de traiter en égale avec quelques bourgeoises de la ville... Aussi quand son fils était là, elle s'habillait avec recherche, presque comme une dame et son maintien, réservé d'ordinaire, prenait une assurance qu'Anna ne supportait qu'avec peine.

« Il va bientôt entrer en place. D'ici quelques années, nous irons habiter avec lui, à la grande ville. »

« Ah!... mais, que ferez-vous d'Audibert? Il sera sans rien... »

« Il saura bien trouver un petit emploi de garde là-bas », répondait Elise, avec une expression mystérieuse de confiance.

« Mais... Albert aussi va finir bientôt. Il travaille. Tout le monde est content de lui à l'école. »

« Tu sais, à la Compagnie, on en a des avantages... »

« Oui? »

« On voyage pour rien, en seconde classe et puis les costumes... la retraite. »

— Oh! mais, dans les écoles aussi, on a la retraite, et le logement. »

« Oui, mais les voyages? »

« Au diable, on ne voyage pas tant que ça, dans la vie. Tu ne l'as jamais pris, le chemin de fer, toi? Alors... »

« Oh! nous autres! C'est justement. Si tu pouvais le prendre pour rien... Et les costumes. »

« Aux maisons d'écoles, il y a souvent des jardins... on a ses légumes. »

Pendant une heure ou deux, elles cherchaient ainsi à s'éblouir et même, leur susceptibilité s'exaspérant d'insolences supposées ou involontaires, à s'humilier, à se blesser férocement.

Elise s'obstinait à attendre le retour d'Albert et de son père qui n'arrivaient jamais.

« Ils vont être là? » disait-elle, « ils ont dû aller voir Monsieur Cavérac, aux prés de Molières? Il ne faut pas des heures pour cette visite? »

Anna, prise au piège, découverte dans ses désirs les plus violents, mentait sans audace, cherchait à laisser croire.

« Oui, comme ça », disait-elle. « Il leur faut leur temps. Ils ne vont plus tarder... qui sait où ils sont allés?... »

A sept heures, Audibert venait chercher Elise, qui se levait à regret, tournait dans la pièce pendant un petit moment et finissait par s'en aller, lentement, en faisant une longue station devant la porte entrouverte.

« Ils seront allés quelque part, sans doute... Ils ne sont pas restés tout ce temps chez Monsieur Cavérac... On aurait aimé les voir... Enfin... »

« Ah! cette Elise », disait Anna devant la porte fermée. « Quelle orgueilleuse! On ne pourra plus lui parler quand son petit aura réussi. »

*

Mais les vacances finies, quand les enfants étaient repartis, les deux femmes se rapprochaient à nouveau et reprenaient la vieille amitié qu'avaient liée leurs espérances communes. En se retrouvant seules devant ces espérances et, surtout, en recommençant à douter de l'avenir, elles sentaient se confondre leurs destinées. Elles avaient besoin de

se voir et de se plaindre l'une à l'autre et de désespérer de tous leurs projets.

« Tant faire pour ses enfants, ce n'est pas une vie. On n'existe plus que pour eux... S'il leur arrivait malheur à présent! »

« On n'est pas assez égoïste! on ne pense pas assez à soi... Nous avons trop vécu pour les autres. »

En parlant ainsi, elles prenaient, d'une façon presque volontaire, des attitudes de vieilles femmes, écrasées, immobiles. Anna, surtout, contractait son visage et faisait naître, aux coins de sa bouche, sur ses tempes, sous les ailes de son nez, de petites rides mouvantes et rapides qui se superposaient à celles qu'indiquaient déjà les années. Ses paupières, à demi fermées par la poussée de ces rides, semblaient ne s'ouvrir qu'autour de ses pupilles, extraordinairement mobiles et larmoyantes et qui ne laissaient voir qu'un cercle brun au milieu de poches blanches et ridées.

Quelquefois — les jours où elles se sentaient le plus accablées par leur inquiétude et où les mille soucis qu'elles se créaient devenaient une angoisse réelle, douloureuse comme une plaie — elles se prenaient les mains une minute. Leurs paumes se tou-

chaient, se liaient avec violence, sans que la présence de la chair, et sa chaleur et son tressaillement même leur devienne sensible. Cette étreinte n'était pour elles qu'une parole plus forte, qu'un geste d'amitié dans l'espace, mais presque achevé... Cependant, entre leurs doigts qui s'écartaient, une peau plus délicate découvrait comme un tremblement, mais, bien vite, une pudeur étrange déliait leurs mains, les faisait s'éloigner l'une de l'autre et, pendant un long moment, elles se sentaient honteuses et plus faibles qu'après de longues confidences.

Elles avaient pourtant de plus en plus besoin l'une de l'autre. Il leur semblait que leur amitié devait les défendre contre tous les dangers qu'elles imaginaient. Leur affection en devenait plus étroite ou plutôt se transformait en une sollicitude maternelle réciproque. Chacune était forte pour repousser les soucis de son amie, mais faible et toujours reprise par la crainte pour tout ce qui touchait à ses désirs ou à ses projets.

« Et pourtant, qu'est-ce qu'on demande? » disait Anna, « pas grand-chose. Un peu de tranquillité pour nos vieux jours. »

« Garde ton courage », lui répondait Elise.

« Je suis sûre que tout ira bien pour toi. Ton petit va finir et, dans les écoles, on n'a que des places sûres... Tandis que pour entrer dans les Compagnies! »

« Qu'est-ce que tu dis? Vous autres, vous allez être tirés de peine... Mais nous... »

Pendant quelques mois, elles s'appuyèrent ainsi l'une sur l'autre. Mais, chaque jour, elles devenaient plus exigeantes et chaque jour aussi les paroles qu'elles s'adressaient perdaient de leur force.

Aussi, quand, après une ou deux heures de causerie, elles se quittaient et que, dans leur maison trop vaste, elles se retrouvaient seules, toujours inquiètes, un vertige s'emparait d'elles, et leurs monologues devenaient, petit à petit, une prière...

Tourmentées, insatisfaites et pourtant attachées à la vie, elles pensaient à Dieu.

Chacune revenait aux certitudes élémentaires de son enfance... Aux premiers mouvements de la nuit dans les espaces de l'Est, où s'amoncelaient les nuages, Elise entrait dans la petite chapelle de la Condamine, Notre-Dame du Bout-de-Pont, tandis que, sur sa chaise, le dos tourné au jour, Anna regardait le long du mur de sa cuisine et

croyait y voir briller les textes bibliques de son enfance : « Il est mon secours et ma forteresse. » « Si je crois en lui comment serai-je trompé? »

Mais ce n'était pourtant pas vers les pratiques exactes, ni même vers la prière, que les entraînait cet élan de foi. L'habitude de donner tout leur temps aux soins du ménage restait la plus forte et leur foi ne pouvait se manifester qu'en se mêlant à leur travail quotidien.

Anna ne faisait plus un projet, ne cherchait plus à prévoir, à fixer la date d'un événement sans ajouter en soupirant :

« S'il plaît à Dieu... »

Et si Combes disait :

« Demain, nous ferons... il faudra... »

« Dieu voulant », disait-elle.

Et chaque fois qu'elle croyait devoir se lamenter et se plaindre, elle ajoutait :

« Le bon Dieu ne nous abandonnera pas... il sera notre secours. »

Ces invocations continuelles exaspéraient Combes :

« Ah! mais », disait-il, « tu ne peux pas le laisser tranquille, le bon Dieu? »

« On en a bien assez vu pour savoir qu'il

est le Maître. A force d'être malheureux on comprend ça... Quand on a perdu son petit, quand on a souffert la misère, on comprend... »

« On comprend », disait Combes, « qu'est-ce que tu comprends? La vie est comme elle vient; on ne la fait pas, mais on peut faire son bonheur avec elle. »

« Faire son bonheur? Il faut être bien dur pour être content quand il y en a qui partent... Le bon Dieu seul nous console. »

« Le bonheur, ce n'est ni du contentement, ni de la tristesse... C'est la force de la vie. »

« Qu'est-ce que tu racontes, avec ta force de la vie? Il n'y a pas de force dans la vie. Il n'y a que le bon Dieu qui peut nous en donner... Ah, tu n'as jamais pris le souci de rien! Dans la vie on ne peut jamais être tranquille, et tu l'as toujours été! »

« Pauvre bête », disait Combes, « tu t'es mangé ta vie et tu n'as rien fait de plus... Il ne nous est arrivé que ce qui était plus fort que nous, et tout le reste a bien marché. Quand notre premier est né, tu te rongeais le sang pour une place. J'ai eu la place, mais le petit est mort. Après tu t'es encore rongée,

par orgueil, à cause d'Albert. Le voilà qui réussit et tu te ronges encore... Et maintenant tu y mets le bon Dieu! »

Alors, redevenu brusquement maître de lui, Combes descendait au jardin et se mettait à travailler, à remuer les pierres, la terre, à puiser de l'eau.

Anna, seule, humiliée, s'approchait de la fenêtre, et, comme toujours, au coin du rideau, la tempe appuyée à la poignée, elle regardait Combes :

« Il travaille, il travaille », répétait-elle. « Mais toujours sans souci... Ah, oui, il aura été heureux dans la vie! »

Si Elise arrivait alors, Anna n'avait pas la force de se composer un autre visage et trouvait même un plaisir secret à continuer ses lamentations.

« Encore le tien, il prend souci des choses, mais, avec le mien, tout va toujours comme il faut. »

« Oui, mais le mien ne cherche rien. Il prend le souci de ce qui arrive, mais il ne désire pas autre chose. Si on l'écoutait on resterait à vivre sans rien vouloir. »

Enfin, le fils des Audibert entra à la Compagnie, dans les « Services de la Voie », et fut envoyé à Laroche.

« C'est la grande ville », disait Elise, « et près de Paris... Tous les trains y passent! »

Albert avait encore à faire un an à l'Ecole Normale.

« Le voilà qui gagne, le voilà qui gagne », lui disait Anna. « Ah! il y en a qui n'ont que de la chance! »

« Je ne coûte rien », disait Albert. « Je gagnerai l'année prochaine. »

Et Combes, avec orgueil :

« Un an de plus, nous ne regardons pas à ça... »

Albert ne songeait pas à l'argent qu'il pouvait gagner. Il consacrait toutes ses vacances à des fouilles, à des recherches dans les grottes et les abris sous roches qu'il avait parcourus pendant son enfance. Ses souvenirs et son expérience de petit montagnard se

mêlaient ainsi aux curiosités qu'avaient éveillées ses études. Le maître d'histoire naturelle de l'Ecole Normale l'encourageait dans ses travaux, mais son hérédité paysanne l'y confirmait encore plus fortement, car, au long des hautes falaises de l'Ise, pour quêter méthodiquement des silex et des fragments de poteries, il fouillait la terre, passait le sable au crible, surveillait le régime des pluies.

Les matins d'été, il partait avec sa petite pioche et son tamis, et, par-delà les prés de Molières, il grimpait sur les falaises calcaires, à pic sur le cours de l'Ise. Les sentiers de chèvres et les coulées des torrents guidaient sa marche. Mais, souvent, les abris sous roches qu'il voulait atteindre s'ouvraient au sommet d'une falaise presque lisse. Alors, il s'accrochait aux touffes de buis, aux prises du roc, au lacis flexible des arbustes. En rampant, le coude engagé dans une faille, les genoux bloqués sur une saillie, il arrivait jusqu'à la plate-forme de l'abri.

A sept ou huit pieds de profondeur, la rivière glissait, transparente et mystérieuse quand même... Du sable fin, du sable de grève, tapissait le fond de l'abri, et des parois

elles-mêmes, sous la main, sous l'haleine, s'effritait une poussière brune, en suspens depuis des siècles.

Albert s'accroupissait dans cette humidité saine et violente, et, lentement, comme pour un travail champêtre, remuait le sable, les sens en éveil, les yeux agiles.

Parfois, vers le soir, Combes venait le rejoindre, et les deux hommes, les genoux ployés, travaillaient silencieusement. De temps en temps, Combes posait une question :

« Et ça, ce n'est rien? »

Albert examinait l'objet, le rejetait sans mot dire, ou bien le glissait dans un sac de toile.

« Si, si, tu vois bien, c'est un silex... Mais ce n'est qu'un débris, un éclat. Cherchons encore. »

Au repas du soir, les deux hommes parlaient de leurs recherches.

« Alors », disait Combes, « les hommes vivaient dans ces trous?... Je comprends bien mais, quand même, tailler des pierres comme ça, ce n'est pas une industrie. Ce que je voudrais trouver, c'est des pots. Tu m'en parles toujours, mais on n'en trouve jamais... Tiens,

dimanche, si tu veux, au lieu d'aller au Bout-de-Côte, nous irons au-dessus de Bréau, à cette grande caverne. S'il n'y a rien là, il n'y a rien dans tout le pays, et dans toute la terre même... »

« Ah là, là! » criait Anna, « vous vous romprez la tête, avec toutes ces histoires. Et d'abord, toi, ce n'est pas ton métier. Tu feras rire les gens, à creuser la terre pour y trouver des cailloux et des morceaux d'os... Et pour Albert même, ce n'est pas un travail. Qu'est-ce que ça peut faire avec l'école? Il en sait assez long sur l'ancien temps. »

« Tu n'y comprends rien », disait Combes, « laisse-le faire, et pour moi, je peux entendre rire... »

Presque chaque jour, Albert recommençait ses fouilles. Sur les petites grèves des abris, au-dessus du courant clair, entre les touffes de buis, il retrouvait ces moments de vertige et de plénitude qu'il éprouvait naguère sur l'herbe rase et aromatique du Bout-de-Côte...

Mais chaque soir aussi recommençaient les disputes et les criailleries d'Anna.

« Tu perds ton repos! Quelle idée d'aller se fatiguer pour ces bêtises. Ça ne te rappor-

tera jamais rien. Tu uses plus que si tu travaillais à la terre et tu es sale à faire honte! »

Cependant, quelquefois, aux prés de Molières, Combes parlait d'Albert avec Monsieur Cavérac.

« Sérieux, Monsieur, que ce n'est pas de son âge. Il cherche des choses anciennes pour ses Maîtres de l'école. C'est un travail des mains et des bras, fatigant comme un autre, mais aussi un travail de la tête. Il faut s'y connaître, et il s'y connaît. Il sait pour toutes ces choses des noms comme des noms de plantes. Il les écrit sur des bouts de papier, puis il les colle sur les pierres et range tout ça dans des cartons... Il en remplit les placards et fait le désespoir de sa mère. »

« Eh bien », disait Monsieur Cavérac, « il faut lui faire continuer ses études. »

« Mais, Monsieur, il a continué. Il va finir. Il entre en place l'année prochaine... »

« Qu'il vienne me voir. Je lui prêterai des livres. J'avais un oncle qui s'occupait de ces choses-là. Il a fouillé la région et fait quelques comptes rendus pour l'Académie... Enfin dites-lui de venir. »

Quand, le soir, Combes répéta ces propos, Anna s'arrêta de manger, stupéfaite :

« Tout ça pour ces pierres! Des amusements de riches... Ça ne te vaut rien, mais si Monsieur t'invite... Ah! quand même! »

Cependant, quelquefois, pendant leurs promenades, ou le soir, au jardin, Combes et son fils faisaient des projets.

« Il te faudrait venir, de nos côtés. Qu'est-ce que tu ferais dans ces villages de la plaine? On n'y a pas le pays devant ses yeux. Dans nos montagnes tu as toujours les environs à ta fenêtre. Ça garde de l'ennui... »

« Oui, c'est vrai. A la ville, aux fenêtres de l'école, on voit le bout d'un mur, un toit et rien que le ciel... Je voudrais bien venir ici. »

« Tiens, à Roquedur, tu serais le plus heureux. Il y a une maison d'école neuve, un vieux maître qui fait la forte classe. C'est un bon pays, encore riche. Des pommiers, des prairies et des jardinages. Derrière, sur le mauvais côté de la montagne, c'est la solitude, mais jusqu'au bout de la route on ne quitte pas les bons terroirs. »

Alors Anna s'approchait :

« On serait trop heureux s'il venait à Roquedur. Mais on nous l'enverra vers le Rhône, dans ces villages où l'on va pour les vendanges. C'est bien la peine de faire tant de projets, quand on n'a personne pour vous soutenir. Ça m'énerve de vous entendre... Des bons pays! Des bons pays! Et pourquoi pas ici, à l'école, avec monsieur Curlier? On se rend malheureux à penser à des choses comme ça. »

« Hou là! » disait Combes, « l'inondation va revenir, toute notre cave sera perdue, le gouvernement mangera nos quatre sous, et l'on supprimera les instituteurs... Oui, oui, la maison d'école est neuve. Quelquefois, à l'automne, je passe à Roquedur, histoire d'aller avec Monsieur Cavérac à une chasse qu'il a par là-haut, derrière l'Oisellette... Alors je regarde cette maison. Eh! Eh! je me dis... Tu sais, il y a deux appartements. Une grande terrasse, avec une vigne en tonnelle. En dessous, sur la place, il y a les écoles. Neuves aussi. La terrasse de la maison regarde le creux de la montagne, vers la vallée... De là, tu vois toutes les crêtes et tous les cols : celui de Mondardier, le

seuil de Rogues, celui de Sauclières, le col Tordu, et le Bout-de-Côte... Sous la terrasse, tu as des prés, des pommiers et de l'eau. Tout ça devant les écoles... Je te vois là-haut. »

QUATRIÈME PARTIE

COMBES

A PEINE libérées des soucis qui leur avaient semblé, pendant plus de vingt années, tenir en suspens leur bonheur, Elise et Anna se sentirent aussi dépouillées de toute espérance. Pour elles, comme pour ceux qui ne poursuivent jamais que la réalisation d'un humble rêve, la fin de la vie s'annonçait comme un long dimanche.

Le fils d'Elise était toujours à Laroche. L'éloignement lui faisait conserver un petit prestige, mais, pour en jouir, sa mère avait besoin de répéter aux voisins de la Condamine :

« Il va déjà monter d'une classe. »

Albert, dès sa sortie de l'Ecole Normale, avait été nommé à Roquedur.

« Pour une fois que nous avons de la chance », avait dit Anna, « et encore! sans Monsieur Cavérac! »

Une vie où la nécessité n'était plus maîtresse absolue commençait pour elles.

*

Depuis qu'il était jardinier aux prés de Molières, jamais Combes ne s'était senti asservi par son travail quotidien. Sa vie lui semblait faite pour cette tâche, il ne cherchait pas à les séparer l'une de l'autre, à ruser sur leur union. La nécessité le contraignait à servir « chez les autres », mais, bon serviteur, il ne séparait même pas ses rêves de son travail, et le seul dimanche ou la fin des trop longues journées le rendaient à ses intérêts ou à son plaisir.

Cependant, ses soucis domestiques perdaient chaque année de leur force. Son fils établi, ses petites propriétés en plein rapport, sa maison bien fournie, lui créaient une liberté inconnue et la nécessité qui, pendant si longtemps, l'avait attaché à son ouvrage ne lui faisait plus sentir aussi fortement sa présence.

Maintenant, au milieu des arbres tumultueux du domaine, traçant les allées dans le ciel, à coups de hache, ou courbé vers les germes drus, dans les potagers de terre noire, il se prenait brusquement à penser à ses propres récoltes.

« Si j'avais tout mon temps! » se disait-il.

Aussi, l'esprit libre, le corps toujours puissant, il se mit à désirer l'indépendance. Sans en parler à personne, pendant plusieurs semaines, il laissa ce désir s'affirmer en lui. Puis, un soir, comme Anna venait de se mettre à table, en face de lui et, d'avoir posé la soupière pleine, gardait les bras allongés, les mains jointes derrière son verre, prête à dire :

« Sers-toi. »

« Nous voilà tranquilles : le fils est en place », dit-il. « Nous ne devons rien à personne. Nous avons assez de bien pour vivre et je ne suis plus d'un âge pour être content de travailler chez les autres... Demain j'irai dire à Monsieur qu'il s'inquiète de chercher quelqu'un... »

« Tu veux », dit Anna, « quitter ta place? »

« Devenir mon maître. »

« Tu veux quitter ta place! Une si bonne place, tranquille et sûre. Monsieur t'aurait gardé jusqu'à ton dernier jour de travail, et même il t'aurait payé ta dernière maladie! Ta place... »

« Je gagnerai plus à soigner mes terres et je vivrai d'après mon goût... Maintenant c'est sûr, le diable ne m'y tiendrait pas un an de plus. »

« Quitter ta place! Et si demain tu ne pouvais plus travailler. Si tu étais malade? paralysé? »

« Paralysé? » dit Combes. Et il se leva, fit quelques pas en frappant le sol de la semelle, puis, se retournant, il se mit à sourire avec hauteur. « Mort, peut-être. Mais avec mon habitude du travail, on ne se couche jamais. Les gens de chez moi meurent aux champs, comme tu mourras dans ta cuisine. » Et il se mit à rire en reprenant sa chaise, il riait encore en poussant son assiette de soupe contre sa poitrine, la cuiller haute, et voulait rire encore, mais Anna, la figure serrée, les mains sèches :

« Fais à ton idée, mais finis de rire. Te voilà fou. Ne me parle plus, je deviendrais folle aussi de te voir faire. »

Mais une minute après, rompant le silence la première :

« Tes terres, maintenant, tu les soignes quand même... »

« Eh », dit Combes, « ne parlons de rien.

Tu ne deviendrais pas folle mais tu dirais des bêtises. »

Le lendemain, comme il partait pour les prés de Molières :

« Alors, c'est sûr? »

« Je mène mon vieux temps à ma tête. Laisse-moi faire. Nous ne manquerons jamais de rien tant que je serai là. »

Alors, entouré de souvenirs, ému par eux, un peu crispé, il fut sur le point de dire :

« Tu as bien quitté la filature, toi, dans le temps. »

Mais il regarda sa femme qui levait vers lui son visage sans sourire, mais déjà soumis, calmé, un peu solennel et ridicule, aussi posant les deux mains sur la mante noire qui se tordait à ses épaules dans la fraîcheur de la matinée, il se mit à rire.

Ce matin-là, Monsieur Cavérac vint se promener dans la grande allée.

« Monsieur », dit Combes, « il faudrait que je vous parle exprès. A votre convenance. »

« Mais tout de suite. »

« Eh bien, mon plaisir a été d'être à votre service. Mais me voilà d'un âge où l'on a besoin de penser à ses affaires... Le fils est en

situation. J'ai quelques biens... Si vous pouviez trouver quelqu'un pour prendre ma place. »

« Voilà deux ans que mon fils fait marcher l'usine », répondit Monsieur Cavérac. « Il me laisse mes vieux jours pour penser au salut de mon âme... Allons, Combes, je te comprends : à la fin de la vie on a besoin de calme. »

« Oh! mon salut, je l'ai fait un peu tous les jours... Nous autres, nous le faisons de force. Mais je voudrais bien travailler un peu pour moi, comme pour mon plaisir. »

« Ce n'est pas que je n'aurais pas aimé te garder encore. Je pensais que nous finirions notre course ensemble. Tu as passé vingt ans de ta vie à soigner mes terres, tu reprends ta liberté, et tu es libre. Je te dois plus. » Et Monsieur Cavérac parlait lentement, tête baissée, avec un certain effort, devant Combes si gêné qu'il se sentait prêt à reprendre sa parole. « Mais », reprit le vieux filateur, « je ne veux pas que tu me quittes comme ça. »

« Eh bien », dit Combes, les mains levées prêt à céder.

« Tu prendras le bout de vigne que j'ai

de l'autre côté de la route. Il ne tient pas au domaine. Je te le donne. Il fera le vin de notre bonne entente. »

Et Monsieur Cavérac coupait chaque mot, comme pour donner un ordre.

« Merci, Monsieur... on ne discute pas avec la bonté; mais alors nous prendrons le vin à moitié. »

Quelques jours après, Combes était maître de son temps.

« Tu n'es plus aux prés de Molières? » lui disaient les voisins de la Condamine, sur le pas des portes, ou, le soir, par-dessus les murs mitoyens.

« Non, je vais travailler pour moi... Etre chez les autres, c'est bon pour un homme jeune. Le Bout-de-Côte finirait par devenir une solitude. »

« Mais », disaient les voisins, « on dit que Monsieur t'a donné sa vigne qui est au-dessus de la route?... Alors, c'est vrai. »

Dès que le voisin avait disparu derrière le mur, Anna s'approchait de Combes.

« Mais si tu fais le vin à moitié, la terre est toujours à Monsieur? »

« Bonté », disait Combes, « puisque je t'ai

dit vingt fois qu'elle est nôtre... quelle tête! »

« Alors tu pourrais la vendre? »

« La vendre? » disait Combes. « Ça ou la bague d'un mariage. J'en mourrais de vergogne chez le notaire. »

Seul, Combes monologuait sur lui-même.

« Je suis mon maître... Trois jours par semaine, je monte au Bout-de-Côte. Deux autres jours pour la vigne de Monsieur, pour le jardin d'ici, pour les quatre morceaux de terre que nous avons. Il m'en reste encore un pour des bricoles... Je peux faire une journée de temps en temps pour payer mon tabac. Et le dimanche, à la montagne ou chez le fils. »

Pendant des mois, Anna se désola de la décision de Combes, mais, devant les voisins, son orgueil et son habitude de ruser avec la vie la poussaient à s'en réjouir.

« On aurait tout fait pour le garder aux prés de Molières. Mais nous voulions être tranquilles. Albert gagne maintenant, et nous ne sommes pas les plus pauvres du pays. Et puis, si Combes revoulait sa place, ça serait vite fait. »

Cette assurance rendait Elise jalouse. Audibert était toujours garde à l'usine. Plus sou-

mis aux événements que Combes, il avait, petit à petit, abandonné le travail de la terre. C'est à peine s'il s'occupait encore de son jardin potager ensoleillé contre les deux premières arches pleines du pont. Il avait pris l'habitude, après son travail, des longues flâneries, des bavardages et des discussions. Il avait des idées sur la politique.

« Tout ce que vous voudrez. Mais Paris c'est la capitale du Monde. On n'y retouchera pas une autre fois. »

« Tant mieux, tant mieux », répondait Elise à Anna, « Audibert aussi la prendra, sa retraite. Nous ne sommes pas pour rester ici. A Laroche, on nous attend. Notre petit n'est pas le dernier là-haut et il n'a pas fini de monter. »

Anna l'écoutait, mais tout de suite elle appliquait les phrases qu'elle venait d'entendre à sa propre vie, elle les prolongeait par ses préoccupations, sans plus faire attention à Elise.

« Oui, on a tout fait pour eux. Mais, à présent, qu'est-ce que nous sommes? Des imbéciles... Tu sais, on ne croirait pas que c'est mon petit, à le voir avec son costume... Le tien, ça doit être la même chose », ajou-

tait-elle pour obtenir une approbation. Mais Elise ne répondait pas, les lèvres pincées.

« Mon petit, c'est mon petit », pensait-elle, « s'il est un monsieur, je suis une dame comme les autres. »

Mais quelquefois, assise au jardin sous un arbre court et les yeux arrêtés sur la ligne fuyante des façades, devant ce resserrement de l'horizon, dans cette tristesse penchée des murs et des roches que redressaient les eaux, elle disait :

« Comment veux-tu vivre ici? On ne voit rien, on ne sait rien. C'est être en dehors du monde. On n'existe pas. On perdrait le goût de tout. »

« Oh », répondait Anna, « si l'on pouvait être tranquille, ici ou ailleurs, on vivrait la même chose. »

« La même chose! la même chose! Ici tu n'as rien pour te distraire. Toujours cette rivière et personne qui passe. Assieds-toi devant ta porte. De tout le jour, tu ne verras pas passer un homme que tu ne connaisses pas. Ça rendrait enragé de connaître tout le monde. Et pour la foire, c'est tous les sauvages de la montagne qui descendent. Tu crois ne pas les connaître, mais, si tu

demandes, ils sont d'ici ou de là et tout ça te retrouve par ta parenté. Ils te connaissent tous, et les gens d'ici c'est la jalousie de trente-six manières... Ton petit est en place et tu le dis, alors ils se mettent à rire. « A la ville, il est à la ville? » comme ils disent. C'est encore une façon de se moquer de toi. Ça les ennuie de croire que les autres gagnent et qu'on les considère dans les Compagnies. Celui du Linguas, la dernière fois, il disait chez Madame Guibal : « Le petit d'Elise, cet Audibert? c'est quand même quelqu'un d'ici, ça sort du Col Tordu comme nous autres... » Quelqu'un d'ici! ça ne connaît que les bœufs et ça veut être comme tout le monde. »

« Si tu t'inquiètes des gens », disait Anna, la voix sans passion, les yeux étrangers, « si tu t'inquiètes de leur langue, tu n'en sortiras pas. Qu'ils parlent. Ton petit peut en mettre de côté? comme le mien. Il cause avec les inspecteurs et avec les plus riches? Tu n'auras pas besoin d'eux, alors... »

« Oui, oui; mais ça ne considère rien. Tandis que les gens des villes... L'autre jour, au quartier haut, à la grande épicerie, je trouve une étrangère qui passe l'été. Je lui dis que mon fils est à Laroche. — Dans les

chemins de fer? — Eh oui, madame. — J'y passe souvent dans cette gare, c'est important. — Et elle me parle un bon moment... Ah, le bon Dieu n'a pas fait tout le monde pareil! »

« Il gardera la fin de notre vie », disait Anna, « on ne sait pas ce qui peut arriver. Nous avons besoin qu'il nous soutienne. »

Alors, si le soir venait, Combes, parfois, sortait de la porte noire, en bras de chemise, un fardeau sur l'épaule, plus grand que sa taille à cause de la pente du jardin. Il jetait sa charge sur la table de pierre, et, passant les deux mains sous sa ceinture étroite, remontait ses pantalons de velours en faisant glisser sa chemise. Les deux femmes assises sous les arbres lui donnaient envie de rire :

« Audibert viendra vous prendre? »

« Non, non », disait Elise, « il doit déjà m'attendre pour la soupe. Je m'en vais. »

La nuit ricochait sur l'eau comme une pierre plate. Elise se penchait vers Anna jusqu'à la toucher du front et lui disait en s'en allant :

« Devant les hommes, on ne peut plus rien dire... Ils se moquent de tous les soucis. »

Elise annonça de plus en plus souvent

qu'elle allait quitter Saint-André. Audibert lui-même prit l'habitude de parler de son départ.

« Quand nous serons à Laroche », disait-il. « De Laroche, tu es en plein Paris en deux heures. »

Combes se moquait d'eux.

« Maintenant que vous êtes de la ville! »

Mais un jour, de son plus mauvais air, renversant un peu la tête, les paupières allongées, Elise lui répondit :

« Oui, oui; nous partons dans quinze jours.

« Mais, vous reviendrez quand même? »

« Oh! non, nous faisons partir nos meubles. »

« Au diable », dit Anna, « on ne s'en va pas si vite. Vous ne prenez pas le temps d'y réfléchir. »

« Quand même », reprenait-elle, « je ne croyais pas vous voir partir si tôt. Alors, ça ne te fait rien de quitter la Condamine? On se connaissait bien pourtant. Je n'aurais pas cru que tu me laisses! Quelle vie de désolation. Tu verras, nos plus grands malheurs nous tomberont dessus quand nous serons seules... Tu n'aurais pas dû me quitter. Ça va m'achever mon courage. »

« Allons, on peut s'écrire, tu sais, et puis nous reviendrons bien une fois, pour les vacances. »

Mais Anna n'écoutait rien. Elle parlait déjà du départ d'Elise comme d'une chose passée. « Tu n'aurais pas dû me quitter », lui répétait-elle. « Tant que vous étiez ici... » Assise à côté de son amie, elle paraissait converser avec une ombre et vivre déjà dans ses souvenirs.

Occupée à préparer son départ, Elise ne semblait éprouver aucune tristesse. Anna disait à Combes :

« Si elle avait du cœur... »

« Tu ne vas pas pleurer, pour qu'elle reste? Qu'Audibert parte, c'est de la bêtise, puïsqu'il vivait tranquille et content comme nous autres. Mais Elise a passé toute sa vie à devenir une orgueilleuse. Elle ne pouvait plus rester ici, il fallait bien qu'elle finisse par s'en aller. Le pays des orgueilleux, c'est toujours autre part que là où ils sont nés. »

A la Condamine, le départ des Audibert faisait brusquement comprendre à chaque habitant qu'un même destin dirigeait sa vie et celle des autres. Cet événement boulever-

sait aussi profondément chaque esprit que, vingt ans auparavant, la grande inondation. Il faisait faire à chacun une sorte de dénombrement de tout le faubourg.

« Nous sommes ici », pensaient les hommes et les femmes, « des travailleurs de terre, des ouvriers de filature. Il y a dans la Condamine deux épiceries, une boucherie, dans la rue Haute on trouve un menuisier et deux maçons; dans la Calade il y a celui qui fait le commerce des fruits... Si maintenant les gens s'en vont! »

Le jour du départ ne changea pourtant rien dans les habitudes de la Condamine. C'était un mardi, tout le monde était au travail. Audibert et Combes partirent les premiers avec des caisses et des paniers, sur une charrette, et, deux heures après, par la Calade déserte, les femmes s'en allèrent vers la ville haute, dans l'écho de leurs pas et le tournoiement de leur ombre sur les murs compliqués. A la place du Quai, seulement, au moment de prendre la voiture qui devait l'emmener à la gare, Elise rencontra quelques femmes du bas de pont.

« Ça va être une grosse fatigue », dit une vieille.

« Oh », répondit Elise, « nous ne serons pas bien mal. Nous partons dans les secondes classes. »

« Allons... adieu », dit Anna.

« Adieu », dit Elise.

La maison des Audibert resta vide et le propriétaire disposa les deux pièces du nord en fruitier.

Par les fenêtres ouvertes, l'odeur des fruits se répandait et semblait imposer à la rue la solitude des vergers, l'abandon des murs blancs contre lesquels s'étendent les branches chargées de figues ou de pêches.

Abandonnée elle aussi, Anna ne se refusa plus à la solitude. Depuis des années déjà elle ne sortait presque jamais de la Condamine. Elle passait toute sa vie entre ces hautes maisons, sans même s'avancer jusqu'à la rivière, indifférente au monde extérieur, entourée par un cercle de rochers, de pentes d'herbes et d'arbres qui, chaque jour, devenait plus mystérieux pour elle. Comme font les enfants, elle croyait voir « le bout du monde » à chaque coin de l'horizon. Elle en venait à ne plus pouvoir imaginer ce qu'il y avait derrière la crête de Buscaillou, après la ligne irrégulière des châtaigniers ou par-delà

le coude de la rivière. La marche même du jour, ou celle, plus majestueuse et lente, des saisons, lui semblait se dérouler tout entière entre les rochers de l'est et la ligne de faîte des arbres, vers les écoles, à la sortie de la rue Haute. Le soleil se levait sur les roches, il touchait le soir les rameaux étendus. L'hiver n'était qu'un filet d'eau glacée qui descendait de la haute muraille et l'automne un tourbillon de feuilles et d'oiseaux.

Y avait-il autre chose? Les chemins et les routes? Anna les avait parcourus, mais elle ne voulait même plus en retrouver le souvenir. Elle ne se sentait encore quelque force et quelque ardeur à vivre qu'entre ces étroites limites.

Au bout de tant d'années, elle ne gardait de passion que pour les soins du ménage. Mais, pour eux, elle retrouvait toute l'âpreté de sa jeunesse, une ferveur économe, une exactitude de tous les instants. A force de ne penser qu'à ces travaux, elle arrivait à tout utiliser, à ne jamais rien perdre, où, comme elle le disait elle-même, « à vivre pour rien ».

Pas un sou ne sortait de la maison qui ne fût aussitôt rattrapé par un de ses bénéfices

personnels. Elle vendait quelques légumes, quelques fruits et payait ainsi le sucre et le café. C'était pour elle une comptabilité angoissante, l'équilibre de chaque semaine. Tout ce que vendait Combes — le vin, le seigle, les châtaignes — servait à payer les grandes dépenses de l'année, les vêtements, le loyer, et surtout à augmenter les économies. Mais les dépenses quotidiennes, c'était elle qui les payait « de son argent », et son orgueil était de faire encore sur elles de nouvelles économies, sou par sou...

Maintenant tous ses désirs — l'espoir dans la vie, l'espoir en Dieu — s'étaient affaiblis jusqu'à disparaître. Elle n'attendait plus rien, mais une application de tous les instants, la certitude d'accomplir une tâche nécessaire, la liaient toujours à la vie. Elle subissait ainsi, au cours du temps, toutes les servitudes de son âge, elle réglait sa vie sur elles, servante soumise, égale à sa tâche, jamais supérieure aux gestes qu'elle faisait.

Vieille maintenant, enveloppée d'épaisses étoffes noires, le cou caché, les cheveux pris sous un bonnet, rien ne lui restait de cet orgueil des forces humaines, invincible dans les cœurs jeunes. Ni son port, ni sa marche,

ni les ploiements de sa fatigue ou de sa tristesse ne gardaient l'image des beautés qu'elle avait eues. Ses mains elles-mêmes, mieux que les rides du visage ou des lèvres, manifestaient un immense détachement de la vie, en même temps qu'un attachement désespéré pour toutes les petites choses de cette vie sans joie.

Ainsi, la vieillesse n'était chez elle que la déchéance de la chair, son apaisement, sa soumission définitive aux humbles tâches, en dehors des passions, des désirs et des joies.

Au premier automne, sa solitude devint encore plus complète. Au bas de la rue, l'odeur des fruits évoquait avec plus de force les vergers déserts dont les branches ruisselaient au passage des brumes. Les brumes elles-mêmes tournaient sur l'horizon et semblaient limiter encore le monde étroit au milieu duquel elle croyait vivre. Derrière leur rideau, rien ne paraissait plus exister, ni bruit, ni lumière, et les oiseaux de passage, venus de la montagne, apparaissaient brusquement dans le cercle des choses visibles et semblaient se créer tout à coup, par un miracle semblable à celui qui, dans la tête

d'Anna, faisait naître les soucis de l'heure ou les pensées du moment.

« Voilà la saison des olives », disait-elle. « Nous avons encore le temps, mais il faut s'y prendre à l'avance. Si je n'en parlais pas à Combes! »

Puis, brusquement, une autre idée s'emparait d'elle :

« Et mon souper... Rien n'est fait, Combes va être là! »

A chaque nouvelle pensée, elle tournait sur elle-même, gesticulait et parlait à demi-voix. Des travaux dérisoires se disputaient ainsi toute sa vie. Les grands événements ne l'intéressaient plus, — et non pas seulement ceux qui frappent tous les hommes d'un même coup, — mais les grands événements de chaque vie, les naissances, les mariages et les morts... Autour d'elle, dans la Condamine, des gens qu'elle avait vus pendant toute son existence, presque chaque jour, mouraient : elle n'en ressentait ni angoisse ni peine.

A cette époque, Albert se maria. Il épousa la fille d'un propriétaire de Roquedur, une montagnarde silencieuse et prévenante. Les prairies de la dot descendaient avec l'eau des

sources, sous des pommiers pareils à des roues de feuillages, devant les fenêtres de l'école.

« Quel souci », répétait Anna.

Ce mariage n'était pour elle qu'une préoccupation de plus, un nouvel ennui domestique.

« Tout le travail est encore pour moi », disait-elle à Combes. « Toi, tu montes à Roquedur et tu parles avec eux, puis tu redescends et tu dis à tout le monde que c'est la plus brave fille du pays, « et jolie, et jolie... » Mais moi je prépare tout. »

« Tu n'as qu'à venir avec moi... Ils t'attendent chaque fois. »

« Alors, tu crois que les choses se font comme ça? »

Elle ne pouvait plus penser qu'aux détails matériels et non pas aux événements eux-mêmes. Elle ne prenait conscience que des choses qui lui créaient une obligation immédiate. Jamais elle ne ressentit vivement l'absence d'Elise, mais elle disait souvent :

« Si Elise était là, nous ferions... Avec Elise nous aurions fait. Ah! c'est dur d'être toujours seule, sans personne à qui parler. »

Cependant il lui devenait de plus en plus

difficile de converser avec quelqu'un, et, même avec Combes, elle restait silencieuse pendant des heures. S'il lui arrivait de parler un peu, à l'épicerie ou dans la rue, elle se dérobait tout de suite, semblait ne pas entendre et répondait toujours par les mêmes phrases. Mais seule, dans la maison, elle ne cessait pas de bavarder, de reprendre, avec des gestes évasifs, un monologue décousu, toujours le même.

L'arrivée de Combes la contraignait au silence. S'il l'entendait parler à demi-voix, d'une pièce à l'autre ou de l'escalier :

« Qu'est-ce que tu racontes? »

« Rien, rien », et elle se crispait, étouffait chaque mot dans sa gorge, et fixait son silence sur une pensée qui, de minute en minute, devenait pour elle comme une chose visible et hallucinante. Au bout d'un moment, elle semblait obéir à cette présence : elle s'arrêtait au milieu de la pièce, faisait quelques gestes courts, remuait la tête.

Les années passaient ainsi pour elle. La Condamine n'était plus qu'un puits de silence, au fond duquel se défaisait sa vie. De jour en jour, elle percevait avec moins de

netteté les bruits du dehors, non par l'affaiblissement de ses sens, qui restaient intacts et capables de reprendre brusquement toute leur finesse, mais par la tyrannie de plus en plus grande de ses préoccupations intérieures. Certains jours, elle n'entendait plus le vent s'engouffrer dans les rues obliques, ni l'eau de la rivière s'ouvrir en écume sur les bancs de roches de la berge.

Quand, après quelques années de mariage, Albert eut un fils, elle ne sembla pas se réjouir d'être grand-mère, elle n'eut pas le désir de s'asseoir à côté de l'enfant, mais, pendant des semaines, elle ne pensa qu'au petit trousseau, tricotant dès l'aube aux fenêtres qui donnaient sur le jardin, comme pour user la lumière.

Incapable d'arracher son esprit à l'accomplissement des besognes de chaque jour, elle ne pensait jamais à la mort. Cependant elle disait souvent :

« Quand je ne serai plus là, comment fera Combes? »

Mais jamais, seule, harassée, quand son cœur usé battait à grands coups, comme pour épuiser ses dernières forces, elle ne sentit monter en elle ce terrible silence que peut

seul imposer le pressentiment de la mort. Jamais non plus elle ne sentit, dans chacun de ses membres, se suspendre ses gestes, comme si déjà toute volonté se déliait en elle.

Souvent Combes s'efforçait de l'arracher à cette torpeur anxieuse, il essayait de lui parler, de faire encore des projets avec elle, comme au temps de leur jeunesse. Ou bien, le samedi soir, au jardin :

« Tu viendras demain avec moi, à Roquedur? Nous monterons à notre aise. Un pas après l'autre. Tu auras l'ombre jusqu'au fond de la vallée... Après on marche d'un arbre à un arbre et tu prends ton air à chacun... Non? Mais pourquoi? »

« Le matin j'ai mon ménage... et puis on ne laisse pas sa maison comme ça. Non, non, monte tout seul.

« Tu les embrasseras », ajoutait-elle.

Et Combes montait à Roquedur, d'une seule haleine, droit dans les raccourcis, au plein soleil.

« La mère n'est pas venue? » disait Albert. « On ne la voit jamais. Ce n'est pourtant pas la distance, et nous autres, avec le petit, nous ne pouvons pas descendre facilement. »

Et la belle-fille, calme, de sa voix lente :

« Notre air lui ferait du bien. Si elle voulait coucher deux ou trois jours? »

« Ah bien oui! coucher? une révolution alors », disait Combes.

Cependant, de guerre lasse, Albert et sa femme descendaient à la Condamine avec leur enfant.

« Bon », disait Anna, « vous venez me voir. Je languissais sans ce petit. Le voilà bien propre. Vous lui tenez des tabliers comme ça? Il doit en salir. Vous en avez assez au moins? Je lui en ferai de cette espèce... Ah bien, il vous faut manger quelque chose. C'est toujours une affaire. Je me fais vieille peut-être. »

Elle regardait son petit-fils.

« Donnez-le-moi, que je l'embrasse. » Mais elle retroussait le tablier, touchait l'étoffe, en faisait glisser le grain entre ses doigts.

« Tu ne fais pas les ourlets assez grands. Il pousse plus vite qu'il n'use à cet âge. Ça lui sera trop petit dans rien de temps. »

« Ah! qu'il est beau », disait-elle brusquement en serrant l'enfant avec violence. « Qu'il est beau : on voudrait le voir tout le temps. »

Mais le soir, après le départ d'Albert, elle disait à Combes :

« Avec tout ça, je n'ai pas eu un moment pour m'occuper de mes affaires. »

Ses forces déclinèrent lentement. Elle en vint à se traîner d'un meuble à l'autre, l'haleine courte, les mains crispées aux arêtes du bois.

« Mais repose-toi », lui disait Combes.

« Allons! Allons! »

Elle ne pouvait plus suivre qu'une ou deux pensées.

Elle avait même besoin quand tout ne marchait pas au gré de ses désirs — quand les prix augmentaient chez l'épicière, quand elle n'arrivait pas à vendre ses légumes, quand la saison se déréglait et menaçait les récoltes — de trouver une seule explication pour tous ses ennuis.

Aussi, encore tourmentée de ce que Combes ait abandonné sa place, elle prit l'habitude de tout rapporter à cet événement, et, chaque fois qu'elle voulait se plaindre, elle lui disait :

« Si encore tu avais ta place! Ça ne serait rien! »

Pendant toute une journée elle répétait cette phrase, puis, brusquement, elle semblait

oublier même cette idée fixe et plus rien ne l'arrachait au silence.

Alors elle restait parfois des heures entières, assise sur une chaise, immobile, les mains ouvertes...

Un soir, en poussant la porte, Combes l'aperçut assise à son habitude, mais le corps un peu penché en avant, le bout des doigts touchant le sol, la tête inclinée à droite et dodelinante.

« Eh bien? » dit-il.

Elle sursauta, se leva comme pour obéir à une volonté présente depuis longtemps, marcha vers l'évier, à petits pas pressés et secs, en répétant :

« Ah! mais; ah bien! mais. »

Puis, brusquement, elle s'arrêta. Elle semblait encore avoir perdu de sa taille, affaissée sur elle-même...

« Ah bien! mais », répétait-elle.

Elle était là, dans un coin vide de la cuisine, prête à tomber et si puissamment secouée par un vertige que Combes se sentait attiré vers elle.

Il la prit dans ses bras comme elle glissait et la porta sur le lit. Alors, la tête perdue

dans le traversin de plumes, les yeux clos :

« Le bon Dieu... » dit-elle.

Mais aussitôt, comme réveillée, s'arrachant aux coussins d'un mouvement volontaire, ouvrant les yeux :

« Il te faudra penser à ton manger. Tu as... dans... »

Combes, qui lui soutenait la tête, se penchait encore pour l'écouter, quand un nouveau poids vint s'appuyer dans sa paume ouverte, et de cette main crispée, comme par une douleur de sa propre chair, il sentit qu'elle mourait.

Seul dans cette maison de la Condamine où chaque objet le ramenait à une habitude, Combes se sentit brusquement étranger. Sans la présence d'Anna, les rapports qui s'étaient lentement établis entre sa vie et les choses ne semblaient plus pouvoir se renouer. Aussi, pour échapper à ce dépaysement, il reprit son ancienne vie de tâcheron nomade, mangeant en plein vent, rentrant à la nuit noire ou couchant dehors plusieurs jours de suite.

Au Bout-de-Côte, il dressa un lit de planches dans l'embrasure d'une fenêtre et remonta de la Condamine une paillasse et des couvertures. Dès lors, bien souvent, surpris par la pluie ou par l'heure, encore au travail quand commençait la nuit ou la bourrasque, il coucha dans son ancienne maison, terrassé par le sommeil au moment même où sa tête s'enfonçait dans son bras replié, comme un homme en pleine force. Mais, plus maître de son sommeil qu'un homme jeune, il ne se

laissait pas surprendre par l'aube : il l'attendait toujours quelques minutes, soulevé sur sa paillasse, la tête tendue vers la fenêtre, et toutes ses journées commençaient avec elle.

Haut toujours, le torse un peu ramassé sur ses longues jambes de marcheur, le genou jamais tendu, rapide et souple, les épaules dessinées en voûte pleine, non par l'écrasement de la fatigue mais par la continuelle attente de l'effort, il portait, un peu avant, penché mais ferme, immobile sur le cou et ne bougeant jamais que par des mouvements volontaires, son visage creusé mais encore semblable à celui de sa jeunesse. Les cheveux sont blancs et collent aux tempes. La barbe reste quelquefois deux semaines, droite et serrée, fournie dès les premiers jours, puis, un dimanche, les joues redeviennent glabres, sans une ride profonde, mais ramifiées comme une mosaïque par le large réseau des cellules. Pas une ride ne recoupe ce visage, mais tous les plans de la chair et des os : le front creuse sur les tempes un double fossé, les pommettes font trois lignes d'ombre sous toutes les lumières et la mâchoire inférieure mord sur la lèvre la plus mince, avec ses dents intactes et menues.

Déjà, lorsque Anna soignait ses vêtements, les brossait, les reprisait avant même qu'une déchirure ne soit faite, partout où la trame devenait plus mince, Combes changeait rarement de costume. Pourtant, le dimanche, il mettait ses beaux habits, et les jours de marché ou même pour monter à la ville haute, il jetait sur ses épaules une veste d'étoffe luisante. Mais, après la mort de sa femme, il resta toujours habillé de la même manière, tel qu'il était à trente ans lorsqu'il travaillait à la route. Ses pantalons de velours couleur de terre, propres comme la terre, chargés de son odeur, souples comme elle, changeant comme elle sous le soleil ou la pluie, semblaient tenir naturellement à ses hanches et s'écrasaient en plis sur ses chevilles. D'un bout à l'autre de l'année, il restait en bras de chemise, le torse serré dans des tricots par les grands froids, jetant sa veste sur son dos sans enfiler les manches, les jours de vent ou de neige. Tout ce qu'il emportait avec lui tenait dans la poche de derrière de son pantalon : une poche immense dans laquelle deux mouchoirs et de la ficelle calaient un petit sac de cuir, une pipe et un couteau.

Rien ne changeait plus dans sa mise, ni

dans son port. Il semblait échapper aux atteintes de l'âge. Le temps n'existait pour lui qu'à travers les changements qui le mesurent — les heures du jour, les saisons de l'année — mais, chaque cycle accompli, le temps lui semblait redevenir égal à lui-même et rien ne s'ajoutait à sa vie comme rien ne s'en retranchait.

A soixante-dix ans, ses travaux étaient ceux de sa jeunesse. Plus encore que pour les soins de la terre, il se passionnait pour les entreprises du terrassier et du maçon. Il était resté bâtisseur de murs, découvrant toujours un nouvel ouvrage, ingénieur sur son propre domaine, et il considérait, comme avec une âme royale, tout ce qui, à la surface de ses terres, pouvait être transformé par l'homme.

Fouillé par sa pioche, mesuré de l'œil, ordonné par mille rêves, mais prudemment modifié, pierre à pierre, le Bout-de-Côte était devenu un des plus beaux domaines de la montagne.

Allongé sur sa terrasse, Combes passait des heures à contempler ses jardins potagers, ses prairies artificielles que dominaient les réservoirs bordés d'ajoncs, et enfin, au bas de la pente, dans un repli de terrain d'où le soleil

ne pouvait jamais s'échapper, sa vigne étroite et luisante.

« Si le petit-fils voulait! » disait-il souvent. « Il pourrait devenir le seigneur de cette montagne. Tous les gens sont partis. Imbéciles, comme moi! Avec quatre sous, on rachèterait toutes ces terres... »

Il s'enthousiasmait alors à l'idée de voir ceux de son sang revenir au Bout-de-Côte pour être les maîtres de la montagne. Il faisait des comptes à haute voix, achetait tout un versant d'un seul coup, discutait pour en acheter un autre, se faisait méprisant pour quelque mauvaise pâture, ajoutait une aile à la bergerie, et, seul, sans agents-voyers ni entrepreneurs, bâtissait une grande route depuis Saint-André jusqu'au Bout-de-Côte.

Puis il riait de sa folie, lui cherchait des excuses :

« C'est un si bon pays, si tranquille. Ah! si les bras marchaient aussi vite que la tête, on en ferait un jardin. »

Cependant il ne lui était plus possible de passer sa vie entière dans cette solitude. Il avait besoin de mouvement, de longues marches, de déplacements brusques. Si, parfois, il restait une semaine au Bout-de-Côte, un

matin, il fermait brusquement fenêtres et portes, descendait à Saint-André, restait une journée ou deux à la Condamine, poussait jusqu'à Roquedur. Chez Albert, il s'occupait de mille choses, travaillait aux champs, faisait le menuisier dans la maison d'école, promenait son petit-fils en lui racontant des histoires.

« Tu viendras le voir, ce pays... Non, il n'y a pas de bêtes méchantes. Tiens, regarde, c'est là-bas, en face... »

Quelquefois même, au hasard des rencontres sur les chemins, ayant entendu dire que l'on cherchait des ouvriers pour des travaux dans quelque ferme de la montagne, il allait s'embaucher comme un manœuvre de vingt ans.

« Tu n'es pas raisonnable », lui disait Albert. « Pourquoi ne restes-tu pas tranquille? »

« Ce n'est pas que je m'ennuie où que ce soit. Non, non, mais j'ai besoin de tout ce travail. Si j'avais sept vaches et cent moutons au Bout-de-Côte, je n'irais jamais plus bas que la vigne. J'ai trop l'habitude des gros ouvrages. »

Ce matin-là, Combes était parti pour le Bout-de-Côte. Devant lui, dans les nuages troués par l'aube et par le vent, le col du Minier découvrait tout un arrière-pays de hauts pâturages, de forêts et de sources.

Sur la crête des Quatre-Chemins, il s'arrêta. Au-dessous de lui, la nouvelle route — pour les gens du pays, c'était toujours, depuis quarante ans, « la nouvelle route » — remontait la longue vallée, vers Grimals et vers la Baraque Neuve et dessinait, à chaque tournant, une plate-forme blanche.

« Après tout », dit-il, « personne ne m'attend au Bout-de-Côte. J'ai mon manger dans mon sac et pas grand-chose à faire là-haut, dans cette saison. Je peux aller jusqu'au Boultou boire un verre de vin de montagne. »

Et, laissant sur la droite le chemin de sa vigne, il descendit vers le fond de la vallée. Sur la route, il fit face à la montagne. A côté de lui, la bataille de la lumière et des eaux

jaillissantes gagnait, mètre par mètre, tout le fond de la gorge et, sur chaque cascade, entre les roches lisses, une écume d'eau vive semblait rencontrer brusquement une autre écume d'étincelles.

Dans le matin, comme la route est belle, comme la marche est légère aux membres habitués à l'effort, comme les heures sont courtes, même pour un vieil homme! Combes avançait... Au point du jour où rien n'est immobile, où les sources de la nuit jaillissent avec plus de force, où l'herbe se lève, où le vent s'élance sur l'étendue avec la lumière, les mouvements du corps se lient à toutes choses. Le cœur bat, les bras balancent, les jambes vont et composent à chaque pas un équilibre, toujours le même, au-dessus de la terre.

Il n'y avait dans la tête de Combes, et dans sa bouche, entre ses mâchoires qui pétrissaient des phrases, pas un seul cri pour l'enthousiasme, mais ce matin, marchant seul, comme d'autres matins vers le Bout-de-Côte ou vers Roquedur, il éprouvait la folie des poètes.

Avant Grimals, la route est presque droite. Elle se colle seulement aux ravines. Les châ-

taigniers veillent sur elle. Un kilomètre et c'est la même route. Deux. Trois. Des ponts sautent les eaux. Dans le soleil épars sous les feuillages, la route arrive au grand pont de Grimals.

Ici et là, que firent les hommes? Il n'y a pas de place pour les souvenirs pendant la marche. Les souvenirs arrêteraient celui qui passe. Ici et là, ils proposent des haltes.

Au grand pont de Grimals, la route tourne. Les châtaigniers restent avec les schistes. Des blocs de grès s'élèvent sur les herbes. L'eau qui n'a plus de lits secrets sous les pierres glissantes apparaît brusquement sur les roches. L'eau du granit est rare, mais présente. Maintenant, chaque source indiquera la halte. Les souvenirs n'ont plus le temps de rencontrer l'objet qui les appelle, ils viennent trop lentement et déjà l'objet s'éloigne. Le pont de la Chèvre, les trois premiers sapins, le mur en ruine... Les souvenirs pendent au cœur, comme une chose. Les souvenirs sont les joies de la marche. On a mangé sous cet aplomb de roches. Ici et là, on dormit au soleil. Là, Audibert racontait une histoire! Où donc le vieux qui venait de Blandas, s'est-il coupé deux doigts sous une pierre?... Les

souvenirs sont sur les yeux comme le sang qui tourne dans la tête.

La solitude est plaine de miracles. Elle se peuple de visages. Elle rappelle des chansons.

Combes chante.

Mais, brusquement, la route tourne et découvre un haut de vallée. La Baraque Neuve la domine et, devant la porte, au soleil de neuf heures, un homme coupe du bois sur une chèvre. La hache tombe comme un paquet d'eau et les éclats volent comme sur une cascade.

Rien n'a changé depuis le jour où l'entrepreneur a fait construire la maison pour les hommes de la route. Elle s'adosse aux roches droites, on dirait une longue muraille avec des portes et d'étroites fenêtres. Chaque mètre gagné la fait grandir et, déjà, le bruit des pas de Combes, frappant la route, rebondit contre elle.

Payan tourne la tête, se redresse et lève les bras sur le mur blanc. Pour Combes qui s'approche, ce geste de bienvenue efface toute pensée. Mais Payan hésite encore. « Ou — ou. »

Payan s'avance sur la route. Il hésite

encore. « Qui vient? » Mais, à cent mètres de la maison, les deux hommes se serrent la main et l'ombre des chapeaux ne dérobe plus leur visage.

« Combes! Par où viens-tu? Tu as suivi la route? Mais le raccourci te menait tout droit, et tu le connais mieux qu'un autre. Tu as fait dix kilomètres de trop. Quelle idée? »

« Mon plaisir. J'ai voulu marcher un peu, comme un riche. Ce matin, j'étais parti pour le Bout-de-Côte, mon manger sur le dos. J'ai voulu voir le pays à mon aise. J'ai pris la route. Nous l'avons faite, nous pouvons bien nous en servir un peu... Je vais passer le col et manger au Boultou. Ta femme? »

« Dans sa santé... Les enfants sont aux quatre coins du pays. On est seul ici. C'est rare de te voir, et, à part les camionnages et les gardes, c'est même rare de voir un homme devant la maison. Entre. »

Aussi prompte à flairer le visiteur ami que le griffon de la remise, la femme de Payan s'avance dans le couloir.

« Quel hasard », dit-elle.

Elle pose sur la table deux verres bleutés sur lesquels les gouttelettes filent d'un trait. Payan pousse vers Combes une bouteille de

vin rouge et, penché sur la table, il souffle doucement dans l'air froid de la voûte.

« Alors », dit Combes, « c'est encore une bonne maison? Après la route, tu l'as achetée à l'entreprise? Et tu fais le cantonnier? »

« Du kilomètre vingt au kilomètre trente. Oui. Et la neige prépare mon travail! Mais toi, maintenant, tu vis sur ton bien? »

« Eh oui; les malheurs sont venus. Le fils de son côté... La femme! Tout un pays vide, et une maison! »

« On avait trois ans de différence », dit la femme de Payan. « Mais vous avez eu votre temps. Elle a pris son souci de votre vie. »

« Oui. La fin a été son premier repos... Allons, je pars. J'ai idée de manger au Boultou. Encore sept kilomètres. »

« Mais », dit Payan, « coupe par la crête. Tu n'en as pas pour une demi-heure. »

« Non. J'ai idée de voir toute la route. A ce soir, peut-être. »

Et Combes n'a pas fait cent mètres, que la hache de Payan retombe à nouveau sur les rameaux de hêtre, tandis que devant lui, contre la corniche, l'écho saute à chaque coup comme les quatre sabots, liés par la course, d'une bête sauvage.

*

Jusqu'au col du Minier, l'écho suit la route. Il faiblit parfois pour reprendre avec plus de force au premier tournant. Au bruit des pas de Combes, il marche sur le haut talus de la chaussée, il passe dans les rochers nus, sous les sapins et les hêtres, à travers les sources. C'est un compagnon fidèle, il presse le pas sous les lignes d'arbres et, lorsque Combes essuie la sueur sur le cuir de son chapeau, il s'arrête; il s'arrête encore à côté des bornes, il repart, il s'arrête encore lorsque Combes s'appuie au parapet et regarde au fond des précipices.

Le soleil monte et tourne tous les points d'ombre. L'air trop léger chante dans les oreilles. Combes marche en fermant les yeux, comme guidé par sa mémoire. Cet écho qui le suit devient un bruit de pas. Il échappe à la servitude de la marche de Combes, à chaque arrêt, il continue encore. C'est le bruit des pas des hommes de la route. Audibert marchait ainsi : tous les trois pas, un pas plus fort, la reprise d'un élan ou la frappe normale d'une semelle qui bat trop vite. Der-

rière Audibert, marchent les manœuvres, le vieil Aldebert et Payan lui-même et Triaire.

Combes n'entrouvre plus les yeux que tous les vingt pas. Il se souvient des détours de la route. Nue au soleil, elle grésille devant lui et son grésillement le guide mieux qu'une clarté.

Au long de la route, le vent brûle et ne passe pas. Ce n'est qu'un balancement de l'air et de la lumière, le souffle du jour le plus chaud de l'été.

Combes retrousse ses manches, ouvre sa chemise. Il ne sent sur tout son corps qu'un seul point de fraîcheur, à la naissance de la gorge, en haut de la poitrine, là où tombent les gouttes de sueur des joues et du menton. Un bourdonnement l'accompagne. C'est le bruit des voix des hommes de la route, des appels, des questions, des rires : le dialogue cadencé des hommes qui vont au travail.

Combes parle.

A ras du col, le vent du Nord accueille les visages, il enveloppe les poitrines, puis, sur la crête, il tourne dans les jambes.

« Eh bien », dit Combes brusquement arrêté par cette fraîcheur, « on peut prendre

la mort, dans ce soleil. Je ne savais plus où était ma tête. »

Il s'assied sur l'herbe froide, à l'ombre des sapins. La route entière arrive devant lui, comme une lumière étendue.

Pour un homme exténué par la marche et dont les paupières se ferment à demi, c'est un repos que de suivre les mouvements d'une ombre sur le ciel. Entre les cils de Combes, un homme se découpe. Il marche sur le coupe-feu du Minier. Il vient vers le col et grandit en sautant les rochers. Sur la crête et dans le ciel, pas un geste ne se perd. Les bras se lèvent à chaque bond, la poitrine se penche en avant à chaque glissade.

Mais l'homme arrive auprès de Combes qui se lève.

« Salut », dit Combes.

L'homme s'arrête sur le talus, puis il saute sur la route :

« Salut », dit-il, « on se connaît. »

« Oui », dit Combes, « tu es le cousin d'Audibert. On était ensemble à Col Tordu pour la mort de son pauvre père... Tu es des fermes de ce côté de la montagne? »

« Oui... Nous avons repris le Boultou depuis six mois. Ça touche à la route. Nos

autres fermes sont maintenant perdues dans les terres. Elles ne sont plus bonnes qu'à faire des bergeries d'été. »

« Tu descends jusqu'au Boultou? J'y vais aussi. On fera route ensemble. »

La descente est douce. Les sapins semblent retenir la chaussée comme la terre meuble.

« Je vous connaissais bien », dit l'homme au bout de quelques mètres, « parce que vous étiez aux prés de Molières... Ma nièce travaille à la filature, chez Monsieur Cavérac. Mais comment avez-vous fait pour me reconnaître? Voilà vingt-cinq ans qu'on ne s'est vu l'un devant l'autre. »

« L'air de famille. Tu ressembles à Audibert à l'époque où il a perdu son père. Et puis je devinerais tout le monde à sa parenté, dans le pays... Mais c'est vrai que les vieux s'en vont. »

« Ils vivent à la grande ville maintenant? Le fils a réussi... Personne ne sait plus de leurs nouvelles. »

« Alors vous avez pris le Boultou? Mais ceux qui le tenaient y sont bien encore? Oui. Sûr qu'il y a de la place pour deux familles là-haut. Je les connais bien, ces Triaire. Ils sortent du même quartier que moi, du côté de Bout-de-Côte, et vieux aussi. »

« Ils prenaient un peu trop d'âge pour suffire à tout. Ils voulaient du monde à côté d'eux. Sur ces montagnes, on ne risque pas de se gêner. Je viens justement de là-haut pour voir leurs bêtes. Elles sont avec un petit qui n'a pas trop de raison. »

La ferme du Boultou se dégage brusquement des troncs d'arbres. Dans la cour détrempée, ouverte sur la route, un vieillard et trois femmes regardent vers le Minier.

« Hou! Combes! » crie la plus vieille. « On voyait bien celui-là venir avec un autre, mais du diable si on allait penser que c'était toi... Tu es bien rouge. Le soleil t'a surpris peut-être? Tiens, regarde-le. C'est quand même toujours lui. Il n'a plus toute sa tête, ni ses yeux. C'est Combes. Combes. Il ne comprend pas. Si? Si? Alors, il t'a reconnu... Mange avec nous puisque c'est l'heure. »

« J'ai mon manger. Mais je vais rester avec vous. Je profiterai de la table, et puis un verre de vin, si vous voulez. »

Le cousin des Audibert dit aux autres femmes :

« C'est Combes. Celui des prés de Molières. Nous nous sommes trouvés au col. »

« Et bonjour — Bonjour. »

« Ah! bien, maintenant, on vient se promener vers ici? » dit la plus jeune femme en riant.

« J'avais quelque chose à voir », dit Combes avec une gêne brusque.

« Mais dis », reprend la vieille, « le soleil t'a surpris. Moi, j'ai encore mes yeux, s'il ne les a pas. Je vois les veines de ton cou et de ta tête. Oui, viens boire, ça te tirera la chaleur, mais mange un peu d'abord, que le vin se glacerait dans ta bouche. »

Le temps passe vite autour de la table. Après le dîner, les cousins des Audibert sont venus chez les Triaire. On a bu le café en bavardant.

« Alors, vous non plus, vous ne savez pas de leurs nouvelles? » disent les femmes. « Ils mourraient sans qu'on le sache... Et c'est loin cette ville? Quelle idée, quand même. »

« Il ne faut pas penser à sa mort pour s'en aller comme ça! Et des vieux pourtant? » dit la femme Triaire.

« Ah! c'est votre petit qui fait l'école, à Roquedur?... Il a réussi, lui aussi. »

« Il est de Bout-de-Côte », dit brusque-

ment le vieux. « Nous en sommes aussi. Avant la route... »

« Tais-toi », dit la vieille, « tu te fatigues. Tu ne dormiras pas cette nuit. »

« Reste, reste », dit Combes, « tout ça est vrai. Mais il faut que je m'en retourne. »

« Tu vois, Combes s'en va », crie la vieille. « Tu peux lui dire adieu. »

« J'avais quelque chose à voir du côté de la Baraque Neuve. Mais maintenant, c'est mon heure. Et encore, je vais me faire prendre par la nuit. Voilà l'amitié, on parle plus que son temps. Adieu, Triaire. »

Les femmes font encore des gestes d'adieu devant la porte. Combes se retrouve seul sur la route.

« J'en ai vu du monde, aujourd'hui », pense-t-il. « Quelle tournée! Ce Payan qui travaillait avec moi, à la route, et sa femme qui était de l'âge de ma pauvre Anna. Ce garçon qui ressemble à Audibert, tête coupée, au temps où nos petits étaient encore à l'école de Saint-André. Et ce Triaire avec sa femme... Elle dit bien qu'il n'a plus sa tête ni ses yeux, mais il se reconnaît encore... Je me suis laissé mettre en retard. C'est toutes

les heures. Maintenant que j'ai vu la route, je peux filer tout droit dans la montagne... Voilà les sapins du Minier. J'ai le sentier qui descend à pic au fond de la vallée. Tant pis je ne repasserai pas à la Baraque Neuve. C'est le plus court, l'autre raccourci allonge un peu à la descente. Si l'on croirait pouvoir descendre là, à regarder cette montagne. S'il était plus tard, je n'y passerais pas... »

Sur le sentier qui saute de roche en roche, la montagne s'élève brusquement. La crête s'éloigne et se resserre sur le ciel. Une ombre qui n'est pas encore celle du soir sort des coulées de roches. Dans chaque fond de prairie ou de bois, elle se mélange à la poussière d'eau des cascades. L'air qu'on respire pose des plaques fraîches dans le nez et sur la gorge.

« On descend trop vite », se dit Combes. « Les pieds sont déjà en bas d'un bout de descente que la tête est encore en haut. A regarder en avant, on prendrait le vertige. »

Il glisse sur les petits prés où l'eau jaillit des herbes, sous les souliers. Il saute les plaques rocheuses. Maintenant, il parle à haute voix :

« Quelle idée quand même. J'ai fait plus de quarante kilomètres sur ces montagnes. C'est aussi long qu'une vie, une journée comme ça! C'est même comme une vie... Ce matin, je me croyais encore en train de faire la route, et ce soir, je me sens au milieu de ce pays comme s'il était devenu mien à force d'y vivre... En tout cas, les gens m'ont toujours bien reçu. A mon âge, on ne peut pas être un étranger, où que ce soit... La pauvre Anna se tourmentait toujours... Le bonheur? le bonheur? Elle le cherchait dans sa tête, dans ses comptes. Ce n'est pas comme ça. On le sent comme la force de ses bras ou de ses jambes... »

Au bord d'un tournant vertigineux, comme réveillé par la fraîcheur de l'abîme, Combes s'arrête :

« Ah! mais », dit-il, « je parle comme un fou. Je ne sais plus si c'est de ma tournée d'aujourd'hui ou de toute ma vie. Tout ça se brouille. Si je parle de ma vie, je fais comme les dévots, mais ça ne fait rien, ce n'est pas plus bête. Avec ou sans le bon Dieu on peut bien penser à ce qu'on a été... »

A grandes enjambées, la tête rejetée en arrière, Combes a dépassé la corniche en sur-

plomb sur le vide. Le sentier se coule à travers une petite prairie durement inclinée, mais où l'éloignement du gouffre abandonne l'esprit à ses propres hantises.

« Elle me disait toujours : « Tu auras été tranquille dans la vie... » Tranquille! Et maintenant les autres me disent que je suis rouge... Tu es rouge... Tu es rouge... Pas si rouge que content! Ma figure éclaterait comme le soleil... »

Il marche ainsi, criant presque, mais, tout d'un coup, il se trouve assis sur une pierre, la tête dans les mains, l'œil droit fermé, l'autre entrouvert. La vallée est sombre, elle bouge sous un brouillard, puis, brusquement elle reste immobile. A vingt mètres, sur la droite, un sapin ploie un rameau sur l'horizon.

L'air est épais, il s'arrête dans la bouche. Un cœur trop grand saute dans la poitrine vide. Le sang fait un remous sous les oreilles. Combes serre son front à deux mains, il rentre son œil droit au fond d'un trou. Il lui semble que son œil gauche sort de son orbite, qu'il touche douloureusement les choses visibles et racle l'horizon.

Alors, sans avoir voulu parler, mais écou-

tant sa propre voix comme celle d'un autre, Combes dit :

« J'ai pris la mort... à ce soleil. »

Il souffle et s'entend souffler, à grands coups brusques. Puis il glisse sur le dos, s'étend sur la pierre. Une arête à trois pointes meurtrit sa nuque. Ses deux yeux s'ouvrent et ne voient que le ciel. Le ciel n'est rien; c'est comme une chose immense qui n'existe pas, ni couleur, ni mouvement. Une grande route déserte, sans chaussée, sans empierrement ni talus. A la regarder, on la parcourt tout entière. On se perd dans ce vide.

Combes entend encore son souffle : la dernière chose que l'on pourrait prendre dans ses mains, un souffle pareil à une pierre lancée et qui frappe l'air.

Sans parler, la bouche entrouverte mais contractée, immobile, douloureuse sous un filet de salive, Combes écoute encore le souvenir de sa voix :

« J'ai pris la mort. »

Puis le souffle cesse... Pas très loin, un bruit de source ou de cascade gagne lentement sur le silence, comme s'il marchait sur la prairie.

Le bruit du vent le suit et le temps s'écoule avec ce double murmure.

Combes se soulève sur la pierre. Quand il est assis, sa tête échappe en avant, comme aux mauvais matins de réveil. Il doit la prendre encore dans ses mains pour l'arracher à cette pesanteur.

« Je viens d'être malade », dit-il. Puis, regardant avec effort ce bout de prairie, cette grande dalle inclinée, cette lisière de sapins derrière laquelle passent le vent et l'eau des sources.

« Je pouvais mourir là. »

Petit à petit, il reconnaît les arbres, les rochers.

« C'est le pré carré. Je ne croyais pas être si bas dans la montagne. J'ai dû marcher sans m'en rendre compte. »

Sa tête est libre maintenant. L'air du soir a repris sa légèreté. Il glisse comme un vin de coteau dans la bouche. Il emplit la poitrine, et ce cœur qui tout à l'heure sautait dans le vide, reprend sa place.

Combes se lève, il gagne les sapins, descend jusqu'à la source. Sur les tempes et sur la nuque, l'eau se mélange à l'air et glisse comme lui. Accroupi sur les galets, les mains

dans les herbes de l'autre rive, on plonge la tête jusqu'au sable fin qui tourne dans le courant.

« Eh », dit Combes en se relevant, les cheveux ruisselants d'eau, les yeux libres et luttant avec l'ombre, « ce n'est rien du tout. Me voilà plus gaillard que ce matin. Une bonne nuit... »

Il reprend sa marche. Encore deux petites prairies et des raidillons de cailloux, puis il rejoindra l'ancienne route à longues dalles, taillée au-dessus du torrent. Encore deux kilomètres sur cette voie étroite et lisse, puis il s'engagera dans les grandes prairies de pommiers qui sont au nord des prés de Molières.

« Je pouvais mourir aujourd'hui », pense-t-il. « Mais ça ne m'empêchera pas, demain, de passer la matinée à la Condamine, et, le soir, de monter jusqu'à Roquedur. »

Sur le bouillonnement des eaux dans les petites écluses de la prairie, il respire l'odeur des premières pommes mûres, et, pressant le pas, devant la vallée ouverte sous les feuillages, il dit brusquement :

« C'est le plus beau jour de l'année. »

TABLE

Plan cavalier des Montagnes de la nouvelle route. 6

Première Partie

Les Hommes de la route. 7

Deuxième Partie

Les vergers de la Condamine. 71

Troisième Partie

Les enfants. 131

Quatrième Partie

Combes. 189

LE LIVRE DE POCHE

qui a permis, depuis plus de trois ans, à ses innombrables lecteurs de se constituer à peu de frais une collection unique des plus grandes œuvres françaises et étrangères de l'époque contemporaine, est complétée par ses deux séries :

LE LIVRE DE POCHE **ENCYCLOPÉDIQUE**

LE LIVRE DE POCHE **HISTORIQUE**

Les titres publiés dans chacune de ces deux séries ont été soigneusement sélectionnés, tant du point de vue de la valeur propre des textes que de celui de leur qualité littéraire. Le Livre de Poche *a, en effet, fait appel pour chaque sujet traité, à la collaboration des meilleurs spécialistes et écrivains. Les lecteurs seront donc assurés d'avoir entre les mains des ouvrages sérieusement documentés, clairs et attrayants.*

Achetez au fur et à mesure les volumes qui figurent au programme de ces deux nouvelles séries, vous vous constituerez aux moindres frais une magnifique bibliothèque des connaissances humaines, indispensable à l'homme d'aujourd'hui.

LE LIVRE DE POCHE ENCYCLOPÉDIQUE

Cette série s'est fixé pour objectif de mettre entre les mains de ses lecteurs

TOUTES LES CLÉS DU MONDE MODERNE ET DE LA VIE PRATIQUE

Instruments de travail et de connaissance, les volumes qui la constituent se proposent de faciliter la vie de ceux qui les liront et de leur faire connaître l'essentiel des grands problèmes d'aujourd'hui.

Leur conception générale procède du même principe que leur présentation : à la commodité du format, à la maniabilité de l'ouvrage, à son élégance correspondent la clarté de l'exposition, la simplicité et la précision du ton, le souci constant de ne rien laisser dans l'ombre.

LE LIVRE DE POCHE ENCYCLOPÉDIQUE

a fait appel dans ce but aux meilleurs spécialistes dans chacun des domaines traités.

L'ensemble des volumes parus et à paraître constituera pour toutes ces raisons

UNE COLLECTION UNIQUE

VOLUMES PARUS

LA PÊCHE ET LES POISSONS DE RIVIÈRE

par Michel DUBORGEL

Le manuel indispensable à tous les pêcheurs et futurs pêcheurs.

LA CUISINE POUR TOUS

par un groupe de professeurs de l'Enseignement Ménager
sous la direction de Ginette MATHIOT

1243 recettes
suivies d'une table des temps de préparation et de cuisson.

LAROUSSE DE POCHE

Les 32.000 mots essentiels de la Langue française.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE

par Émile VUILLERMOZ

La vie et l'œuvre de tous les musiciens
par l'un des plus grands musicographes actuels.

BEAUTÉ - SERVICE

par Josette LYON

Etre belle n'est pas aussi difficile qu'on le pense...

LES MAINS PARLENT

par le Professeur Josef RANALD

Y a-t-il un secret dans les lignes de la main?

COMMENT SE FAIRE DES AMIS

par Dale CARNEGIE

Savoir se faire des amis, la grande chance de votre vie...

★

VOLUMES A PARAITRE DANS LE 1er TRIMESTRE 1957

VOTRE CHIEN

par J. R. KINNEY et Ann HONEYCUTT

Les 1000 et 1 problèmes d'une vie de chien...

COMMENT CONNAITRE VOTRE ENFANT

par Rose VINCENT

Êtes-vous sûr de bien comprendre et de bien élever vos enfants?

LE LIVRE DE POCHE
HISTORIQUE

L'Histoire a toujours suscité l'intérêt du plus vaste public. Mais sous l'étiquette historique se cachent des marchandises très diverses, depuis les études les plus sérieuses — dont l'accès est parfois aride et rebutant — jusqu'aux récits romancés les plus fantaisistes.

Avec cette nouvelle collection, le dessein du LIVRE DE POCHE a été de rassembler, sous la forme pratique, claire et facilement abordable qui a fait son succès, les œuvres historiques les plus sérieusement établies et dont la lecture n'en reste pas moins aussi passionnante que celle d'un roman. Aussi a-t-il fait appel à des auteurs qui pour être historiens n'en oublient pas pour cela d'être écrivains — et souvent parmi les meilleurs de ce temps. Leurs ouvrages — qu'ils traitent d'une époque proche ou lointaine, d'une grande figure ou de l'Histoire d'un pays déterminé — sont toujours parfaitement et scrupuleusement documentés tout en restant d'une lecture facile et captivante. LE LIVRE DE POCHE HISTORIQUE, en adjoignant à ces œuvres des témoignages directs — comme les MEMOIRES DU GENERAL DE GAULLE — constituera pour le lecteur une bibliothèque aussi attrayante et complète que possible, d'où se dégagera clairement le vaste panorama des événements qu'il est indispensable de connaître pour comprendre la place qu'occupe l'époque contemporaine dans le cours de l'histoire.

VOLUMES PARUS

MÉMOIRES DE GUERRE
par le GÉNÉRAL DE GAULLE
L'Appel (1940-1942)

NAPOLÉON
par Jacques BAINVILLE

VIE ET MORT DE JEANNE D'ARC
par Régine PERNOUD

HISTOIRE SAINTE
par DANIEL-ROPS
de l'Académie Française

LE SIÈCLE DE LOUIS XV
par Pierre GAXOTTE

CLÉOPATRE
par Oscar de WERTHEIMER

HISTOIRE DE FRANCE
par Jacques BAINVILLE

★

VOLUMES A PARAITRE DANS LE 1er TRIMESTRE 1957

L'ÉPOPÉE DES CROISADES
par René GROUSSET

JÉSUS EN SON TEMPS
par DANIEL-ROPS

LUCRÈCE BORGIA
par Maria BELLONCI

LE LIVRE DE POCHE

poursuit d'autre part son effort en publiant les œuvres romanesques françaises et étrangères les plus remarquables de l'époque contemporaine. Par sa présentation solide et attrayante (couverture illustrée en quatre couleurs et laquée, tranches teintées), par son format pratique et maniable, par la modicité de son prix comme par le choix prestigieux de ses titres, LE LIVRE DE POCHE répond à un besoin précis : le lecteur peut emporter partout avec lui, et avoir constamment sous la main, l'ouvrage de son goût dans son texte intégral.

VOLUMES PARUS

ARAGON
59-60 Les Cloches de Bâle.
133-134 Les Beaux Quartiers.

GEORGES ARNAUD
73 Le Salaire de la Peur.

MARCEL AYMÉ
108 La Jument verte.
180 La Tête des Autres.

HERVÉ BAZIN
58 Vipère au Poing.
112 La Mort du Petit Cheval.
201 202 La Tête contre les Murs.

VICKI BAUM
167 Lac-aux-Dames.
181-182 Grand Hôtel.

PIERRE BENOIT
1 Kœnigsmark.
15 Mademoiselle de la Ferté
82 La Châtelaine du Liban.
99 Le Lac salé.
117-118 Axelle *suivi de* Cavalier 6.
151 L'Atlandide.
174 Le Roi Lépreux.

GEORGES BERNANOS
103 Journal d'un Curé de Campagne.
186 La Joie.

ELIZABETH BOWEN
80-81 Les Cœurs détruits.

LOUIS BROMFIELD
126-127 Emprise.
187-188 La Colline aux Cyprès.

EMILY BRONTË
105-106 Les Hauts de Hurle-Vent.

SAMUEL BUTLER
204-205 Ainsi va toute Chair.

JAMES CAIN
137 Le Facteur sonne toujours deux Fois.

ERSKINE CALDWELL
66 Le Petit Arpent du Bon Dieu.
93 La Route au Tabac.

ALBERT CAMUS
132 La Peste.

FRANCIS CARCO
67 L'Homme traqué.
107 Brumes.

L.-F. CÉLINE
147-148 Voyage au bout de la Nuit.

GILBERT CESBRON
100 Notre Prison est un Royaume.
129 Les Saints vont en Enfer.

JEAN COCTEAU
128 Les Parents terribles.

COLETTE
11 L'Ingénue libertine.
89 Gigi.
96 La Chatte.
116 La Seconde.
123 Duo *suivi de* Le Toutounier.

A.-J. CRONIN
2 Les Clés du Royaume.
30 La Dame aux Œillets.
64 Sous le Regard des Étoiles.
95 Le Destin de Robert Shannon.

EUGÈNE DABIT
14 L'Hôtel du Nord.

DANIEL-ROPS
71-72 Mort où est ta Victoire?
165-166 L'Épée de Feu.

PIERRE DANINOS
154-155 Tout Sonia.

DAPHNÉ DU MAURIER
23-24 Le Général du Roi.
77-78 L'Auberge de la Jamaïque.

ROLAND DORGELÈS
92 Le Cabaret de la Belle Femme.
189-190 Les Croix de Bois.

MAURICE DRUON
175-176 Les Grandes Familles.

ALEXANDRE DUMAS Fils
125 La Dame aux Camélias.

JEAN DUTOURD
195-196 Au Bon Beurre.

C. V. GHEORGHIU
172-173 La Vingt-cinquième Heure.

ANDRÉ GIDE
6 La Symphonie pastorale.
152-153 Les Faux-Monnayeurs.
183 Les Caves du Vatican.

JEAN GIRAUDOUX
175 Siegfried et le Limousin.

RUMER GODDEN
164 Le Fleuve.

ELIZABETH GOUDGE
56-57 La Cité des Cloches.
113-114 L'Arche dans la Tempête.

GRAHAM GREENE
46 Le Troisième Homme.
104 La Puissance et la Gloire.
191-192 Le Fond du Problème.

THOMAS HARDY
184-185 Tess d'Urberville.

ERNEST HEMINGWAY
16 L'Adieu aux Armes.
28-29 Pour qui sonne le Glas.

PHILIPPE HÉRIAT
37-38 Famille Boussardel.

ALDOUS HUXLEY
31-32 Contrepoint.

MARGARET KENNEDY
5 La Nymphe au Cœur fiolle.
109-110 L'Idiot de la Famille.
135-136 Solitude en Commun.

JOSEPH KESSEL
83 L'Équipage.

JOHN KNITTEL
84-85 Thérèse Étienne.
169-170 Amédée.

ARTHUR KŒSTLER
35 Le Zéro et l'Infini.
194 Croisade sans Croix.

JEAN DE LA VARENDE
41 Nez de cuir.

D.-H. LAWRENCE
62-63 L'Amant de Lady Chatterley.

ROSAMOND LEHMANN
8 L'Invitation à la Valse.
101-102 La Ballade et la Source.
149-150 Poussière.

ANITA LOOS
54 Les Hommes préfèrent les Blondes.

PIERRE LOUŸS
124 Les Aventures du Roi Pausole.

BETTY MACDONALD
94 L'Œuf et moi.

PIERRE MAC ORLAN
115 Le Quai des Brumes.

MALAPARTE
19-20 Kaputt.

ANDRÉ MALRAUX
27 La Condition humaine.
61 Les Conquérants.
86 La Voie royale.
162-163 L'Espoir.

KATHERINE MANSFIELD
168 La Garden-Party.

JEAN MARTET
88 Le Récif de Corail.
111 Marion des Neiges.

SOMERSET MAUGHAM
17-18 Le Fil du Rasoir.

FRANÇOIS MAURIAC
138 Thérèse Desqueyroux.

ANDRÉ MAUROIS
90-91 Les Silences du Colonel Bramble *suivis des* Discours *et des* Nouveaux Discours du Docteur O'Grady.
142 Climats.

THYDE MONNIER
143-144 Fleuve.

H. DE MONTHERLANT
43 Les Jeunes Filles.
47 Pitié pour les Femmes.
48 Le Démon du Bien.
49 Les Lépreuses.

MARCEL PAGNOL
22 Marius.
74 Fanny.
[illegible] César.

MARCEL PROUST
79 Un Amour de Swann.

RAYMOND QUENEAU
120 Pierrot mon Ami.

RAYMOND RADIGUET
119 Le Diable au Corps

M. K. RAWLINGS
139-140 Jody et le Faon.

ROMAIN ROLLAND
42 Colas Breugnon.

MAZO DE LA ROCHE
12-13 Jalna.
52-53 Les Whiteoaks de Jalna
121-122 Finch Whiteoak.

ANDRÉ ROUSSIN
146 La Petite Hutte *suivi de* Lorsque l'Enfant paraît...

A. DE SAINT-EXUPÉRY
3 Vol de Nuit.
21 Pilote de Guerre.
68 Terre des Hommes.
177 Courrier Sud.

CÉCIL SAINT-LAURENT
156-157 Caroline chérie, *tome 1*.
157-158 Caroline chérie, *tome 2*.

M. DE SAINT-PIERRE
171 La Mer à boire.

JEAN-PAUL SARTRE
10 Les Mains sales.
33 Le Mur.
160 La Nausée.

JOHN STEINBECK
26 Des Souris et des Hommes.
44-45 Les Raisins de la Colère.

ROGER VERCEL
9 Capitaine Conan.
36 Remorques.

VERCORS
25 Le Silence de la Mer.
210-211 Les Animaux dénaturés *suivi de* La Marche à l'Étoile.

MARY WEBB
65 Sarn.

FRANZ WERFEL
39-40 Le Chant de Bernadette.

KATHLEEN WINSOR
4 Ambre.

VIRGINIA WOOLF
176 Mrs. Dalloway.

RICHARD WRIGHT
130-131 Un Enfant du Pays.

ÉMILE ZOLA
7 La Bête humaine.
34 Thérèse Raquin.
50-51 Nana.
69-70 La Faute de l'Abbé Mouret.
87 Le Rêve.
97-98 L'Assommoir.
145-146 Germinal.
178-179 La Terre.

VOLUMES PARUS ET A PARAITRE DANS LE 1er SEMESTRE 1957

MARCEL AYMÉ
Le Passe-Muraille.

PIERRE BENOIT
La Chaussée des Géants

GEORGES BERNANOS
Sous le Soleil de Satan.

PEARL BUCK
Pivoine (*).

ANTOINE BLONDIN
Les Enfants du Bon Dieu.

LOUIS BROMFIELD
Mrs. Parkington.

ANDRÉ CHAMSON
Les Hommes de la Route.

JEAN COCTEAU
Thomas l'Imposteur.

COLETTE
Claudine en Ménage
Claudine s'en va.

YVES GIBEAU
Allons z'Enfants.

JEAN GIONO
Un de Baumugnes.

JULIEN GREEN
Minuit (*).

THOMAS HARDY
Jude l'Obscur (*).

ERNEST HEMINGWAY
Le Soleil se lève aussi.

RICHARD LLEWELLYN
Qu'elle était verte ma Vallée (*).

CHARLES MORGAN
Fontaine (*).

ALAN PATON
Pleure ô Pays bien aimé (*).

JACQUES PRÉVERT
Paroles (*).

JAKOB WASSERMANN
L'Affaire Maurizius (*).

MARGUERITE YOURCENAR
Mémoires d'Hadrien (*).

ÉMILE ZOLA
Au Bonheur des Dames (*).
Pot-Bouille (*).

Volume double : (*)

LA COLLECTION POURPRE

par le choix de ses titres, sa reliure sobre et élégante, ses fers dorés au dos, son couvre-livre illustré en couleurs est essentiellement une collection de bibliothèque.

VOLUMES PARUS

A. ADÈS et A. JOSIPOVICI
Le Livre de Goha le Simple.
CLAUDE ANET
Ariane, jeune Fille russe.
GABRIELE D'ANNUNZIO
L'Enfant de Volupté. Le Feu.
JEAN ANOUILH
La Sauvage *suivi de* Le Bal des Voleurs.
GEORGES ARNAUD
Le Salaire de la Peur.
MARCEL AYMÉ
Le Bœuf clandestin. La Jument verte. La Table aux Crevés. Travelingue. La Vouivre.
HERVÉ BAZIN
Vipère au poing. La Mort du Petit Cheval.
RENÉ BAZIN
De toute son Ame. Le Blé qui lève. Magnificat. Les Nouveaux Oberlé. Les Oberlé. La Terre qui meurt.
GERMAINE BEAUMONT
La Roue d'Infortune.
BÉATRIX BECK
Léon Morin, Prêtre.
MAURICE BEDEL
Jérôme 60° Latitude nord.
PIERRE BENOIT
Kœnigsmark. La Chatelaine du Liban. Mademoiselle de la Ferté. Le Lac Salé.
GEORGES BERNANOS
Journal d'un Curé de Campagne. Sous le Soleil de Satan.
ANDRÉ BEUCLER
Gueule d'Amour.
PRINCESSE BIBESCO
Catherine-Paris. Le Perroquet vert.
ANDRÉ BILLY
L'Amie des Hommes.
V. BLASCO IBANEZ
Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse. Arènes sanglantes.
HENRI BOSCO
L'Ane Culotte.
RENÉ BOYLESVE
La Becquée. L'Enfant à la Balustrade. La Leçon d'Amour dans un Parc.
ALBÉRIC CAHUET
Les Amants du Lac.
ERSKINE CALDWELL
La Route au Tabac.
ALBERT CAMUS
La Peste.
FRANCIS CARCO
Jésus-la-Caille. Les Innocents. L'Homme traqué.
GILBERT CESBRON
Notre Prison est un Royaume. Les Saints vont en Enfer.
COLETTE
Chéri. Claudine à l'École. Claudine à Paris. Claudine s'en va. L'Ingénue libertine. La Fin de Chéri. Gigi. La Maison de Claudine. La Seconde.
PIERRE DE COULEVAIN
Sur la Branche.

FRANCIS DE CROISSET
La Dame de Malacca.

A.-J. CRONIN
Les Clés du Royaume (*).
La Dame aux Œillets.

ALPHONSE DAUDET
Sapho.

ROLAND DORGELÈS
Le Cabaret de la Belle Femme.

MAURICE DRUON
Les Grandes Familles (2 *vol.*).

ALEXANDRE DUMAS fils
La Dame aux Camélias.

ALEXANDRE DUMAS père
Les Trois Mousquetaires (2 *v.*).

GILBERT DUPÉ
La Ferme du Pendu. La Foire aux Femmes.

HENRI DUVERNOIS
Les Sœurs Hortensias.

CLAUDE FARRÈRE
La Bataille.

ANATOLE FRANCE
Crainquebille, Le Crime de Sylvestre Bonnard. Histoire comique. L'île des Pingouins. Le Lys rouge. Le Petit Pierre. La Révolte des Anges. Thaïs. L'Anneau d'Améthyste. L'Étui de Nacre. Les Sept Femmes de la Barbe Bleue. Le jardin d'Epicure. Les contes de Jacques Tournebroche.

PIERRE FRONDAIE
L'Homme à l'Hispano.

MAURICE GENEVOIX
Raboliot.

ANDRÉ GIDE
Les Caves du Vatican. L'École des Femmes. Les Faux-Monnayeurs. Isabelle. La Symphonie pastorale.

O.-P. GILBERT
Mollenard. Les Portes de la Solitude.

JEAN GIONO
Le Chant du Monde. Colline. Le Grand Troupeau. Un de Baumugnes.

MAXIME GORKI
Ma Vie d'Enfant.

JULIEN GREEN
Adrienne Mesurat. Leviathan.

GRAHAM GREENE
La Puissance et la Gloire. Le Troisième Homme. Tueur à Gages.

SERGE GROUSSARD
La Femme sans Passé.

GYP
Le Mariage de Chiffon.

LUDOVIC HALÉVY
L'Abbé Constantin. La Famille Cardinal.

ERNEST HEMINGWAY
L'Adieu aux Armes. Pour qui sonne le Glas (*).

ÉMILE HENRIOT
Aricie Brun.

RICHARD HUGHES
Un Cyclone à la Jamaïque.

ALDOUS HUXLEY
Jouvence.

MARGARET KENNEDY
La Nymphe au Cœur fidèle.

JOSEPH KESSEL
Belle de jour. Les Cœurs purs. Le Coup de Grâce. L'Équipage. Nuits de Princes.

J. KESSEL et H. ISWOLSKI
Les Rois aveugles.

RUDYARD KIPLING
Simples Contes des Collines.

ARTHUR KŒSTLER
Spartacus. Le Yogi et le Commissaire. Le Zéro et l'Infini.

JACQUES de LACRETELLE
Silbermann.

VALÉRY LARBAUD
Fermina Marquez.

JEAN DE LA VARENDE
Le Centaure de Dieu.

D.-H. LAWRENCE
L'Amant de Lady Chatterley (*).

ROSAMOND LEHMANN
L'Invitation à la Valse.

EUGÈNE LE ROY
Jacquou-le-Croquant.

PIERRE LOTI
Les Désenchantées. Madame Chrysanthème. Le Mariage de Loti. Matelot. Mon Frère Yves. Ramuntcho. Le Roman d'un Enfant. Le Roman d'un Spahi. La Troisième Jeunesse de Mme Prune.

PIERRE MAC ORLAN
A Bord de l'Étoile-Matutine. La Bandera. Le Quai des Brumes.

ANDRÉ MALRAUX
La Condition humaine. Les Conquérants. La Voie Royale.
GUY DE MAUPASSANT
Une Vie.
FRANÇOIS MAURIAC
Les Anges noirs. Le Baiser au Lépreux. La Fin de la Nuit. Le Fleuve de Feu. Le Mystère Frontenac. Le Nœud de Vipères. Thérèse Desqueyroux.
ANDRÉ MAUROIS
Ariel ou la Vie de Shelley. Bernard Quesnay. Le Cercle de Famille. Climats. Ni Ange ni Bête.
PROSPER MÉRIMÉE
Carmen.
ROBERT MERLE
Week-End à Zuydcoote.
OCTAVE MIRBEAU
Le Jardin des Supplices.
H. DE MONTHERLANT
La Reine morte. Le Songe. Les Olympiques.
PAUL MORAND
Lewis et Irène. Ouvert la Nuit.
IRÈNE NEMIROVSKY
David Golder.
MARCEL PAGNOL
Marius. Fanny. Topaze.
ÉDOUARD PEISSON
Passage de la Ligne.
JOSEPH PEYRÉ
Sang et Lumières.
MARCEL PROUST
Un Amour de Swann.
RAYMOND RADIGUET
Le Bal du Comte d'Orgel. Le Diable au Corps.
ROMAIN ROLLAND
Colas Breugnon.
JULES ROMAINS
Le Dieu des Corps. Lucienne.
JULES ROY
La Vallée heureuse.

A. DE SAINT-EXUPÉRY
Courrier Sud. Terre des Hommes. Vol de Nuit. Pilote de Guerre.
ARMAND SALACROU
Histoire de Rire *suivi de* L'Archipel Lenoir.
JEAN-PAUL SARTRE
Les Mains sales. Le Mur. La Nausée.
ANDRÉ SAVIGNON
Filles de la Pluie.
GEORGES SIMENON
Les Inconnus dans la Maison. Le Voyageur de la Toussaint.
JOHN STEINBECK
Des Souris et des Hommes.
J. et J. THARAUD
La Maîtresse servante.
MARCELLE TINAYRE
La Maison du Péché.
LEON TOLSTOI
Anna Karenine (2 *vol.*).
B. TRAVEN
Le Trésor de la Sierra Madre.
HENRI TROYAT
L'Araigne.
JEAN-LOUIS VAUDOYER
La Bien-Aimée.
CLÉMENT VAUTEL
Mon Curé chez les Riches.
ROGER VERCEL
Capitaine Conan.
LOUISE DE VILMORIN
Madame de *suivi de* Julietta.
MARY WEBB
Sarn.
KATHLEEN WINSOR
Ambre (*).
XXX
Amitié amoureuse.
ÉMILE ZOLA
La Bête humaine. Le Rêve. Une Page d'Amour (2 *vol.*). Thérèse Raquin.

VOLUMES A PARAITRE DANS LE 1er SEMESTRE 1957

PIERRE BENOIT
L'Atlantide.
JEAN COCTEAU
Les Parents terribles.
A. J. CRONIN
Le Destin de Robert Shannon.
HENRY de MONTHERLANT
Les Jeunes filles. Pitié pour les femmes. Le Démon du bien. Les Lépreuses.
MARCEL PAGNOL
César.

BRODARD ET TAUPIN — Paris Coulommiers. — France.
2127 - I - 3 - 5927 - Dépôt légal n° 678 - 1er trimestre 1957

IMPRIMÉ EN FRANCE